

LE CABINET SATYRIQUE.

3 vols in 2 – only 134 copies printed.

Imprimé à 134 exemplaires
dont :

116 sur papier vergé.
7 sur papier vélin.
7 sur papier de couleur.
4 sur papier de Chine.

20 LE CABINET SATYRIQUE ou recueil parfaict des vers piquans et gaillards de ce temps, tirés des secrets cabinets des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, Berthelot, etc. (1618). Nouv. éd. complète, avec glossaire, variantes, etc. Gand, 1859–60. 3 part. dans 2 vols. Demi-chagrin (coins fat.), tranches dorées. Sur papier vergé. 65.—
Tirage limité à 134 exemplaires. — "Première édition moderne contenant les 49 pièces de l'édition originale de 1618, supprimées dans les éditions postérieures ... Le Cabinet Satyrique est un recueil, fort remarquable et fort connu, des meilleures poésies licencieuses du temps ..." (Gay-Lemonnyer I, 442/43).
Avec notes biographiques sur les auteurs (Belleau, Desportes, de Verville, Malherbe, Rapin, Ronsard etc.)

LE

CABINET SATYRIQUE

OU

RECUEIL PARFAICT

DES

VERS PIQUANS ET GAILLARDS

DE CE TEMPS,

TIRÉ DES SECRETS CABINETS

Des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, Berthelot, Maynard et autres des plus signalez poètes du dix-septième siècle.



NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE, REVUE ET CORRIGÉE

Avec Glossaire, Variantes, Notices biographiques, etc.

—

TOME PREMIER.



GAND,

A la Librairie ancienne et moderne de DUQUESNE, rue des Champs, 81.

PARIS,

CLAUDIN, Libraire, rue d'Anjou-Dauphine, 12.

—

1859.

L'Imprimeur au Lecteur.

L'estime que j'ay tousjours ouy faire de la Satyre, curieux et aimable Lecteur, et le bruit que j'ay veu le sieur Regnier s'estre acquis pour avoir si heureusement rencontré en ceste sorte de vers, que l'on les fait non seulement aller de pair avec Horace, Juvenal, et tous les anciens Satyriques, mais encores les surpasser de beaucoup en naïfveté me firent l'année passée mettre ce livre souz la presse : La matière duquel fut tirée partie dans un petit livret mal en ordre, qui s'estoit imprimé peu auparavant, et la plus grande part dans les estudes d'aucuns de mes amis amateurs des lettres, et de la poësie : ausquels ayans fait sçavoir l'intention que j'avois de rassembler en bon ordre toute la poësie Françoise Satyrique qui se pouvoit recouvrer, et qui méritoit de voir le jour, veu que si long nombre de nos Poëtes s'y estans addon-

nez il ne s'en trouvoit que fort peu en lumière, ils louërent grandement mon dessein, et furent très-aises que ceste occasion se présentast pour donner au public une infinité de bons vers des plus rares et signaléz esprits de nostre siecle, qui sont les Sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, Berthelot, Maynard qu'autres des plus relévez esprits de ce temps, tous remplis de belles et hautes conceptions, et de bonnes subtilles pointes : En voyant que chacun luy aurait faict un si bon accueil qu'en moins de trois mois une impression s'en seroit distribuée : j'ay pensé n'estre pas hors de propos de luy donner cours pour une seconde fois, mais beaucoup mieux correct qu'il n'estoit à la première : Outre ce que les pièces qui se sont trouvées estre un peu vieilles ou plattes y ont esté retranchées, et beaucoup d'autres qui se sont faites ou recouvertes du depuis adjoustées et mise en leurs places. Je ny ay point pourtant voulu insérer les Satyres dudit sieur Regnier, pour en avoir fait depuis peu une impression séparée, et pource aussi qu'ils eussent par trop enflé ce volume. Je t'advertis aussi, curieux Lecteur, qu'ayant ce présent livre tu n'as que faire de rechercher le recueil des vers Satyres, les Satyres dudit sieur Regnier pour avoir ce meslange qui est en suitte, les Muses gaillardes, ny les Satyres Bastardes. Tu prendras s'il te plaist le tout à gré, t'asseurant que le désir de te plaire m'a plus poussé à ce curieux travail, qu'aucun proffit que j'en aye peu espérer. Adieu.



Epigramme.

Vous autres que l'amour regarde de travers,
N'ayant rien que de flasque au dedans de vos chausses,
Pour vous remettre en goust venez lire ces vers :
Car c'est un pot pourry qui a de bonnes sausses.

L'un des Autheurs de ce Livre

à ses œuvres.

Enfans d'un esprit clair et net,
Beaux vers où toute grace abonde,
Tenez vous en mon Cabinet,
Et n'allez plus courir le monde :
Autrement les Prédicateurs
Me mettront au rang des Autheurs,
Dont les œuvres sont hérétiques,
Et les imagers du Palais
M'estaleront en leurs boutiques
Entre Arétin et Rabelais.

Aux Dames.

DAmes qui tombez à l'envers,
Aussi tost que l'amour vous touche,
Ne niez en lisant ces vers
Que l'eau ne vous vienne en la bouche,
Veu qu'il ny a baille le goust
Qui puisse avoir un tel ragoust.

G. V.

Autre.

DAmes de qui la vanité
Est d'estre l'exemple des chastes,
Pour faire que l'éternité
Grave vostre gloire en ces fastes,
Et qu'aux yeux de tout l'univers
Vos vertus soient une merveille,
Gardez-vous de lire ces vers,
Ils f--tent les gens par l'oreille.

M.



LE

CABINET SATYRIQUE

OU

RECUEIL PARFAICT,

DES VERS PIQUANS ET GAILLARDS

DE CE TEMPS.

Tiréz des Secrets Cabinets des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, Berthelot, Maynard, et autres des plus signaléz Poëtes de ce temps.

L'hymne du Maquerellage,

par le sieur Motin.

Soit l'ignorance ou la malice
Qui nous cache la vérité,
Souvent l'humaine impieté
Pense que la vertu soit vice,
Tenant pour acte misérable
Le Maquerellage honorable.

Sage mestier sur qui se fonde
L'Air, la Mer, la Terre, et les Cieux,
Present le plus délicieux,
Que Jupiter ait faict au monde :
Ce Jupiter que tout honore,
Qui fut macquereau de Pandore.
Et sa femme à qui l'on immolle
Des Paons l'orgueilleuse beauté,
Grave en pompeuse Deïté,
Quand elle fut trouvée Æole :
Afin qu'il vengeast sa querelle,
S'offrit d'estre sa macquerelle.
Le Soleil qui fait la lumière,
Fut bien macquereau quelques fois
Mercure en inventa les lois :
Venus les cogneut la première,
Elle et son fils, par cet office
Eurent et Temples et Sacrifices.
De nos vieux pères, la prudence
N'a point ce bel art limité,
D'une seule Divinité,
Elle en faisoit une abondance :
Et sous d'infinis Dieux l'image
Adoroient le macquerellage.
Ceux de qui la gloire immortelle,
Rend les faits de gloire animéz,
Furent macquereaux renomméz,
Alexandre l'estoit d'Appelle,
Qui fut en sa valeur hautaine,
Macquereau comme Capitaine.
Ces deux grands Catons, de qui l'ame,
Bravoit les plus forts accidens,
Estoient deux macquereaux prudens :

Le jeune le fut de sa femme,
L'autre aux vallets, par avarice
Vendoit l'amoureux exercice.
  Ainsi les Empereurs antiques
Des Romains illustres guerriers,
Ceints de palmes et de lauriers,
De l'amour vendoient les prattiques,
Sans s'estimer estre prophanes,
Tirant tribut des Courtisanes.
  Mais voyez comme la nature
Nous porte souvent au bonheur,
Voyez combien de gens d'honneur
Sont macquereaux par adventure :
Et par un mouvement contraire
Font le mal sans le penser faire.
  Combien voit-on de messieurs chiches,
Qui pour leurs vallets advancer,
Sont macquereaux sans y penser,
En leur trouvant des femmes riches :
Et de peur de leur satisfaire,
Leur donnent un lict pour salaire.
  Ceux qui des loix monstrent l'usage,
Nomméz Oracles des Citéz,
Ces Dieux des Universitéz
Adoroient le concubinage;
Si c'est mal d'amour s'entremettre,
En l'apprenant c'est le commettre.
  Les Médecins en leurs receptes,
Pour eschauffer, pour concevoir,
Pour estressir, pour faire avoir
Le teint plus beau, les dens plus nettes,
Tant soient ils de sourcis austères
Servans aux amoureux mystères.

Les Sains Prescheurs de bon exemple
Prattiquent cet art sans pécher
Donnant pour les ouyr prescher
Un beau subject d'aller au Temple,
Combien d'amant y voit-on rendre
Plustost pour voir que pour entendre.
Que sont ceux qui des corps célestes
Vont apprenant aux amoureux
Les jours heureux et malheureux,
Les heures bonnes ou funestes,
Ceux qui par les mains et la face
Cognoissent la haine ou la grace.
L'Alchimiste à la teste folle
Qui parle de multiplier,
Celuy qui nous monstre à lier
Les cœurs d'une belle parole,
Les historiens véritables
Sont tous macquereaux charitables,
Qui ne sçait par expérience
Que la peinture à nud des corps,
La Musique en ses doux accords,
Et des sœurs la belle science
Qui d'Amour escrit les mérites,
De Vénus sont les trois Carites?
Parfumeurs, Perruquiers, Orfèvres,
Faiseurs de miroirs, Emailleurs,
Gantiers, Barbiers, Brodeurs, Tailleurs,
Tous artisans qui par leurs œuvres
Servent aux délices humaines,
A l'Amour consacrent leurs peines.
Le ciel n'a point fait la nuict sombre
Pour donner relache à leurs bras,
C'est pour les amoureux combats

Qu'il donne la faveur de l'ombre,
Car de cent yeux il les regarde,
Et sans dire mot il les garde.
Ce grand Ciel dont tousjours dégoute
Ici bas tous germes divers,
Macquereaux de tout l'Univers,
Devroit avoir dedans sa voute
Des macquereaux cent fois plus dignes
Que des Dauphins, d'estre des Signes,
Le feu, dont l'amour à sa braise
Est macquereau comme Elément,
L'Air est aussi asseurement
De ce qui respire et qui baise,
Quand sur ces lèvres demy closes
Il se tourne en sucre et en roses.
La Mer des macquereaux enserre.
La macquerelle humidité
Cause toute fécondité
Et dans la Mer et sur la Terre :
Ainsi dit-on que la Cyprine
Est fille de l'onde marine.
La terre preste ses ombrages,
Preste aux amans les lieux cachéz,
Les places, temples et marchéz,
Là où pour sonder les courages,
Les Dames de beauté pourveuës
Vont pour voir et pour estre veuës.
Au Ciel, en l'Air, en Terre, en l'Onde,
Le macquerellage a credit,
Et s'il est ainsi que l'on dit
Qu'une ame gouverne le monde
Qui le vivifie et l'enflamme,
Le macquerellage est ceste ame.

La Vertu Déesse advoüée
Par tout le terrestre séjour,
La Vertu provoque à l'amour,
Quand une femme est bien loüée
La vertu qui la rend aymable
Est sa macquerelle estimable.
Bel art par qui vivans nous sommes
Gardant les races de périr :
Bel art si l'on veut s'enquérir
Au plus sainct d'entre tous les hommes,
S'il le prattique et qu'il le nie,
C'est mensonge ou plustost manie.
Qu'au front la couleur ne te monte,
Toy qui lis ces vers mesdisans,
Car je les donne aux courtisans,
Qui sans foy, sans ame et sans honte,
Du Macquerellage font gloire
Comme les Allemans de boire.

Dialogue de Perrette et de Macette,

par le sieur de Sygognes.

PERRETTE.

Plus luisante que du verre,
Seiche comme un pot de terre.
Tondue comme un Prélat :
Je viens des bords de Garonne,
Prostituer ma personne
A ton lubrique combat.

MACETTE.

Plus claire qu'une lanterne,
Faicte en manche de guiterne,
Brillante comme le jour,
Je viens de courre les ruës,
Faisant mille et mille veuës
Pour le mystère d'amour.

PERRETTE.

Je suis la Samaritaine,
Qui n'ay rente ny domaine
Que le fruict de ma vertu,
Aussi n'y a-il en France
Chevalier qui à la lance,
N'ait contre moy combattu.

MACETTE.

Je suis Urgande l'antique
Qui ne vit que de practique.
Inimitable en mon art,
Ardente comme une mêche,
Douillette comme une flêche,
Ayant plus d'os que de lard.

PERRETTE.

Je suis ceste grande fille,
Que le petit Etrepille
Dans le bois dépucella,
Dessus la roze nouvelle,
Mais je n'estois pas pucelle.
Comment donc se fit cela?

MACETTE.

Et moy ceste femme fille
Tant commune en ceste ville,
Qui perdit au jeu d'amours:
Cela que chacun appelle

La fleur en toute pucelle,
Et si la garde tousjours.

PERRETTE.

Si vous me voyez en masque
Portant perruque sur casque,
Et le fard sur le museau,
En cela je vous explique
Les secrets de ma boutique,
Comme dedans un tableau.

MACETTE.

Je suis par estrange usage
Une fille en son veufvage,
Qui a sous ce bout du busc
Un morceau de bonne prise,
Gardant chose si exquise
Entre les roses et le musc.

PERRETTE.

Je porte ce casque honneste
Pour n'avoir poil à la teste,
Et le visage masqué,
Estant infiniment laide
Le feu qui dedans excède
M'en a le dehors marqué.

MACETTE.

Je suis ce grand vœu de cire
Que l'on offroit à sainct Cire
Pour l'enfleure des roignons,
Que je guéris sans pistache,
Et sans l'huile qu'on escache
Lors qu'on presse des oignons.

PERRETTE.

J'ay les talons armez d'aisles,
Pouvant atteindre par elles

A la vitesse du vent:
Mais en armant mon derrière,
De différente manière,
Je désarme mon devant.

MACETTE.

Mercure aux pieds a des aisles.
Et moy dessous les essailles
Comme les chauve souris,
J'ay la blancheur de la meure;
Riant alors que je pleure,
Pleurant alors que je ris.

PERRETTE.

Je suis d'amour la devine,
Qui les arts de Célestine
Amplifie tous les jours,
Et celuy que ce Dieu blesse,
Comme une chaste Déesse
M'invoque pour son secours.

MACETTE.

Je puis par mon éloquence
Mettre l'esprit en balance,
Et les armes manier,
Je puis amollir les roches,
Poulets trottent en mes poches
Ainsi que rats en grenier.

PERRETTE.

Brave en l'amoureuse guerre
De moy mesme je m'enferre,
Et de disposte façon
De nos amours homicide
Je fais perdre selle et bride,
Estriers, sangle et arçon.

MACETTE.

Et moy lors que j'entre au couple,
Mon mouvement est si souple
Qu'il fait feu comme un fusil,
Surpassant l'arc qu'on décoche,
Mais moy et mon petit coche
Ne pesons qu'un grain de mil.

PERRETTE.

Je romps portail et croupière
Tant j'ay la croupe légère,
Et le mouvement soudain :
Mais pourtant rase la teste,
Celuy qui picque la beste
Ne se peut retenir au crain.

MACETTE.

L'Hyver et l'Esté je suë,
Et qui me touche s'engluë
Comme fourmis dans le miel :
J'ay de fer et non de verre,
Tousjours le cul contre terre.
Et les yeux dedans le Ciel.

PERRETTE.

En face je représente
Une momie vivante,
Une picque sans fourreau
Une vieille, une lime,
Et qui me voit il m'estime
L'espousée d'un bourreau.

MACETTE.

Dans Paris je tiens escole,
Et chacun chez moy s'enrolle
Sous la bannière d'amour,
Tenant en mon art habille

Et le bordel de la ville,
Et la banque de la Cour.

PERRETTE.

J'ay par impudic usage
Destourné maint pucelage
A la chasse du connin :
Comme les mouches glanées
Aux toilles des arreignées,
Dont je porte le venin.

MACETTE.

Je semble un rat de Guinée,
Une rets qu'on a trainée
Tout le long d'un grand chemin
Discours, poulets, ambassades,
Ruses, remises, cassades.
Sont les fleurs de mon jardin.

PERRETTE.

Au cul me pendent sonnettes,
Et comme fers d'aiguillettes
Mes nerfs sifflent par mon corps :
En fin toute je ressemble
A un guilledin hors d'amble,
Ou à la branche d'un mors,

MACETTE.

Mais despliant ma boutique
Tant j'ay louable practique
Un seul ne veut mon devant :
Ainsi qu'un gueux de voirie,
Passant la routisserie,
Pour n'en humer que du vent.

PERRETTE.

Quelquesfois par art magique
Gressée en voirie antique,

A cheval sur un ballay,
J'alois, ô chose effroyable!
Frayer avec le diable,
Comme font serpens en May.

MACETTE.

Je ne suis qu'esprit et vie,
Et quand mon art, je desplie
Tout me vient comme à souhait,
Je glisse ainsi qu'une anguille,
Et par le trou d'une aiguille,
Je passe comme un filet.

PERRETTE.

Or me voila devenuë,
Maigre, laide, pauvre et nuë,
N'ayant ny cheveu, ny dent,
Et ce qui me met en peine,
Je n'ay pas la pance pleine,
Et ne happe que du vent.

MACETTE.

Vous me voyez vieille et laide,
Mais c'est un mal sans remède,
C'est signe que j'ai vescu,
Voyla la grande Perrette,
Je suis d'advis qu'on luy mette
De la margeolaine au cul.

Louange du Maquerellage.

Stances.

Experts guides d'amour, macquereaux secourables,
Ceux qui blasment l'honneur de vostre art excellent
Sont monstres de nature, et sur tout punissables,
Car il est estimé de tout homme galant.

Le grand Mars le chérit, Vénus le favorise,
Cupidon le practique, et Mercure s'en sert,
Sans macquereaux, souvent dessous une chemise,
Le verger de l'amour ne seroit qu'un désert.

Sans vostre ayde le germe, oysif dans la matrice,
De la fille honteuse, auroit un vain pouvoir;
Mais quand vous l'avez veuē et mise en exercice,
Du bien à deux contens vous faictes recevoir.

De cet accouplement fait par vostre industrie,
Combien voit-on sortir de guerriers généreux,
Qui préservent du sac bien souvent la patrie,
Et de stérilité mille cons amoureux.

Le macquereau Solon disoit que le visage
Sans nez estoit difforme, il avoit bien raison,
Qu'ainsi Vénus estoit sans le macquerelage,
Et devant que vieillir amour estoit grison.

Jupiter désireux d'embellir sa demeure,
Dans l'escharpe du Ciel plaça deux macquereaux;
Si l'homme ne l'est point auparavant qu'il meure,
On le punit là bas de supplices nouveaux.

L'Air, le Ciel, et la Terre en ont grande abondance
Comme Hercule soustient ce pesant univers,
Ainsi des macquereaux l'utile vigilance
Est le soustien du monde et des peuples divers.

Sentence de Caboche sur le débat de ces deux Maquerelles.

Par le sieur de Sygognes.

Au plus creux des ronces fortes
Ou de mes despouilles mortes
Est le jour incogneu,
O ! plastrons de maquerelles,
Vieux oriflans de pucelles,
Vostre discord est venu.
Je suis le rouge Caboche,
Au nez plat, à la dent croche,
Cours et ronds comme un baril,
Qui de la basse practique
Faisois un traffic antique,
Princes des poissons d'Avril.
Mes chères sœurs et compagnes,
Qui comme carpes brehaignes
Frayez et ne ...tez pas,
Ou du moins si vous le faictes
Tenez vos couches secrettes,
Je veux finir vos débas.
Qui peut sur toute la terre
A vous plus claire que verre,

Grand' lézarde porte fard,
Guilledine détraquée,
Vieille leurette estriquée,
Se comparer à vostre art.
Quelle grace de nature,
Quand vostre teste en tonsure
Plus rase que cocque d'œufs,
Vous sert de carte à escrire
Ce qu'il vous faut faire ou dire
Pour le commerce joyeux.
Qui peut les vertus comprendre,
De la délicate cendre
Qui de vos perruques sort :
Quand vos doigts en carbonade,
Trainent sur vostre pelade
Les raclures d'un cuir mort.
Quiconque en use en breuvage,
Pert soudain son pucelage,
Tout trou tant soit-il bouché,
Par l'effort de ceste poudre
Est comme au coup de la foudre,
Ou du canon, débouché.
Mais dites moy, grande fille,
A peau plus rude qu'estrille,
Museau de pomme de pin,
Teint d'orange et d'escarlatte
Cuisse maigre, molle et platte,
Idole de sainct Crespin !
Qui veut à vos artifices,
Ruses, souplesses et malices,
Arts, practiques et desseins,
Conseils, discours, espérances,
Attraicts, attaques, deffences.

Trouver remèdes certains.
  C'est chose toute certaine,
Au lieu de bois de Balaine,
Que vostre vertugadin
Est lardé de pucellages,
Dont en toutes sortes d'aages
Vous allez faisant butin.
  O! Dame chaste et pudique,
Qui par un art empirique
Tirez comme un alambic
D'une douce violence
Des Dames la quinte essence,
Que vous servez au public.
  Et vous manche de quiterne,
Souple comme un chat qu'on berne,
Guaine à mettre des cousteaux,
Embonpoint de solle fritte,
Visage de trippe cuitte,
Buandière aux vieux drapeaux.
  L'image de la mort mesme,
Ne ressemblant qu'à vous mesme,
Sorcière allant au sabat,
Malade d'une Sibile,
Poire, pommes, femme, fille,
Bette-rave, vieux cabat.
  De vostre peau il distille
Une liqueur comme d'huille,
Gluante ainsi que la poix,
Rongeante quiconque elle touche,
Fut-il mort comme une souche
Sous les amoureuses loix.
  A vous tuyau d'escritoire
Espoucette, descrottoire,

Aparement de bordeau.
Et les clefs, et les serrures,
Mais vos petites dorures
Ne valent pas un fuseau.
Vous me direz que Perrette,
Sur soy ny dans sa cassette
N'a qu'opales et grenats,
Point de soye, frise et laine,
Serge, estamine, futaine,
Camelot et taffetas.
Il est vrai, je le confesse
Elle ne fait plus la presse
Aux estoffes de haut pris ·
Mais vous avez pour parade
La robbe de demy-ostade,
En chambre le manteau gris.
Dame d'honneur sans exemple
Vous aurez Autel et Temple
Que de crote on bastira :
Et là tout ce qui ravaude,
A vous saincte Brunehaude
Des bougies offrira.
A vous la Samaritaine
Qui d'un brin de marjollaine
Les fesses vous couronnez,
S'offriront à charettées
Des lettres empacquettées,
Et des poulets suranéz.
Sus donc gentilles guénippes
Prenez vos plus belles nippes,
Sans vos attiffets laisser ;
Coiffez-vous de poire molle,
Vous avez mine d'Idole,

Et vous faictes enchasser.
  Bref, pour vous unir ensemble
Ne détraquez point vostre amble,
Et pour le faire plus court
Vous deux en vallez cent mille,
Que l'une serve à la ville,
Et l'autre serve à la Cour.

De Louyson.

Stances par le sieur de Montgaillard.

Que la Louyson sur mes vers
Volle par tout cet Univers,
Comme une Médée scavante;
Putains venez offrir des vœux
Au pied de ce Bordeau fameux
Donc Louyson est gouvernante.
  Louyson a le cul crotté
Tout ainsi qu'un veau garotté
Que l'on traîne parmy la ruë,
Elle a l'œil d'un chien enragé,
Son sein est de taigne mangé,
Et son haleine sent la ruë.
  Louyson a des longues dents,
Les morceaux qu'on trouve dedans
Vont nageant dedans l'apostume,
Ceux qui vont ces lèvres baisant
Pour leur honneur les vont taisant,
Et en maudissent l'amertume.

Louyson a depuis vingt jours,
Donné la vie à plus d'amours
Que sa main n'a tué de puces,
Bien que ces petits animaux,
Logent comme en des hospitaux
Dans les replis de ses prépuces.
Louyson en deux ans entiers,
A plus exercé de mestiers
Que l'Arétin n'a de postures,
Que l'Espagne n'a de doublons,
Que l'Affrique n'a de sablons,
Et que le diable d'impostures.
Louyson dedans S. Germain,
Va pratiquant de main en main,
Et comme une autre Célestine,
La proye ne luy peut faillir,
Elle faict la rose cueillir
Sans piquer les doigts à l'espine.
La Louyson dedans Parîs
A plus encorné de maris
Que Sédan n'a faict d'arquebuses,
Car avec ces magiques tours,
Les Buses deviennent Vautours,
Et les Aigles deviennent Buses.
La Louyson sçait bien comment,
Il faut allécher un amant
Pour le mettre tout en chemise,
Que ce soit bien, que ce soit mal,
De mettre un galant à cheval,
Ce sont les traits de sa franchise.
Louyson au jeu de Cypris
Fait les leçons aux mieux apris,
C'est une barbe faite à la bague,

C'est un dogue à prendre des loups,
Un bouclier à parer les coups,
Et pour l'escrime, espée et dague.
Louyson a plus de lardons
Que les plus hardis Cupidons
N'ont de feux, d'attraits, ny de flèches,
Mais se trouvant sans un escu,
Bien souvent les poils de son cu
Luy servent à faire des mesches.

Discours d'une vieille Maquerelle.

Satyre par le sieur Régnier.

Philon depuis l'avoir irrité,
Je m'en suis allé dépité,
Voire aussi remply de cholère
Qu'un voleur vous meine en gallère,
Dans un lieu de mauvais renon,
Où jamais femme n'a dit non :
Et là je ne vis que l'hostesse,
Ce qui redoubla ma tristesse,
Mon amy, car j'avois pour lors
Beaucoup de graine dans le corps :
Ceste vieille branslant la teste,
Me dit excusez, c'est la feste
Qui faict que l'on ne trouve rien,
Car tout le monde est Jean de bien,
Et si j'ay promis en mon âme,
Qu'à ce jour pour entrer en blasme

Ce péché ne seroit commis ,
Mais vous estes de nos amis ,
Parmanenda je le vous iure ;
Il faut pour ne vous faire injure ,
Après mesme avoir eu le soing
De venir chez nous de si loing ,
Que ma chambrière j'envoye
Jusques à l'escu de Savoye.
Là, mon amy, tout d'un plain saut
On trouvera ce qu'il vous faut.
Que j'aime les hommes de plume ,
Quand je les voy mon cœur s'allume ,
Autresfois je parlois latin :
Discourons un peu du destin
Peut-il forcer les professies ,
Les pourceaux ont-ils deux vessies ,
Dites-nous quel autheur escrit
La naissance de l'Antechrist.
O! le grand homme que Virgile ,
Il me souvient de l'Évangile
Que le Prestre a dit aujourd'huy,
Mais vous prenez beaucoup d'ennuy.
Ma servante est un peu tardive ,
Si faut-il vrayment qu'elle arrive
Dans un bon quart d'heure d'icy,
Elle m'en faict tousjours ainsi ,
En attendant prenez un siège ,
Vos escarpins n'ont point de liège ,
Vostre collet faict un beau tour,
A la guerre de Montcontour
On ne portoit point de rotonde ,
Vous ne voulez pas qu'on vous tonde ,
Les choses longs sont de saison :

Je fus autresfois de maison,
Docte, bien parlante et habille,
Autant que fille de la ville,
Je me faisois bien décroter,
Et nul ne m'entendoit péter,
Que ce ne fust dedans ma chambre.
J'avois tousjours un colier d'ambre,
Des grands nœufs, des souliers noircis,
J'eusse peu captiver Narcis,
Mais hélas! estant ainsi belle
Je ne fus pas long temps pucelle,
Un Chevalier d'authorité
Acheta ma virginité :
Et depuis avec une drogue,
Ma mère, qui faisoit la rogue
Quand on me parloit de cela,
En trois jours me repucela :
J'estois faicte à son badinage.
Après pour servir au mesnage
Un Prélat me voulut avoir.
Son argent me mit en devoir
De le servir, et de luy plaire,
Toute peine requiert salaire.
Puis après voyant en effect
Mon pucelage tout refaict.
Ma mère en son mestier sçavante,
Me mit une autre fois en vente,
Si bien qu'un jeune Trésorier
Fut le troisièsme adventurier,
Qui fit bouillir notre marmite.
J'apris autresfois d'un Hermite,
Tenu pour un sçavant parleur,
Qu'on peut desrober un voleur,

Sans se charger la conscience.
Dieu m'a donné ceste science.
Cest homme aussi riche que laid
Me fit espouser son vallet
Un bon sot qui se nommoit Blaise.
Je ne fus onc tant à mon aise
Qu'à l'heure que ce gros manant
Alloit les restes butinant
Non pas seulement de son maistr
Mais du chevalier et du Prestre :
De ce costé j'eus mille francs
Et j'avais là depuis deux ans
Avec ma petite pratique
Gaigné dequoy louer boutique
De taverne à Monlehery
Où nasquist mon pauvre mary.
Hélas que c'était un bon homme,
Il avait esté jusqu'à Rome,
Il chantoit comme un rossignol,
Il sçavoit parler Espagnol,
Il ne recevoit point d'escornes,
Car il ne portoit pas les cornes
Depuis qu'avecques luy je fus,
Il avait les membres touffus,
Le poil est un signe de force,
Et ce signe a beaucoup d'amorce
Parmi les femmes du mestier,
Il estait bon Arbalestrier,
Sa cuisse estoit de belle marge,
Il avoit l'espaule bien large,
Il estoit ferme de roignons,
Non comme ces petits mignons
Qui font de la saincte Nitouche

Aussi tost que leur doit vous touche,
Ils n'osent pousser qu'à demy :
Celuy là poussait en amy,
Et n'avoit ni muscle, ny veine
Qui ne poussast sans prendre haleine.
Mais tant et tant il a poussé,
Qu'en poussant il est trespassé.
Soudain que son corps fut en terre
L'enfant Amour me fit la guerre,
De façon que pour mon amant,
Je pris un bateleur Normant,
Lequel me donna la vérolle,
Puis luy prestay sur sa parolle
Avant que je cogneusse rien
A son mal presque tout mon bien.
Maintenant nul de moy n'a cure,
Je fleschy aux loix de nature,
Je suis aussi seiche qu'un os,
Je ferois peur aux Huguenots
En me voyant ainsi ridée,
Sans dent et la gorge bridée,
S'ils ne mettoient nos visions
Au rang de leurs dérisions.
Je suis vendeuse de chandelle,
Il ne s'en voit point de fidelle
En leur estat, comme je suis,
Je cognois bien ce que je puis,
Je ne puis aymer la jeunesse
Qui veut avoir trop de finesse,
Car les plus fines de la Cour
Ne me cachent point leur amour.
Telle va souvent à l'Eglise
De qui je cognois la feintise,

Telle qui veut son faict nier
Dict que c'est pour communier.
Mais la chose m'est indiquée,
C'est pour estre communiquée
A ses amis par mon moyen,
Comme Heleine fit au Troyen.
Quant la vieille sans nulle honte
M'eut achevé son petit conte,
Un commissaire illec passa.
Un sergent la porte poussa,
Sans attendre la chambrière
Je sortis par l'huis de derrière,
Et m'en allay chez le voisin,
Moitié figue, moitié raisin,
N'ayant n'y tristesse, ny joye,
De n'avoir point trouvé la proye.

Proverbe d'Amour.

A la fameuse Macette.

Macette on ne void point en l'amoureuse affaire
Femme qui vous surpasse en traits d'agilité,
Mesprise qui voudra ceste dextérité,
Reprendre est bien aisé, mal aisé de mieux faire.
Si je suis trop lourdaut en ceste mesme affaire,
Excusez s'il vous plaist mon imbécilité,
Car je ne manque point de bonne volonté,
Mais il est mal-aisé pouvoir à tous complaire,
Mon plaisir dure autant comme ma force dure,
Quant on l'a fait un coup, voulez vous que tout las

Sans prendre son haleine on retourne aux combats,
Il ne faut pas d'un sac tirer double mouture.
  Vous avez beau dresser pour avoir plus de joye :
La teste à mon courtaut quand il l'a contre bas,
Il a fait ce qu'il peut : Macette il ne faut pas
Ainsi du cuir d'autruy faire large courroye.
  Ne me blasmez d'avoir petite marchandise,
En prenant le plus court le chemin se fait mieux,
Souvent les petits os se trouvent plus mouelleux,
Et les petits morceaux ont plus de friandise.
  Le petit homme abbat bien souvent un grand chesne,
D'un petit aiguillon grande asnesse l'on point :
Puis vous l'avez petit, cela vient bien à point,
Il faut que le cousteau se rapporte à la gaisne.
  A un petit mercier, il faut petite balle,
Un bon chartier sçait bien tourner en petit lieu,
Dans un petit fourneau souvent l'on fait grand feu,
Tout va mieux quand du pied la charruë est esgalle.
  Mais c'est trop fait l'amour il faut faire ouverture
Des préceptes d'aymer aux autres maintenant,
Ce n'est rien d'estre riche et cacher son talent,
Il faut bien joindre l'art avecque la nature.
  Il ne faut en aymant du premier jour prétendre
D'arriver au doux poinct qui guarit nostre feu,
Pour venir à ce poinct il faut attendre un peu,
Car on dit que tout vient à poinct qui peut attendre.
  Quiconque veut aimer, et désire qu'on aime,
Faut qu'il s'aime premier, s'il est aimable à luy,
Après il se pourra rendre aimable à autruy :
Il faut que charité commence par soy-mesme.
  Si vous vous mesprisez, la femme vous mesprise,
Prisez-vous au contraire elle vous prisera,
Tout homme glorieux des femmes jouyra.

Aussi dit-on tousjours qu'il est fou qui se prise.
  Il vous faut en amour peu parler et bien faire.
Les femmes n'ayment pas les plus grands deviseurs,
Ceux qui parlent beaucoup sont les moindres faiseurs,
Et les moindres parleurs dépeschent plus d'affaires.
  Il ne faut qu'un Amant du premier coup décoche
Sa demande si tost; ce n'est pas estre fin,
De vouloir commencer son amour par la fin,
Avant que de combattre il faut faire l'approche,
  Si ne pouvez fléchir par prière une amie
Vos larmes la vaincront, la femme est comme un vent,
Les pleurs comme une pluie, on a vu bien souvent
De grands vents abbatus d'une petite pluye.,
  Mais si vous rencontrez une humeur trop contraire
Aux délices d'amour ne vous arrestez pas,
A prendre tant de peine à l'attraire en vos lacs.
Car on a beau prescher qui n'a cure à bien faire.
  Si elle vous escoute espérez bonne issue,
Il ne faut qu'un peu d'eau pour estindre un grand feu,
La parole en amour comme ailleurs fait le jeu,
Ville qui parlemente est à demy rendue.
  Faut avec vos devis la rendre amadouée
Par folastres baisers, et par doux maniment,
Du toucher on parvient au surplus aisément,
Dame touchée aussi dit-on dame jouée.
  Et si en la baisant elle ne vous résiste,
Gagnez tout aussitost faveur en autre lieu,
Et pource en devallant tirez droict au milieu,
C'est tousjours au mitan que la vertu consiste.
  Pour vous mettre en humeur il faut emplir la pance.
Sans Cérès et Bacchus, Vénus est sans pouvoir.
Un ventre bien guédé est plus prompt au devoir,
Après la pance aussi, ce dit-on vient la dance.

Encor que le plaisir du seul homme procède,
Si peut-il estre aussi de la femme augmenté?
Je veux bien que l'homme ait le droict de son costé,
Mais souvent le bon droict encore a besoin d'ayde.
Si vous avez du mal en la première atteinte,
Ne perdez pas le cœur, d'un dur commancement
Vient une heureuse fin, nul plaisir sans tourment:
Tousjours chère en amour est la première pinte.
Mais avant que jouer au beau jeu désirable
Il est bon quelquefois pour fuir le hazard
De visiter les lieux, car il serait trop tard
Les poulains estans pris de fermer son estable.
Il n'y a point de mousse auprès de la caverne
Luy disoit un quidam en rembourant son bas,
Je vous diray dit-elle, aussi bien n'est-il pas
Grand besoin de bouchon à commune taverne.
J'ay autrefois ouy d'une autre bonne rosse
Que l'on n'a des chastréz aucun contentement,
Alégant pour raison ce qu'ordinairement
On dit que le poisson ne vaut rien sans la sausse.
La femme pour tomber souvent à la renverse
N'est pas plus à blasmer en matière d'amours,
Le sexe a de nature ainsi les talons cours,
Il n'est si bon chartier qui quelquefois ne verse.

Epigramme.

Attendant que mon bon destin
Fera que bien tost je te voye,
Mon cher la Roche je t'envoye
Les postures de l'Arétin :

Mais en contemplant les peintures
Où tu verras en cent postures
Multiplier le genre humain,
Empesche que ton v.. ne dresse,
Et qu'il ne te crache en la main
En l'absence de ta maistresse.

Autre.

Mariez-vous, c'est chose honneste,
Je n'en seray jamais marry,
Mais ne soyez jamais si beste
Que d'espouser vostre mary.

Pour escrire dessus le luth d'une Damoiselle.

Sonnet.

Si vostre main blanche et légère
Anime et donne au luth la voix,
Jugez ce qu'elle pourroit faire
D'un autre que de bois.
Croyez moi, belle ménestrière,
Pendant que vous avez le choix
Remuez un peu le derrière,
Et non pas si souvent le bois.
Le luth pour un temps vous peut plaire,

Mais ce plaisir ne dure guère,
Il ennuye et lasse par fois.
  Mais un v.. fait tout le contraire,
Car son entretien ordinaire
Faict que les ans semblent des mois.

Stances

Par le sieur Motin.

Le tout puissant Jupiter
Se sert de l'aigle à porter
Son foudre parmy la nue,
Et Junon du haut des cieux,
Sur ses paons audacieux
Est souvent icy venuë.
  Saturne a pris le corbeau
Noir messager du tombeau.
Mars l'espervier se réserve,
Phébus les cygnes a pris,
Les pigeons sont à Cypris,
Et la choüette à Minerve.
  Ainsi les Dieux ont esleu
Tels oyseaux qui leur ont pleu,
Priape qui ne voit goutte
Haussant son rouge museau
A tastons pour son oyseau
Print un Ase qui vous ....te.

Epigramme.

La Roche, mon parfaict amy,
Je te donne pour ton estreine
Un v.. de deux pieds et demy
Qui ..ut six coups d'une haleine;
Car pour dire la vérité,
Une telle félicité
N'est mesprisable ny commune,
Mesmement en l'aage où l'on vit,
Où maint homme a de la fortûne
A la mesure de son v...

Sonnet.

Madame je vous donne un oyseau pour estreine,
Duquel on ne sçauroit estimer la valleur,
S'il vous vient quelque ennuy, maladie ou douleur,
Il vous rendra soudain à vostre ayse et bien saine.
Il n'est mal d'estomach, colique ny migraine
Qu'il ne puisse guérir, mais sur tout il a l'heur
Que contre l'accident de la pasle couleur
Il porte avecque soy la drogue souveraine.
Une Dame le vid dans ma main l'autre jour,
Qui me dit que c'estoit un perroquet d'amour,
Et dèslors m'en offrit bon nombre de monnoye :
Des autres perroquets il diffère pourtant,
Car eux fuyent la cage, et luy il l'ayme tant
Qu'il n'y est jamais mis qu'il n'en pleure de joye.

Epigramme.

Un Conseiller plain de cautelle,
Fourny d'engin comme un mulet,
Pour séduire une Damoiselle
Monstroit au loin son flageollet.
Priape remply de colère
Voyant que cest Asne doré
Profanoit le sacré mystère
Dont il fut sur tout honoré ;
Il affusta son arbaleste,
Et la chargeant d'un gros jalet
Donna droictement sur la teste
De ce gros membre de mulet.
Le galant pliant son bagage
Dict de douleur en souspirant :
Ha ! le villain c'est qu'il enrage
De n'avoir pas l'engin si grand.

Quatrain.

Le violet tant estimé
Entre vos couleurs singulières,
Vous ne l'avez jamais aymé
Que pour les deux lettres premières.

Stances où une Dame parle.

J'ayme bien ces pourtraicts au blanc d'une muraille,
Dont seulement l'object esmeut nos appetits,
Mais je ris de ces fous, ô la grande canaille,
Qui les peignent si grands et les ont si petits.
Ils veulent par l'object d'une feinte peinture
Faire courre après eux, mais ils en sont bien loing,
Nos c... ne suyvent pas de façon la nature,
Ils ne vont point au leurre, ils sont oyseaux de poing.
Quelque faim qui le presse en son humeur gourmande,
L'oyseau n'est pas niais, il cognoit son gibier,
Il faut qu'il voye un poing bien garny de viande,
Si l'on veut qu'il s'abbatte et rende familier.
Les c... et les autours ont ceste ressemblance
Qu'ils se paissent de crû, et au vif ils vont tous;
Ensemble leur nature a ceste différence
Que l'un fond sur la proye, et l'autre fond dessous.

Sur le différent appétit de quelques Dames.

Épigramme.

Une bande toute choisie
De celles qui font courtoisie,
Non autrement que pour plaisir
S'entretenoient comme friandes
De ce qui plus à leur désir

Se retrouvoit entre les viandes.
J'estime, ce disoit Avoye,
Excellens les petits pieds d'oye,
Les ronger en est si plaisant.
Et moy, respondit Isabelle,
Un pied de grive ou de faisant
Qu'on faict rostir à la chandelle.
J'aime un pied de bœuf, dit Lienarde,
Ensaucé d'un peu de moustarde,
De caspes, corinthe et pignons;
Et j'estime, repart Bélise,
Avec une sauce à l'oygnon
Ceux de pourceau grand friandise.
Alors dit Cloris tout alaigre,
Un pied de mouton au vinaigre
Est bon selon mon appétit :
Mais Charlotte ses mots rehausse :
J'ayme mieux un bon pied de v..,
Il n'y faut point chercher de sauce.

Autre,

Par le sieur Maynard.

La Cour qui jadis me ravit
A ceste heure m'est importune.
Je la quitte et de mon seul v..,
Je veux attendre ma fortune :
Car Alix en fait tant de cas
Qu'elle me promet des ducats

Beaucoup plus que je ne souhaitte
Si dix fois la nuict je la f..us.
Belle, vostre affaire vaut faite,
Contez argent et troussez-vous.

Autre du même.

Robin qui chassoit aux chenilles,
Et en faisoit grand peur aux filles,
Avoit son engin fort petit.
Un jour estant en appetit
De se joüer avec Clérice
Il luy mit son cas sur sa cuisse.
Ha ! dit-elle avec un grand cry,
Ostez-moy cela, je vous prie.
Robin luy dit, qu'as-tu, ma fille ?
C'est mon cas que tu sens, mon cœur.
Hélas ! dit-elle, j'avois peur
Que ce ne fust une chenille.

Stances,

Par le sieur de Sigognes.

Ces petits v... desquels l'enfleure
A peine garnit l'ouverture
Des c..., voire des plus petits,

Sont hays de nous autres filles,
Et les estimons inabiles
A chatouiller nos appetits.
Ces petits v... à la douzaine
Ne rendent la nature pleine,
Et ne donnent jusques au bout,
Il semble que l'on nous farfouille
Ou d'un festu ou d'une doüille :
Il faut esgalité partout.
Les mains monstres en petitesse,
N'ont jamais garde d'estre en presse,
Il semble à voir ces avortons,
Que ce n'est rien que la figure
D'une chétifve créature,
Dans un grand Palais à tastons.
Ils sont vagabons par la place,
Sans marquer ny chemin ny trace,
Les murs n'approchent nullement,
Le plancher sur leur chef se hausse,
C'est une volupté sans sausse :
Le plaisir vient du frottement.
Je ne suis nullement avide
Du plaisir qui provient du vuide,
Qui veut faire sortir du feu
Des caillous; il faut qu'il les joigne,
Si le v.. ses parois esloigne
C'est un désagréable jeu.
Nous aymons les v... dont les rables
Bouchent tout à plein nos estables,
Mettant le nez en chasque coin,
Qu'ils advancent et qu'ils reculent,
Qu'ils s'allongent et qu'ils s'acculent,
Maintenant près, maintenant loin.

Nos c... sont Palais magnifiques,
Il n'y faut d'estroictes boutiques,
L'on y veut court et grand verger,
Salle, cabinet et cuisine,
Chambre et l'antichambre voisine,
Un petit train n'y peut loger.

Epigramme.

Par le sieur Motin.

Si tost que je voy ma Maistresse
Le v.. me bande à un moment;
Loin d'elle jamais ne se dresse,
Et n'en ay qu'un pied seulement.
Je pense que ce v.. se mocque,
C'est un escargot dans sa cocque
Qui meurt caché soubs des fagots :
Beaux yeux dont la flamme est si claire,
Aux v... vous pouvez autant faire,
Que le soleil aux escargots.

Autre.

Par le sieur Motin.

Un homme estoit près d'une Dame assis
Sur une foible et mal seure escabelle,

Et ne sembloit du tout estre rassis
Tant il bransloit devisant avec elle.
Quoy, vous avez peu d'arrêt dit la belle :
Dame, dit-il, cela me soit permis,
Car qui auroit entre vos jambes mis
Ce que j'y ay, si ferme ne vous croy
Que cette erreur de vous ne fust commis
De remuer autant ou plus que moy.

Autre.

Par le sieur Motin.

Polidor amoureux d'une beauté sauvage
Prit son v.. en sa main rouge comme un tison,
Puis tant il dit, hélas! que je meure en servage
Ayant dedans ma main la clef de ma prison.

Autre.

Un bègue voulant d'une Dame
Les bonnes grâces acquérir,
Et luy monstrer l'ardante flamme
Dont amour le faisoit mourir,
Estant au bout de sa harangue,
Ne pouvant remuer la langue
Il eut recours à son outil;

Puis le monstrant d'yeux et de geste,
Madame excusez-moy, dit-il,
Ce porteur vous dira le reste.

Sonnet.

Un Roy dont les Grecques Histoires
Sçachant des siens la trahison,
Veut pour en tirer la raison
Qu'on leur couppe les génitoires.
  Leurs femmes font des Consistoires,
Chacune quitte sa maison,
Pour dire en temps et en saison
Au Roy ces paroles notoires :
  Sire, s'il est vray qu'on punisse
Nos maris, fais que leur supplice
Soit à quelqu'autre compensé,
  Afin qu'exerçant ta clémence,
Nos c... qui n'ont point offencé,
N'en facent point la pénitence.

Sonnet.

Je te saluë, ô vermeille fente,
Qui vivement entre ces flancs reluit,
Je te saluë, ô bien heureux pertuis,
Qui rens ma vie heureusement contente.

C'est toy qui fais que plus ne me tourmente :
L'Archer volant qui cause mes ennuis,
Ayant f..tu seulement quatre nuicts
Je sens sa force en moy desja plus lente.
O petit trou, trou mignard, trou vélu,
D'un poil follet mollement crépelu
Qui à ton gré domptes les plus rebelles,
Tous les galans doivent pour t'honorer
A deux genoux te venir adorer,
Tenant au poing leurs flambantes chandelles.

Sonnet.

Lance au bout d'or qui sçais et poindre et oindre,
De qui jamais la valeur ne défaut,
Quand en camp clos bras à bras il me faut
Toutes les nuicts au doux combat me joindre.
Lance vrayment qui ne fut jamais moindre
A ton dernier qu'à ton premier assaut,
De qui le bout bravement dresse haut
Est toujours prest de choquer et de poindre.
Sans toy le monde un cahos se feroit,
Nature manque inhabile seroit
Sans tes combats d'accomplir ses offices!
Donc si tu es l'instrument de bonheur
Par qui l'on vit, combien à ton honneur
Doit-on de vœux, combien de sacrifices?

Ode.

Par le sieur Motin.

Doux antre où mon âme guidée
Met son désir audacieux
Clos à mes mains , clos à mes yeux ,
Et descouvert à mon idée.
Tertre qu'un lis dore la bouche ;
De qui le dessous enflammé
Ressemble un œillet my fermé
Alors que le soleil se couche.
Brun séjour et secret arcade
Au fond de vermeil esclatant ,
Et qui va le marbre imitant ,
Et le dessus d'une grenade;
Beau crespe qui dessus blondoye
Le plus fin qu'on puisse trouver,
Amour luy mesme en fit le ver,
Et luy mesme en fila la soye ;
Toyson d'or, d'amour enseignée ,
Où mon désir est arresté ,
Ainsi qu'une mouche en esté
Dans les filets d'une araignée ;
Petit gazon faict d'une rose ,
Gros comme un coin en sa couleur,
Ne laisse pas seicher ta fleur
A faute qu'aucun ne l'arrose.

Epigramme.

Par le sieur Motin.

Un jeune amant plein d'amoureuse flamme
Cherchant le bien du plaisir amoureux,
Le doux milieu demandait à sa dame
Pour y trouver son repos bien-heureux.
Elle luy dit, si estant desloyalle
De mon milieu j'estois si libéralle,
A un amy je le voudrois bailler
Non pour repos, mais pour y travailler.

Autre.

Par le sieur de Sigognes.

Voici Jeanne la mal peignée
Qui n'est jamais sans corcelet,
Et qui faisant l'embesongnée
Fait d'une bague un bracelet.
Elle est seiche comme une cruche,
Mal faicte comme une guenuche,
Éloquente comme un Gascon,
Adjoustez à tant de merveilles
Que la belle est pauvre de c..,
Comme un asne est pauvre d'oreilles.

Sonnet.

Ha, je le disois bien qu'elle a la fesse molle
La paillarde qu'elle est, et que mon v.. vainqueur
A son c.. effondré ne feroit point de peur,
C.. qui va distilant une moiteuse colle.
Que te sert-il d'user d'une vieille bricolle,
D'un mouvement subtil, et d'un souspir trompeur,
En disant que mon v.. te chatoüille le cœur,
Veu qu'il flotte dedans comme en une gondolle ?
C'est une estable à v... et tout v.. passager,
Quelque grand train qu'il ait au large y peut loger,
Et n'y est bien venu s'il a petit bagage :
Bref pour parler au vray des humeurs de ton c..,
Il est aussi dolent sans un v.. de mésnage
Qu'un aveugle seroit n'ayant point de baston.

Epigramme.

Par le sieur Motin.

Jamais Frédegonde ne cesse,
Voulant augmenter mon ardeur,
De me dire que sa grandeur
Luy fait tenir rang de Princesse :
Pour croire un discours si nouveau,
Il faudroit estre Jean le veau,
Et n'avoir aucune cervelle,
Puis que ny moy ny son cocu,

Ne trouvons rien de grand en elle
Que la fente d'auprès le cu.

Stances.

Par le sieur Motin.

CES petits c... dont l'on fait feste,
Où le v.. ne met pas la teste
N'assouvissent point mon désir.
J'ayme les c... de belles marges,
Les grands c... qui sont gros et larges
Où je m'enfonce à mon plaisir.
Les c... si estroits de closture
Mettent un v.. à la torture,
Et le laissent sans mouvement :
J'aymerois mieux branler la picque
Que de ...tre en paralitique :
Le plaisir gist au remument.
Dans le grand c.. de ma maïstresse,
Mon v.. pour monstrer son adresse,
Aller le trot, aller le pas,
Chercher par tout son advantage,
Et monter d'estage en estage,
Maintenant haut, maintenant bas.
Comme le Monarque des Perses
Jadis par les saisons diverses
Avoir des diverses maisons,
D'un v.. la Majesté suprême
Dans un grand c.. peut tout de mesme,
Se loger en toutes saisons.

F..tre des c... de ces pucelles,
Serréz comme des escarcelles,
Où le v.. n'est en liberté,
J'ay dans le c.. de ma voisine
Ma chambre, anti-chambre et cuisine
Logis d'Hyver, logis d'Esté.

Stances.

Par le sieur de Sigognes.

Ces grands c... dont vous faictes feste,
Qui ont oreille et double creste,
Ne me viennent point à plaisir,
J'ayme ces c... de fine sarge
Qui s'estendent quand on les charge,
Comme un gand qu'on donne à choisir.
Ces c... si larges d'avanture
Mettent un v.. en sépulture,
Comme un corps en son monument.
J'aimerois mieux estre Hérétique
Que chevaucher un c.. étique.
Dans un petit c.. de jeunesse,
Qui n'entend ruse ny finesse,
Jamais je ne vay que le pas,
Je n'ay à faire aucun partage,
Je laboure tout l'héritage
Encore ne me suffit-il pas.
Si l'on dit que le Roy de Perse
L'Hyver et l'Esté ne s'exerce

Tousjours en semblable maison,
Je dis que ce n'est pas de mesme
De ces grands c... à diadesme
Qui sont chauds en toute saison.
  Fy de ces c... à toutes selles,
Qu'on divise en tant de parcelles,
Où l'on ne void jour ny clarté;
Je croy qu'en pareille machine
Un petit v.. à foible eschine
Se trouveroit bien escarté.
  Je n'ayme point ces grands (1) fendasses
Qui sont faites comme besaces
Qu'on peut remplir des deux costéz.
Volontiers le mal-heur assemble
Le c.. et le cul tout ensemble
Quand les entredeux sont ostéz.
  Je hais ces masses infectées,
Tousjours d'un esgout humectées
Où tout ce qu'on jette se fond.
Je hais ces baveuses (2) cloacques
Où les gros bourdons de sainct Jacques
Ne trouvent ny rive ny fond.
  Tousjours ces puantes cavernes
Ont assez de fausses poternes
Qui n'ont ny route ny sentier;
Il m'est advis que mon v.. entre
Tout debout en un large centre,
Comme un pilon dans un mortier.

(1) Il faudrait *grandes*. L'auteur a employé l'adjectif, com si le substantif était masculin, afin de n'avoir que huit syllabes.

(2) Il faudrait *baveux*. Même observation que ci-dessus, mais pour le cas contraire.

Ne me parlez de vos voisines
Qui dans leurs c... ont des cuisines,
Des chambres, des cabinets.
Ce sont escuries ou salles,
Ou jeux de paulme, ou lieux plus sales
Dont les trous ne sont jamais nets.
Ces petits c... à grosse motte
Sur qui le poil encor ne flotte,
Sont bien de plus frians boucons :
Le monde s'en iroit grand erre,
Si j'estois tout seul sur la terre
Et qu'il n'y eut que de grands c....

Sonnet.

Il n'ayme point ces c... dont la peau touche l'os,
Qui baillent comme une huistre au soleil desséchée,
Qui d'un chancre incurable ont la lippe esbréchée,
Lippe où se niche un camp de morpions esclos.
Je n'ayme point ces c... enfoncéz dans le dos,
Dont la sale landie au trou proche attachée;
Est toujours de pissat ou de merde tachée :
Tels c... pour y chier doivent servir de pots.
Mais j'ayme un c.. estroit dont la bouche vermeille
Donne appétit de ...tre, et fait dresser l'oreille
Au courtaut qui le sent, et le met en chaleur?
Je ne puis sans arcer le reste icy descrire,
Et qui pourroit aussi, quoy qu'il en puisse dire
Exprimer d'un beau c.. l'incroyable valeur?

Epigramme sur Jeanne.

par le sieur Motin.

Ton chose, ce me dis-tu,
A si petite ouverture,
Qu'un v.. moindre qu'un festu
Y seroit à la torture :
Je me ris de ce discours,
L'homme sous qui tous les jours
Tu donnes tant de secousses,
Te faict-il pas accorder
Qu'un gros v.. de quinze pouces
Te ..ut sans t'incommoder.

Autre.

Faictes estrécir vostre chose
Car mon v.. grossier je ne puis,
Qui au lieu ou dire je n'ose,
C'est une corde dans un puits.

Autre.

Satyre par le sieur Régnier.

Amour est une affection
Qui par les yeux dans le cœur entre,

Puis par une défluction
S'escoule par le bas du ventre.

Autre du même.

Le Dieu d'amour se pourroit peindre
Aussi grand comme un autre Dieu,
N'estoit qu'il luy suffit d'atteindre
Jusqu'à la pièçe du milieu.

Gaude Michy des filles.

par le sieur de Sygognes.

L'on m'a dit que le plus souvent
L'Amour vous contraint en servant
De faire à l'envers la grenoüille,
Et que faictes mille regrets
Pour les doux mystères secrets
Du mal caché qui vous chatoüille.
Mais je me plains que tout le jour
Fuyans mesme le nom d'Amour
Vous contrefaictes la doucette,
Cependant que toutes les nuicts
Vous prenez de nouveaux desduits
Avec un manche d'espoucette.
Mais un cloud qui se destacha

Ces jours passéz vous escorcha ;
Dont vous faictes si triste mine,
Que vous allez tout desdaignant,
Pouvant à peine en rechignant
Retenir l'eau de votre urine.
  Une autre fois il faut choisir
Le lieu, le temps et le loisir
Pour vous réjouyr à vostre aise,
Usant de ces bastons polis
Dont vous arrangez les gros plis,
Et les boüillons de vostre fraise.
  Ceux de velours ne coulent pas,
Ceux de satin deviennent gras,
Et sont rudes à la cousture,
Et ceux de verre en leur chaleur
S'ils se cassoient par un malheur,
Vous pourroient blesser la nature.
  Si vous en prenez un de fer
Avant qu'il se puisse eschauffer,
Il ne fera rien qui vous plaise;
Mais je me trompe en cet endroit,
Car aussi tost il se fondroit,
Comme dedans une fournaise.
  Mais il vaut bien mieux practiquer
L'amour mesme sans se mocquer,
Sans aimer l'ombre de son ombre,
Et sans par un esbat nouveau
Vous jouër de quelque naveau,
Ou d'un avorton de concombre.
  Ce n'est pas ainsi qu'il vous faut
Refroidir un endroit si chaud,
Qui d'une feinte ne s'abuse
Et qui pourroit en un moment

Allumer dans un régiment
Toutes les mesches d'arquebuse ;
Ny se tromper de la façon
De celle qui pour un garçon
Embrassoit souvent une femme ,
Et qui mourant de trop aimer
Ne trouva qu'aux flots de la mer
Un remède à sa triste flamme.
Vous n'attendez qu'un mary neuf,
Quelque veau pour devenir bœuf,
Qui vous oste ce nom de fille ,
Et tenant clos vostre vallon ,
Craignant l'enfleure du ballon
Vous vous esbatez d'une quille.
Mais quiconque soit le damné
Vostre mary prédestiné,
Bien qu'il n'espouse qu'une beste,
Heureux il sera le cocu,
Au moins si vous avec le cu
Aussi léger comme la teste.

Epigramme.

Marthe pour moy je t'advise
Durant tes pales couleurs,
De porter à ta devise :
Eau de vie pour mes douleurs.

—

Oracle d'amour portant sa recepte.

Lorsque la belle avoit la pale maladie,
Elle fit consulter aux oracles divers
Voir quel remède estoit pour garantir sa vie :
Il luy fut respondu, belle fille, ma mie,
Ton remède est escrit à costé de ces vers.

Epigramme.

Lucrèce et Didon, comme on sçait,
S'occirent de mort volontaire,
Mais ce fut après l'avoir fait.
Voulez vous mourir sans le faire ?

Epigramme.

Par le sieur Regnier.

Hier la langue me fourcha
Devisant avec Antoinette,
Je dis ...tre ! et cette finette
Me fit la mine et se fascha.
Je descheus de tout mon crédit.
Et vis à sa couleur vermeille
Qu'elle aimoit ce que j'avois dit,
Mais en autre part qu'en l'oreille.

Autre.

Par le sieur Motin.

Plus inconstante qu'un fuseau,
Et plus vollage qu'un oyseau,
Vous ne faites, la belle fille,
Rien que danser et que sauter.
Il faudroit pour vous arrester
Vous mettre au cul une cheville.

Autre.

Par le sieur de Sigognes.

Je ne vis jamais basteleur,
Boheme, Advocat, amballeur,
Guillaume, Gautier, ny Garguille,
Causer comme fait cette fille.
C'est un digne appeau de cocu,
Mais si quelque amoureux la touche
Elle repartira du cu,
Encore mieux de la bouche.

Autre.

Par le sieur de Sigognes..

Vous le dites, belle farouche,
Que l'amour ne vous peut brusler :

Si vostre cu pouvoit parler
Il démentiroit vostre bouche.

Sonnet.

Claude ces jours passéz estoit au list couchée,
Atteinte d'un frisson qui luy geloit les os :
Quand un vieil Médecin pour luy donner repos
Ne peust dire le mal dont elle estoit touchée.
Elle avoit le teint pâle, et la langue séchée,
La douleur et l'ennuy dedans l'esprit enclos,
Le cerveau tout brouillé, et l'œil tousjours declos,
Bref, elle alloit mourant la teste my-penchée,
Sans Amour qui me fit à son lict advancer,
Où comme Médecin et prompt à la panser
Je sentis à son pouls sa propre médecine.
Ce vieillard avoit dit qu'on la saignast au bras,
Non, dis-je, il faut ouvrir la veine un peu plus bas,
Car c'est de là d'où vient la fièvre qui la mine.

Epigramme.

Contemplez ce pourtraict de mon cœur qui ne vit
Qu'en peine et qu'en soucy, par la rigueur du vostre,
En lisant ce quatrain pour sçavoir ce qu'il dit
Prenons du premier vers vous un bout et moy l'autre.

Autre.

Vostre beauté sans seconde
Vous fait de tous appeler
La perle unique au monde,
Il vous faut donc enfiler.

Autre.

Par le sieur Motin.

Alize, ma chère merveille,
Sur mon âme je ne mens pas,
Quand je vous dis que vos appas
Font que jamais je ne sommeille :
Que si malgré tous les propos
Tésmoins de mon peu de repos,
Vous croyez que je dissimule,
Couchez cette nuist avec moy,
Et vous verrez, belle incrédule,
Comme je suis digne de foy.

Autre du même.

Pasquette quand vous me contez
Que vous n'êtes pas assez belle

Pour voir vos mérites chantéz,
Vous serrez le bec en pucelle,
Et cognoissant bien vos mérites
Vous pensez plus que vous ne dites.
Accordez moy le dernier point,
Car pour moy je ne semble point
A quelque trompette esclatante
Qu'on fait sonner avant le choc,
Pasquette je ressemble au coq,
Alors que je l'ay faist, je chante.

Autre.

Par le sieur Regnier.

Je n'ay peu rien voir qui me plaise
Dedans les Pseaumes de Marot,
Mais j'ayme mieux ceux-là de Beze,
En les chantant sans dire mot.

Sur le refus d'un baiser.

Ode, par le sieur de l'Espine.

Tu te plains, petite mauvaise,
Que s'il advient que je te baise
Tout aussi tost ma langue y court.
Quoy donc, le baiser d'une fille

Si la langue ne me frétille
Me semble trop fade et trop court.
Baiser une bouche fermée,
Qui d'esprit n'est point animée,
Sans goust, humeur, ny sentiment,
Et baiser l'image muette
Que Pygmalion s'estoit faicte,
C'est affoler esgalement.
Tu permets que ma lèvre touche
Le divin corail de ta bouche,
A ma langue le refusant.
Mais ne crains tu pas qu'elle pense
Qu'on ne croit pas à son silence,
Et se venge en nous accusant?
Car la tienne, petite folle,
Qu'avec la mienne elle se colle,
Et que par un si doux lien
Mon cœur avec ton cœur s'assemble,
Puis elles jureront ensemble
Toutes deux de n'en dire rien.
Penserois-tu, bouche envieuse,
Que la manne délicieuse
D'un baiser ne fut que pour toy?
Tu n'es faicte de la nature
Que pour estre sa couverture,
Et le receler sous la foy.
Alors que sur tes lèvres closes
Je tasche de cueillir des roses,
J'entens d'un murmure jalous
Ta langue qui te dit, mauvaise!
Pourquoi ne serois-je bien aise
De baiser aussi bien que vous?
Ouvre toy donc bouche mignarde,

Et si ma langue frétillarde
A plus d'Amour que de raison,
Au retour ferme luy la porte,
Et fais si bien qu'elle n'en sorte
D'une bonne heure de prison.

Epigramme.

Par le sieur de Sygognes.

Lize ceste insigne punaise
Me fait monstre de ses ducats,
Et c'est afin que je la baise,
Mais qu'elle ne l'espère pas,
Elle n'a charme qui me touche,
Puis jamais il n'est arrivé
Que mon cul donnast à ma bouche
La charge d'aller au privé.

Autre.

de Motin.

Quelqu'un voulant plaisanter un petit,
Disoit un jour à une babillarde,
De vous baiser j'aurois grand appétit :
Mais vostre nez qui est si long m'en garde.
La Dame alors fixement le regarde,

Puis dit, Monsieur, pour si peu ne tenez,
Car si cela seulement vous retarde,
J'ay bien pour vous un visage sans nez.

Stances, sur la défence des gorges descouvertes des Dames.

Je ne sçay pas quelle malice
On dit aujourd'huy que c'est vice
De montrer son sein rondelet,
Veu qu'au temps premier d'innocence,
La femme n'eut-onc cognoissance
Ny de robe ny de colet.
  Elle cheminoit toute nuë
Par les prés sur l'herbe menuë
Parlant avec son amoureux :
Blasmerons nous les femmes belles
Qui commencent par leurs mamelles
A ramener ce temps heureux ?
  Il faut cacher la main sauvage
Pleine de sang et de carnage,
Et couvrir la bouche qui ment,
Mais une mamelle gentille
Et le blanc têtin d'une fille
Ne se doit cacher nullement.
Il faut enfermer sans lumière
Au plus profond d'une tanière
Le serpent et l'ours affamé,
Mais un beau sein que l'on descouvre
N'a le venin d'une couleuvre

Pour estre clos et renfermé.
  Fol est l'usurier qui reserre
Ses facultéz dedans la terre,
Et tient son or ensevely.
Mais les pucelles libérales
Entre deux pommes bien esgales
Montrent l'ivoire bien poly.
  Tout aussi tost que nos Déesses
Voulurent monstrer les richesses
De leurs beaux têtons précieux,
Amour aveugle de nature
Ne vola plus à l'aventure,
Ne se desbanda les deux yeux.
  Il rougit une double fraise
Dedans le feu de sa fournaise:
Deux soufflets furent les têtons,
Qui de chaudes vapeurs s'enflèrent,
Et dedans nos âmes soufflèrent
Le feu d'amour que nous sentons.
  Mais que servent ces jardinages,
Tant de couleurs et de feuillages,
Si l'œil humain en est absent?
Et voyons-nous dessus l'espine
Fleurir une rose pourprine
Pour la cacher lors qu'elle sent.
  Quand Aquilon par l'air galope,
Et qu'en Janvier il enveloppe
La terre d'un pasle bandeau,
Tous ces plaisirs elle abandonne,
Elle gémit, elle frissonne,
Comme un prisonnier au cordeau.
  Mais quant Zéphire la courtise,
Lui despoüillant sa robe grise,

Pleine de cent mille glaçons,
Elle est du soleil pénétrée,
Et enfante d'une ventrée,
Mille fleurs de mille façons.
Vénus honteusement traictée
Devant les Dieux fut garottée
Avecques Mars son favory;
Promptement accourut Jeunesse,
Qui vint destacher sa maistresse
En déspit du cocu mary.
Pour éternelle récompence
La mère d'amôur à Jouvence
Despoüilla ces deux monts charnus:
De là vient que les Damoiselles
Quand on leur taste leurs mamelles,
Ont souvenance de Vénus.

La chasse de la puce sur la belle Uranie.

Stances, par le sieur Motin.

Permettez moy, belle Uranie,
Permettez moy, je vous supplie,
Que j'exerce ma cruauté
Dessus ceste importante puce
Qui avec tant de cruauté
Vous picque, et vous mord et vous suce.
Bien que de semblable nature
Toutes deux viviez de pointure,
Et vous paissiez du sang d'autruy,

Pardonnez moy, ma douce vie,
Si pourtant je ne suis amy
D'une qui vous est ennemie.
  Car je ne puis sans jalousie,
La voir repaistre son envie
D'un bien qu'elle n'a mérité,
Et moy pour toute récompense
Voir offencer ceste beauté,
Et n'en avoir la jouyssance.
  Voyez vous, comme la mauvaise,
Sur ce beau front court à son aise
Et va sans crainte, meurtrissant
D'une violente morsure,
Ce marbre animé rougissant,
Du coup de sa vive piqûre.
  Je pensois l'avoir attrapée,
Mais las! elle m'est eschapée,
Je la voy parmy vos cheveux,
Qui ne craint point d'estre surprise
Dedans ces liens et ces nœuds,
Où premier mon âme fut prise.
  Hà, la voilà sur vostre bouche,
Non si vous voulez que j'y touche,
Je m'asseure que d'un baiser
Ardant de l'amour qui m'enflamme
Je la feray tost esbranler
Des vives chaleurs de mon âme.
  Or ça, pour m'estre si mauvaise
Et ne souffrir que je vous baise
Vous en est-il arrivé mieux?
Vous endurez mesme supplice,
Car pour avoir changé de lieux
Elle n'a changé de malice.

La voilà qui suce follastre
Ceste belle gorge d'albastre,
Et de teint la vive blancheur
De ce chef d'œuvre de nature,
Dont auparavant la couleur
Passoit toute autre créature.
Si vous n'eussiez fait résistance,
Je la tenois en ma puissance,
Elle est entrée maintenant
Dedans vostre sein, la cruelle!
Pour sucer sans empeschement
Le nectar de vostre mamelle.
C'est à ce coup, belle Uranie,
C'est à ce coup, ma douce vie,
Que je veux en faire une fin :
Permettez donc que je la prenne,
Et foulant dans ce beau têtin,
Que je vous délivre de peine.
Quoy! vous vous mettez en colère
Et m'appelez un téméraire
De mettre ma main si avant!
Pardonnez moy, chère maistresse,
Car vostre main est mon tourment,
Et ne puis rien voir qui vous blesse.
Gardez vous bien que la friande
Encore plus bas ne descende,
Et comme elle a fait du dehors
Que le dedans elle ne mange.
Sentez vous point désjà le corps
Vers le milieu qui vous démange?
Je disois bien, ma grand'amie,
Qu'à la fin de la maladie,
Vous imploreriez mon secours,

Ça donc, mon cœur, et ma rebelle,
Ça mon âme, ça mes amours,
Qu'à ce coup je vous dépucelle.

Epigramme.

Par le sieur Motin.

Si les esprits sont amuséz
A joüer aux Champs Éliséz,
Quand ils veulent joüer aux quilles,
Les boules sont têtins de filles;
Il est bien vray qu'en ces esbas
La boule les quilles abbat.
Mais icy c'est une autre affaire,
Car aux quilles vient le contraire,
Puisqu'au lieu de les renverser,
Les têtins les font redresser.

Gaillardise.

Par le sieur de la Ronce.

Ny pour baiser ton bel œil
Que tu remplis trop d'orgueil,
Ny pour sucer à mon aise
La fraise de ton teton,
Tout cela, ma Janneton,

Ne peut esteindre ma braise.
Ains au lieu de l'estouffer,
Je la sens plus s'eschauffer,
Après que je t'ay baisée,
L'haleine qui sort de toy
S'escoule au profond de moy,
Et la rend plus embrasée.
Mais aussi ne veux tu point
Que je parvienne à ce point,
Où chasque amoureux aspire;
Croy que si j'avois cet heur,
J'aurois plus de joye au cœur
Que si j'avois un empire.
Tu dis me vouloir du bien,
Mais pourtant je n'en croy rien,
J'ay beau te crier à l'ayde,
Tu me vois bien consommer,
Vrayement ce n'est m'aymer
De ne m'offrir le remède.
C'est bien loin de me l'offrir,
De me laisser là souffrir
Sans te chaloir de ma peine;
Que tu as peu d'amitié,
Pour t'esmouvoir à pitié
Toute ma prière est vaine.
Fay moy, fay moy ce plaisir,
De contenter mon désir,
Et je prieray la Déesse
Qui gouverne les amours,
Qu'elle bien-heure tousjours
L'esbat de nostre jeunesse.

La belle Esclaire.

Stances, par le sieur Motin.

Combien de souspirs esclatans
Enfloient ce beau têtin d'yvoire,
Combien de pensers inconstans
Faisoient la guerre à sa mémoire
Quand la belle en ces tristes mots
Donna vent à son mal enclos :
  Quel malheur obstiné me suit,
Si ce qui est plus désirable,
Si mesme la beauté me nuit,
Beauté que tu m'es dommageable
A ne servir en mes beaux ans,
Que d'exercer les mesdisans.
  Les ingrats et les curieux
Disputent de mon innocence,
Mais disoit leur bouche, et leurs yeux,
Et leur téméraire licence,
Qui d'aimer me voulant blasmer
Voudroient que je les peusse aymer.
  J'ai beau me tenir en prison
Seule en ma chambre affligée,
Ils environnent ma maison
J'en suis tous les jours assiégée,
Ils me suivent, et je les fuis,
Leur fermant mon cœur et mon huis.
  Mes voisins, qui d'un seul regard
Jugent l'offence irrémissible,
Prenant tout en mauvaise part
Me jugent bien plus accessible,

Mesurant mes déportemens
A leurs imparfaits jugemens.
A tous les amans que je voy
Je fais les doux yeux à leur dire,
De ceux qui passent devant moy
L'un est content, l'autre souspire :
Peuple ennemy de vérité
Que vous avez d'oisiveté.
Mes parens fâscheux et légers
Dont le soin tousjours sur moy veille,
Prestent à ces bruits mensongers
La foy, la créance, et l'oreille,
Ayant plus d'incommodité,
Que je n'ay d'impudicité.
Si de quelque autre on mesdit,
Ils pensent qu'on donne le change ;
Si quelqu'un mes grâces redit,
Que je m'oblige à ma loüange,
Et s'il en mesdit en secret,
Ils pensent qu'il faict le discret.
Puis le vieil tyran de mes jours
Qui nul autre en doute n'esgale
Me presche en ses mauvais discours
La fidélité conjugale,
Las ! je contrefais le semblant
D'aymer ce qui me va troublant.
Avec ces austères façons
Je serois au vice portée,
Si parmy ces ingrats soupçons
Je n'estois d'un Ange assistée :
Trop une femme soupçonner
Au péché la fait adonner.
Qu'est-ce que la vertu me sert

Si je n'en puis avoir l'estime ?
Et si tout mon honneur se pert
Dessous l'apparence d'un crime :
Plus ne me sçauroit estre fait
Si le bruit avait son effect.
  Je n'en aurois pas plus d'ennuy,
Et mes plaisirs seroient extrêmes,
L'honneur despend du bruit d'autruy,
Nostre honneur n'est pas à nous mesme
Mais d'un faux bruit l'allegement
C'est en prendre l'esbatement.
  Faut-il, que parmi la rigueur
De ceste contraincte moleste,
Escoutant ma jeune vigueur,
Un froid soulagement me reste
D'avoir en ma juste douleur
Moins de péché que de malheur ?
  Peut estre en ces bruits inconstans,
Avec le jeu j'auray la mine,
Comme les Dames de ce temps ;
Et qu'enfin je deviendray fine.
Le mal n'est mal estant caché :
Le scandale fait le péché.

Sonnet.

Mon Dieu ! qui l'a trouvée, hélas, je l'ay perdue
La beste qui trois ans jour et nuict m'a porté,
Celuy qui la chevauche il est fort bien monté,
Car jamais au travail elle ne fut recreuë,

Sortant des mains d'un Prince elle me fut venduë,
Elle m'a fort bien servi pour ce qu'il (1) m'a cousté
Elle a la taille belle, et bonne volonté,
Mais jamais je ne vis beste si bien fenduë.
Sa jambe estait petite, et sa teste, et ses yeux;
Elle estoit un peu maigre, et n'en alloit pas mieux,
Elle eut le train gaillard, et l'alleure fort bonne;
Elle eut l'amble bien franche, et tournoit à souhait;
O vous qui la montez, si vous en avez fait,
Pour Dieu, donnez la moy, ou bien je vous la donne.

Epigramme de Motin.

J'ay soustenu son honneur et son fait,
Et au contraire elle blasme le mien.
D'où vient cela? certes je n'en sçay rien,
Fors qu'elle veut mentir comme j'ai fait.

Autre.

A Pauline sur un sonnet qu'elle se vantoit avoir fait.

Ce beau sonnet est si parfait
Que je ne croy que l'ayez fait;
Mais je croy Pauline au contraire
Que vous vous l'estes laissé faire.

(1) Même observation que précédemment. Il faudrait *ce qu'elle...*

Autre de Bertholet.

Je croyois que Marthe deust estre
Bien parfaicte en tout ce qu'elle a,
Mais à ce que je puis cognoistre
Je me trompe bien à cela,
Car bien parfaicte elle n'est pas,
Tousjours on besongne à son cas.

Autre.

Vous estes fort humble et courtoise,
Je le confesse avecques vous;
Voir vous l'estes tant Françoise,
Que vous vous sousmettez à tous.

Autre.

Par le sieur de la Rose.

On dit qu'Alix est arrogante,
Et je dis qu'elle ne l'est pas,
Bien que souvent elle se vante,
Et compte en marchant tous ses pas.

Elle est bien d'une autre nature
Que ne disent les faux menteurs,
Car souvent elle prend pasture
Au dessous de ses serviteurs.

Autre.

Par le sieur Motin.

Vous avez bon temps de me dire
Avec vos discours importuns
Que je fasse des lieux communs
Pour vous apprendre à bien escrire,
C'est vous, ô belle Frédegonde,
Par qui tout discours t'embellit,
Et qui faictes de votre lict
Le lieu commun de tout le monde.

Autre.

Par le sieur Davity.

L'autre jour Madame Françon,
Se voyant estre soupçonnée,
S'est par une estrange façon
Publiquement abandonnée
Afin qu'on n'eust plus de soupçon.

Sonnet.

Par le sieur de la Ronce.

Penses tu, Procureur m'avoir faict desplaisir
D'avoir esteint ainsi ceste Amour indiscrette
Qu'avoit au cœur pour moy la petite safrette
Que tu sais maintenant reyne de ton désir.
Non, croy moy, je voudrois d'autre beauté choisir,
Pour nourrir dans mon ame une flamme secrette.
Mais je l'ai cependant baisée à mon plaisir
Et si j'eusse voulu la chose en serait faicte.
Je ne passois un jour sans voir de ses escris,
Elle alloit pour me voir rodant par tout Paris
Comme fait en hyver un crieur de moustarde.
Vers elle mon amour pourtant n'estoit que fard,
Je ne l'aimay jamais, je t'en quitte ma part,
Et pri' Dieu, Procureur, qu'il te tienne en sa garde.

Epigramme de Motin.

Pour m'esloigner, mais dites moy
Fallait-il user de menace?
Je n'y pense plus sur ma foy,
J'en suis saoul, et j'en dis prouface :
Laissons tout propos fantastic,
Respondez-moy, à la fin qu'est-ce ?
Vous voulez servir au public,
Et bien Catin je vous y laisse.

Stances sur une jeune courtisane.

Par le sieur de Lingendes.

Cognoissant vostre humeur, je veux bien, ma Silvie,
Que passant vostre temps
Avec tous les amans dont vous estes suyvie
Vous les rendiez contents.
La mode de la cour m'estant si bien cogneuë
Pourrois-je avoir douté
Qu'on peust vivre en ce temps plus chaste et retenuë
Avec tant de beauté.
J'approuve vos plaisirs, et qu'il vous soit loisible
D'en jouyr bien à point,
Car donnant tant d'amour il seroit impossible
Que vous n'en eussiez point.
Mais puisque le péché point de blasme n'apporte
Quand on le cache bien,
Je voudrois seulement que vous fissiez en sorte
Que je n'en sceusse rien.
Celle qui fait du mal se peut dire innocente
En le tenant caché,
Mais quand on faict du mal, et qu'après on s'en vante,
On fait double péché.
Ne vous vantez donc plus de ce qu'il faudroit taire
De peur d'un mauvais bruit.
Descouvrant en plein jour ce que vous n'osez faire
Sinon en pleine nuict.
En le disant ainsi vous serez diffamée
Des contes de la Cour,
Au lieu qu'en le taisant vous seriez estimée
De bien faire l'amour.

Faites qu'en vos façons on puisse recognoistre
Un plus chaste entretien ;
L'apparence y suffit, il faut feindre de l'estre
Et puis n'en faites rien.
Recevez tous les jours ce plaisir ordinaire
De quelque amant discret,
Et cessant de le dire et non pas de le faire
Tenez le plus secret.
A tous sales discours que vos lèvres soient closes,
Et par un geste feint,
S'il en faut escouter faites changer en roses
Les lis de vostre teint.
Un autre lieu requiert de ne faire pas conte
Des rapports d'un jaloux.
Et quittant cet honneur chasser encor la honte
Bien loing d'auprès de vous.
Sous les rideaux tirez ces paroles lascives,
Ces ris délicieux,
Ces contes affétez et ces façons naïfves,
Vous sieront beaucoup mieux.
Qu'alors autour de vous la chambre retentisse
De baisers amoureux,
Goustant ce que l'amour en ce doux exercice
A de plus savoureux.
Qu'en serrant un amant d'une amoureuse estreinte,
Sur vostre sein colé,
D'un mignard tremblement on voye à chasque atteinte
Vostre lict esbranlé.
Pour le moins, ma Silvie, en quittant votre couche,
Gardez que le péché
Et vos libres discours par vostre propre bouche
Ne vous soit reproché.
Pourveu qu'on ne le sçache, et que la renommée

Ne vous aille blasmant
Soyez si vous voulez tout le jour enfermée
Seule avec un amant.
Mais feignez d'estre chaste, et ne faites pas gloire,
De me sçavoir trahir,
Me décelant un mal que je ne veux pas croire
De peur de vous hayr.
Car j'enrage de voir qu'un page vous apporte
Si souvent le bon jour,
Pendant qu'un autre encor attend à vostre porte
De vous voir à son tour.
D'un déspit bien ardent, il faut que je l'advouë
Je me sens embraser,
Voyant tous les matins encor sur vostre jouë
L'empreinte d'un baiser.
Vostre lict plus foulé qu'il ne devroit paroistre
Pour n'avoir que dormy,
Et vostre poil meslé me fait trop recognoistre
Les marques d'un amy.
Lors voyant loin de vous la honte estre bannie,
Je deviens si jaloux
Que je voudrois mourir, mais pour vous voir punie,
Ne mourir qu'avec vous.
Couvrez bien vos amours sans crainte que j'estime
Qu'on se doive fascher,
Ny qu'on vous puisse encor reprocher vostre crime
Que vous pourriez cacher.
Que si je vous surprends me faisant ceste injure,
Un jour à l'impourveu,
Soutenez qu'il est faux jusqu'à tant que je jure
De n'en avoir rien veu.
Car alors réputant pour des songes frivoles
Tout ce qui sera faict,

Et démentant mes yeux pour croire à vos paroles
Je seray satisfaict.

Epigramme à une brehaigne.

Que te sert tant de fois par vœux solliciter
Saincte Anne qui préside aux couches de Lucine?
Que te sert tant de fois les Temples visiter
Embrassant leurs pilliers pour te mettre en gésine.
Tu ne dois ce me semble à ses vœux t'arrester
Si le bruit est certain qui court parmy la ville,
Chacun dit qu'il n'est point de femme plus fertile
Et qu'à tous les moments tu ne fais que porter.

Autre.

Si vous admirez ses deux yeux,
Ses deux geoliers délicieux,
Admirez aussi tout le reste :
Son corps est un ciel proprement,
Et pour monstrer qu'il est céleste,
Il est toujours en mouvement.

—

Autre par le sieur Motin.

JEanne cageolant ma franchise
Discourt des humeurs d'un chacun,
Et tranchant de la bien apprise
Fait deux morceaux d'une cerise,
Mais d'un v.. elle n'en faict qu'un.

Autre par le sieur Regnier.

MAdelon n'est point difficile
Comme un tas de mignardes sont;
Bourgeois et gens sans domicile
Sans beaucoup marchander luy font.
Un chacun qui veut la racoustre,
Pour raison elle dit un poinct,
Qu'il faut estre putain tout outre,
Ou bien du tout ne l'estre point.

Autre sur une femme.

DES élémens ce corps est composé,
Mais toutesfois d'une façon estrange,
Car chacun d'eux a son siège posé
Distinctement, et sans aucun méslange.

6

L'Air a choisi en la teste son lieu,
La Terre aux pieds, et l'Eau dans la poictrine,
Le Feu qui prend sa part vers le milieu,
Brusle le cul et la place voisine.

Stances satyriques contre une Courtisane.

Par le sieur Maynard.

Beauté sans pair et sans seconde,
Suyvant l'abus où vit le monde,
Quand l'autre jour remply d'ardeur,
Je vous pressois de courtoisie,
Vous repaissiez ma fantaisie
Des contes vains de vostre honneur.
  Pauvrette à vous mesme contraire,
C'estoit là bien loin de m'attraire,
Et par un appétit glouton,
Au jeusne où votre c.. se treuve,
Vouloir faire une fine espreuve
Si je suis bélier ou mouton.
  Vous eussiez eu de la semence
D'un v.. dont la grandeur immence
N'eust jamais de comparaison;
Et qui sçait en quelle posture
Il faut chatoüiller la nature
Aux femmes de bonne maison.
  Vous avez beau faire la froide,
Vous sçavez qu'il est grand et roide,
Et qu'il n'est femme d'aujourd'huy,

Ny dévote si peu crédule,
Que la paillardise n'accule,
Quand elle entend parler de luy.
  Les plus belliqueuses provinces
Jurent par les glaives des Princes
A qui le ciel les asservit;
Et dedans les bordeaux publiques
Les putains les plus impudiques,
Ne font serment que par mon v..
  N'estoit que vous estes guettée,
Vous vous seriez désjà jettée
Sur quelque v.. bien assorty,
Comme un chat poussé de famine,
Quand personne n'est en cuisine,
Se jette dessus le rosty.
  Sans le soupçon et la colère
De ce mary, qui vous esclaire
D'un œil défiant et malin,
Belle, à qui mon âme est soubsmise,
Je sçaurois si vostre chemise
Est faite de chanvre ou de lin.
  Cette jalousie importune
Me fait plaindre de ma fortune
Et couler mes jours sans douceur;
C'est luy qui nos plaisirs diffère
M'empeschant de vous pouvoir faire
Ce que Jupin fait à sa sœur.
  Mais non! c'est vostre humeur craintive
Qui vous détient si fort captive,
Que vous n'osez pas vous mouvoir.
Vai-je chez vous, le cœur vous tremble,
Et dès aussi tost il vous semble
Que tout prend des yeux pour me voir.

Quoy qu'un jaloux vous mette en garde,
Il ne faut pas qu'il vous retarde
De courir après vos plaisirs;
Quand l'amour dans un cœur habite,
Est-il obstacle qui n'évite
Le mouvement de ses désirs?
Vous craignez que ce frénétique,
S'il sçavoit la douce pratique
Et nos secrètes privautéz,
Lachant à ses fureurs la bride,
Ne fist par un double homicide,
Finir ma vie et vos beautéz.
Il est de nature si bonne,
Qu'il n'a jamais occis personne;
Et croy-je d'avoir entendu,
De ceux qui souvent le pratiquent,
Qu'il pardonne aux pous qui le piquent,
De crainte d'en estre mordu.
S'il nous trouvoit dans vostre couche
Flanc dessus flanc, et bouche à bouche,
F..tre tous deux à qui mieux mieux,
Il est si bénin que j'estime,
Qu'il laisseroit de nostre crime,
La vengeance au vouloir des Dieux.
Puis du ciel il fait trop de compte,
Pour désirer qu'une mort prompte
Sans repentir et sans remors,
De nos beaux jours coupast les trames;
Si bien que pour sauver nos âmes
Il pardonneroit à nos corps.
Tandis que la barbe dorée
De vostre c.. est adorée
Avec beaucoup de passion,

Recevez poulets et messages,
Et suyvant l'advis des plus sages
Chevauchez sans discrétion.
L'insensible cours des années
Par qui les choses sont bornées,
Vous ravira tous vos appas.
Vous ferez horreur à vous mesme
Et vostre face, sèche et blesme,
Sera l'image du tréspas.
Par tout on vous fera la mouë,
Vos têtins moins priséz que bouë
Vous tomberont sur les genoux;
Vous purez pire que moruë,
Et si vous mouchez dans la ruë,
Les enfans crieront après vous.
Vostre c.. de jeune pucelle
Qui tient maintenant en cervelle
Tous les ...teurs de l'univers,
Réduit sous une sépulture,
N'aura pas meilleure adventure
Que d'estre .....ché des vers,
Qui pert le temps fait trop de perte,
F..tez, f..tez à porte ouverte,
Et si vostre espoux se desplaist
De voir sur son front cornes naistre,
Dites luy qu'on ne peut pas estre
Aussi sobre à ...tre qu'il est.
Si vous ...tez à tout le monde,
Des malheurs dont le siècle abonde
Léger vous sera le fardeau;
Et quand vous cesserez de vivre,
Vous serez éslevée en cuivre
Au plus digne endroit du bordeau.

Bannissez donc toute vergongne
Et mettez vos reins en besogne,
Sans faire cas des médisans;
Heureux, qui malgré toute envie,
Sçait cueillir les fruicts de la vie
Selon la saison de ses ans!

Epigramme par le sieur de Sigognes.

Que Lise chante comme un Ange,
Cela est trop peu de louange.
Dites plustost pour dire tout,
Lise chante comme elle ..ut.

Autre par le sieur Davity.

L'almanach dit pour le certain,
Qu'un prompt rhume, doit ceste année
Ravir la plus grande putain,
Qui, depuis que Vénus est née,
Ait mis son corps à l'abandon ·
Allez à confesse, Renée,
De peur de mourir sans pardon.

Autre par le sieur Motin.

L'on ne s'enquiert jamais d'une chose certaine,
Pour vous, vous désirez de sçavoir pour certain,
Si je suis tousjours fou, comme chose incertaine,
Mais je ne m'enquiers pas si vous estes putain.

Autre.

Lisette jure asseurément,
Qu'autre part point ne s'abandonne
Qu'à ses amis fidèlement ;
Je le croy, car elle est si bonne.
Je m'en rapporte à mon serment,
Qu'au monde elle ne hait personne.

Sonnet.

Madame vostre c.. est brave et docte escolle,
Une bresche où tousjours se donne quelque assaut,
C'est un fameux palais, un public eschafaut
Où chacun à son tour s'en vient jouër son rolle.
C'est un tripot commun où sans cesse on bricolle.
Un manége où chacun exerce son courtaut,
C'est un lieu bien fourny; bref, rien ne luy défaut
Qui serve au passe-temps d'une jeunesse folle.

Mais à vray dire il est un peu de trop haut prix
Pour le temps mal-heureux ; ouvrez le donc gratis ;
Ainsi vous le rendrez plus fameux d'exercice
  Que le Licée sainct, que le rempart Troyen,
L'Aréopage Grec, le Cirque Italien,
Le Brague, l'Ippodrome, et la forest d'Érice.

Autre.

Avoir vingt ou trente ans nagueté les bordeaux,
Avoir esté cent fois dans la bouillante fonte,
Contrefaire la vierge et n'avoir point de honte
De se faire fourbir entre quatre rideaux ;
  Se parer un bon jour d'accoustremens nouveaux.
Puis chacun regarder sans de nul faire compte,
A chicaner l'escu fort diligente et prompte,
Avant que d'endurer qu'on jouë des cousteaux ;
  Avoir le feu au cul et faire la rebelle,
Vendre une vierge à cent s'elle est un peu pucelle,
Puis quand elle a dix ans l'abandonner à tous ;
  En donner aux faquins s'ils ont argent et somme,
Vouloir autant d'escus comme on le fait de coups,
Sont les perfections des Seigneurs de Rome.

Autre.

Je l'aime extrêmement ; il a brave apparence,
Il est fort honneste homme, infiniment discret,

Je meure si je n'ay un extrême regret.
Voire un mal infini d'eslongner sa présence.
  Cet autre n'est qu'un fat, tout gonflé d'arrogance,
Qui se croit fort sçavant, et dit plus qu'il ne sçait ;
Jésus qu'il est badin ! ô mon Dieu qu'il est laid !
Il tranche fort du grand, qu'il est plein d'impudance !
  Que vous estes joly ! mais je vous prie, Monsieur,
Vraymenl il vous sied bien, vous faites le Seigneur,
Je ne vous veux plus voir, vos propos sont profanes.
  Dieu vous gard mon esprit ! bon jour mon bien acquis !
Je vous baise les mains ! Ce sont les mots exquis
Qu'ont ordinairement les Dames Courtisanes.

Stances sur une jeune Courtisane.

Par le sieur de Sigognes.

Ceste fille d'amour, ce germe de Cypris,
Voyez comme elle suit ses parens à la trace,
C'est un corps en humeur qui charme les esprits ;
Aussi, dit-on, qu'un chien souvent chasse de race.
  Sa mère, pour l'honneur de ses plus jeunes ans,
De ce doux entretien avait l'âme ravie,
Elle qui la veut suivre en donne à tous venans,
Afin qu'en ces combats elle honore sa vie.
  D'un courage plus fier, d'un brusque maniment
Aux combats amoureux de jour en jour elle entre,
Sa valeur la maintient, car en ce mouvement,
Quand on la couche au vif elle pare du ventre.
  Bref, en mille façons, en passages divers,

Ores à la moderne, et ores à l'antique,
De droit et de costé, de long et de travers,
Elle monstre à l'essay l'amoureuse pratique.
  Jamais en cet accéz le cœur ne lui défaut,
Tousjours fort à propos, on la trouve en posture;
C'est bien pour soustenir la fureur d'un assaut,
Quand on joint l'artifice avecque la nature.

Stances sur l'amour mercenaire.

La vertu d'un personnage,
Ny le printemps de son âge,
Sa beauté ny son parler,
Ne servent que de risée
A la femelle rusée,
Qui nous veut amieller.
  En vers c'est peu de bien faire,
Il faut avec autre affaire,
Tenter l'amoureux guerdon,
Qui veut emporter la rose
Des Dames, qu'il se propose
Leur faire quelque beau don.
  Jadis, amour pour maistresse,
Choisit madame Richesse,
Ayant les pâles couleurs,
Et jura dès l'heure mesme
Qu'à jamais il seroit blesme,
Et l'amant plein de pâleurs.
  Lors il quitta les aubades,
Les danses, les masquarades,

La musique et les festins,
Et plus luy plaist une bource
Que la murmurante source
Des ruisselets argentins.
  Depuis il apprit la cure
De jaunir sa chevelure,
Son arc, son aisle, et ses traicts;
Mesme Vénus l'adorée
Fut de l'or annamourée
Changeant en or ses attraits.
  Jupiter qui se transforme,
En mainte joyeuse forme,
Ne pouvoit avoir crédit
Au giron d'une pucelle;
Mais pour jouyr de la belle
En pluye d'or il se fondit.
  Ayant donc ample notice
Que l'Amour et l'Avarice
Ont ensemble conjuré,
Sous la faveur de Fortune
Je fis sonner la pécune,
Tendant au but désiré.
  Comme soudain les avettes,
S'en viennent sur les ruchettes
Poser au son de l'airain,
Aussi tost et plus encore
L'impétueuse que j'adore
Arresta son œil serain.
  Elle, qui couroit dépite
Plus que la tempeste viste,
Se tint ferme près de moy,
En feu se tourna sa glace,
Sa rigueur en humble grâce,

Qui soulagea mon esmoy.
  Ja désjà ceste mignonne,
Ainsi que l'or je résonne
Dans la main sans me mocquer,
Entendant un si doux sine
Me fist cognoistre à sa mine
Qu'elle eust bien voulu choquer.
  Jamais un cheval d'Espagne
Ne frappa mieux la campagne
Des quatre pieds bondissant,
Quand son oreille guerrière
Oyt la semonce première
Du clairon retentissant.
  Je la vis toute saisie
D'ardeur et de frénaisie
Sauter après ce métal,
Puis rouge, puis palissante,
Puis doucement languissante
Monstrer son œil de cristal.
  Je la vis saine et malade,
Je vis dedans son œillade
Flamboyer une liqueur,
Comme la lumière blonde,
Qui frétille dessus l'onde
Quand la mer est en douceur.
  Je l'avisay, demy folle,
Perdre l'âme et la parole,
Soupirante entre les draps,
Ses belles mains me flattèrent,
Ses deux lèvres me souflèrent
Et la vie et le tréspas.
  Point ne fallut de vinaigre,
Pour me rendre plus alaigre,

Plus refait ou diligent;
Je soulay ma convoitise,
Je pris de la marchandise
Pour le prix de mon argent.
Mais las! un nocher avare
Courant à l'Inde barbare
Quelquefois se trompe fort,
Et charge tant son navire
Qu'il ne sçaurait le conduire
Et s'abisme dans le port.
O volonté trop goulue!
O passion dissolue!
O désordonné flambeau!
Plus l'hidropique met peine
De tarir une fontaine,
Plus il creuse son tombeau.
Qui sont les hommes fidèles
Qui jurent aux damoiselles
De se porter chastement,
Et n'osent venir aux prises
Quand elles sont en chemises
Pour ne rompre leur serment.
Hommes de racine bénite,
Race de Dieu favorite
Vous méritez paradis:
Si j'eusse faict en la sorte,
Ma peau ne fust ainsi morte,
Ny mes pieds tous engourdis.
J'ai perdu ma force vive,
Personne chez moy n'arrive
Qui ne me donne frisson:
Ainsi privé de courage
Se cache le cerf sauvage

Sans cornes dans le buisson.
  Il y a grand' différence
Entre Mars le porte lance
Et Cupidon l'amoureux.
Mars enrichit son gendarme,
Cupidon le sien désarme
De son argent vigoureux.
  Elle chante, la mauvaise!
Et je languis en mal-aise,
M'approchant du pas dernier.
Elle rit! je me consomme,
Elle a si bien fait en somme
Que je n'ay pas le denier.
  N'est-ce pas grande misère,
Qu'une beste passagère
N'est point sans comparaison
Si digne aux champs d'aller paistre,
Que l'homme qui se dit maistre
Des animaux sans raison?
  La jument dans la prairie
Au pront cheval se marie
D'un amour symbolisant;
La vache parmy sa troupe
Au taureau donne sa croupe
Sans avoir aucun présent.
  Mais la femme, plus marastre,
De langueur et de désastre
Son Amoureux entretient,
Et si rend, dire je l'ose,
Dix mille fois une chose
Que tousjours elle retient.
  C'est une chose cogneuë
Qu'onc elle ne diminuë

Pour la prendre et la taster ;
Toutesfois la femme sotte
Puis nous rend , et puis nous oste
Ce qu'on ne peut qu'augmenter.
  Quelle justice commande
D'acheter à somme grande
Le baiser qu'on nous départ ,
Puisque la femme baisée
D'une douceur divisée
Reçoit la meilleure part?
  Or, sçais-tu donc, ma mignarde,
A quoy mon discours regarde ,
Bien qu'il paroisse escarté :
C'est que de sorte tu face
Que j'aye de toy par grâce
Mon argent ou ma santé

Epigramme par le sieur Motin.

Je ne voy rien si beau comme elle
Ce ne sont qu'amoureux appas ,
Danaë, Leda , ny Seméle ,
Jupiter, ne la valoit pas :
Et si quand ma flamme est plus forte
Sans escheler tour ny maison ,
Ny me transformer d'autre sorte ,
Quatre escus en font la raison.

Epigramme par le sieur Desportes.

Il peut avoir quatre années
Qu'à Philis j'ay voulu conter
Deux mille pièces couronnées,
Et plus haut j'eusse peu monter.
Deux ans après, elle me mande
Que pour mille elle condescent,
Je trouvay la somme trop grande,
Je n'en voulus donner que cent.
Au bout de six ou sept semaines
A cent escus elle revint,
Je dis qu'elle perdoit ses peines
S' elle en prétendoit plus de vingt.
L'autre jour elle fut contente
De venir pour six ducatons,
Je trouvay trop haute la vente
S' elle passoit quatre testons.
Ce matin elle est arrivée
Gratis voulant s'abandonner,
Où je l'ay plus chère trouvée,
Que quand j'en voulus tant donner.

Sonnet par le même.

Ha ! je vous entends bien, ces propos gracieux,
Ces regards désrobéz, cet aymable sousrire,
Sans mesler des effects, je sçay qu'ils veulent dire,
C'est qu'à mes ducatons vous faites les doux yeux.

Quant je compte mes ans, Thilon n'est pas si vieux,
Je ne suis désormais qu'une mort qui respire,
Toutesfois vostre cœur de mon amour souspire,
Vous en faites la triste et vous plaignez des Cieux.
Le peintre estoit un sot dont l'ignorant caprice,
Nous peignit Cupidon un enfant sans malice,
Garny d'arc, et de traicts, mais nud d'accoustrement.
Il falloit pour carquois une bourse luy pendre,
L'habiller richement, et luy faire réspandre
Rubis à pleines mains, perles et diamans.

Autre Epigramme du même.

Pendant que de mon cœur je luy fais sacrifice,
Elle ayme un éstranger tout remply de malice,
Infidèle, inconstant, qui cruel n'en fait cas,
Et si aucune fois il luy fait bon visage,
Ce n'est pas que pourtant il l'ayme davantage,
Mais il pense escroquer tous ses doubles ducats.

Ode contre l'avarice d'une Dame.

Par le sieur Motin.

Ne parler qu'avec gravité,
Et dire qu'amour est un vice,
C'est aux autres pudicité,

Et à vous ce n'est qu'avarice.
  Car au son de l'or amassé
Vostre âme devient agitée,
Comme Alexandre au temps passé
Au son du luth de Timotée.
  Si tost qu'on vous fait de ces dons
L'amoureux plaisir vous dévore,
Ou vous faictes plus de fredons
Que Faverolle à la mandore.
  Comme au son de quelque instrument
Le Diable quitte une personne,
Au son de l'or soudainement
La cruauté vous abandonne.
  Quelque vertu qu'on puisse avoir
Il faut que l'argent vous achète,
Rien ne sert valoir ne sçavoir,
Le mérite est dans la pochette.
  Alors que mon désir receut
De vos faveurs la douce gloire,
L'espoir de gaigner vous déceut,
Et moy de garder ma victoire.
  Nous perdons tous deux le bonheur
De vostre amitié mutuelle,
Car vous me prenez pour donneur,
Et je vous prenois pour fidèle.
  Aussi, depuis vous repentant,
N'ayant à moy point de ressource,
Vous me voulez du mal autant,
Que si j'avois pris vostre bource.
  Quittons nous donc d'affection,
La vostre si peu de tenuë
Me semble une pollution
Qui m'est en songe survenuë.

Mais je vous donne advis certain
Que pour se monstrer généreuse,
On peut bien faire la putain
Sans pour cela faire la gueuse.

Epigramme par le sieur de la Ronce.

L'autre jour de ma Jeanneton
J'allois baisottant le têton,
Luy secoüant un peu sa crotte,
Mais de luy donner une cotte
Elle m'importunoit tousjours.
Enfin, je luy dis, mes amours,
Qu'avez-vous fait de la première,
Je voy qu'il vous en faut souvent?
C'est mon, dit-elle en se levant,
Je les use par le derrière,
Et vous les usez par devant.

Autre.

Je recognois qu'en vous je ne sçay quoy d'idoine
Au bien plus qu'à l'honneur vous faict abandonner,
Car vous n'aymez jamais l'Abbé mieux que le moyne
Que quand l'un plus que l'autre a de quoy vous donner.

Chanson par le sieur Motin.

Belle, remettant nostre affaire
Tousjours du jour au lendemain,
C'est que vous ne voulez rien faire
Avant l'argent dedans la main.
« Fi ! fi ! de faire pour le lucre
» Un tel plaisir plus doux que sucre.
Vrayment vous estes bien rebource
A moy qui suis vostre amy gent,
Car vous voulez, voulant ma bource,
Avoir le plaisir et l'argent.
« Fi! fi! de faire pour le lucre
» Un tel plaisir plus doux que sucre.
Pourquoi ceste volupté douce
Qui doit estre commune à tous,
Par nostre commune secousse,
Dois-je achepter plustost que vous?
« Fi! fi! de faire pour le lucre
» Un tel plaisir plus doux que sucre.
Pourquoy ceste volupté grande,
Qui nous doit tous deux contenter,
Faut-il qu'un de nous deux la vende,
Et l'autre la doive achepter?
« Fi ! fi ! de faire pour le lucre
» Un tel plaisir plus doux que sucre.
Ce n'est plus amour mais c'est vice
D'un cœur barbare et indigent,
Car amour devient avarice
Aussi tost qu'on parle d'argent.
« Fi ! fi ! de faire pour le lucre
» Un tel plaisir plus doux que sucre.

Je ressemble au coq qui s'allége
Tant plus il se prent à ce bien,
Mais mon naturel de collége
Veut que je le fasse pour rien.
« Fi! fi! de faire pour le lucre
» Un tel plaisir plus doux que sucre.

Chanson.

J'EUSSE bien voulu dresser
L'amour avec Isabelle ,
Mais je craignois de verser
L'argent de mon escarcelle.
C'est à vray dire le point
Qui seul empesche ma course ,
Sa bonne grâce me point,
Mais j'ayme encore mieux ma bourse.
Souspirant mille douleurs
Pour une Dame si belle ,
Je chanteray ses valeurs,
Mais sans toucher l'escarcelle.
Un feu s'allume du vent,
Le feu d'amour prend sa source
D'un beau parler décevant,
Mais rien n'est tel que la bource.
Elle prise sa beauté,
Son seiu blanc et sa mamelle,
Et moy d'un autre costé
Je prise mon escarcelle.
Elle s'enfuit à l'éscart

Plus fière que n'est une ourse,
Et me cache son regard,
Si je luy cache ma bourse.
  Plus je voy que par argent
On a jouyssance d'elle,
Plus je me rends diligent
A garder mon escarcelle.
  Mignonne, prenez ces vers,
Et ne me soyez rebourse,
Si vous tombez à l'envers,
Je veux soustenir ma bourse.

Epigramme par le sieur Berthelot.

Filis veut de ce roc estre précipitée
Si jamais à crédit Berger l'a culletée,
Non pas mesme Daphnis que son cœur aymoit tant.
Je ne révoque pas ceste assurance en doute,
Elle a tant de laideur qui n'est gueux qui la ...te,
Si plustost que le faire il n'est payé comptant.

Autre par le sieur de Sigognes.

Jeanne si belle et si jolie
A tout ...tu fors un escu,
Que si souvent elle manie
Qu'il est plus usé que son cu ;

Encore ne l'employra t'elle
Comme j'entens, la Damoiselle,
A quelque chose de friant;
Mais s'elle voyoit auprès d'elle
Quelque v.. joyeux et riant
Qui portast fort haute sa teste,
C'est bien pour luy qu'elle l'appreste :
Le ventre qui meurt çependant
De male-faim en attendant
Pette, rechine et se tempeste,
Et voyant du c.. les repas,
Il se difforme et devient blesme,
De se voir toujours en Caresme,
L'autre toujours au Mardy-gras.

Autre. — Voeu d'une Dame à Vénus.

A toy, Déesse qui as soin
De nous secourir au besoin,
Mère des amours ensucrée,
Douce, riante Citerée.
Si ce gros Priape charnu,
Je puis voir une fois tout nu,
Roide, sonder jusques au centre
Le profond de mon large ventre,
Et d'une abondante liqueur
M'arrouser le flanc et le cœur,
Tandis qu'une froide impuissance
Retient mon Vulcan en silence,
J'orneray de beaux myrtes verts

Ton autel à jours tous divers,
Et là te faisant humble hommage
Aux pieds de ta si belle Image
Je t'apprendray fort humblement
Le portraict de cet instrument,
Pour servir d'honneur et d'exemple
Aux sacrifices de ton Temple.

Chanson par le sieur Berthelot.

Chevaliers avantureux
Qui pleins d'un feu vigoureux
Souspirez après les femmes,
Venez ésteindre vos flammes
Dans mon giron amoureux,
Car le feu qui vous martyre
N'est qu'une eau que je désire.
Venez, accourez y tous
Et j'auray pitié de vous,
Vous prestant une fournaise
Qui recevra vostre braise,
Comme miel ou sucre doux,
Car le feu etc.
Bas donc chausses et pourpoint,
Venez nus la torche au poing,
Je ne fais que vous attendre,
Tâchez de me mettre en cendre,
Mais cela ne sera point :
Car le feu etc.
O bon Dieu ! quelle liqueur

Qui me coulant jusqu'au cœur,
Noye de plaisir mon âme ,
De l'appeler feu ny flamme
Seroit un dire mocqueur :
Car le feu etc.
  C'est un bausme précieux ,
Un nectar délicieux ,
Une céleste rosée ,
Dont pour en estre arrousée
J'abandonnerois les cieux ,
Car le feu etc.
  Poussez doncques hardiment ,
Et me moüillez tellement
Qu'ayant éspuisé vos veines
Je ne sois rien que fontaines
D'un si parfaict élément :
Car le feu qui vous martyre
N'est qu'une eau que je désire.

Stances.

Heureux cent fois ceux dont la vie
Ne doit jamais estre ravie
Sans avoir pour dernier secours
L'embrasement de vos amours.
  O mort des morts délicieuse ,
O mort, mais plustot vie heureuse ,
Hélas ! que l'on me puisse ainsi
Trouver près ma Dame transi,
  Alors qu'à l'ardeur de sa flamme

Elle iroit de toute mon âme
Avecques la sienne attirant
Le dernier souspir en mourant.
  Ainsi la belle languissante,
La pauvre Isabelle pleurante
En baisant vouloit secourir
Son Zerbin jà prest à mourir.
  Alors que ses lèvres vermeilles
Suçoient les douceurs non pareilles
De sa belle bouche où couloit
L'esprit qui au sien distiloit.
  Ainsi Briseis ésperduë
Dessus son Achille éstenduë
Amoureusement lamentoit
La mort las! qu'elle regrettoit.
  Ainsi l'amoureuse pucelle,
Tisbé, à soy-mesme cruelle,
Alloit tendrement accolant
Son cher Pirame tout sanglant.
  Qu'on ne regrette donc la vie
Des amans par ce sort ravie,
Qu'on ne les nomme malheureux
En un poinct que je trouve heureux.
  O que ma vie infortunée
Est contraire à leur destinée,
Car je meurs hélas ! pour n'avoir
De mourir le juste pouvoir.

—

Autre sur la grosse Marion.

PEU de zèle et moins de science
Faisoit que Lazare fessu
Preschant les cas de conscience
N'estoit presque pas apperceu.
Quand Marion la désolée,
Passant par les Prédicateurs,
Mine basse et teste voilée
Fit grand part de ses auditeurs.
Le moyne voyant la donzelle
Fameuse par ses accidens,
Renforça sa voix et son zèle
Pensant désjà estre dedans.
Par trois fois toussa le bon moyne,
Fit taire les petits enfans,
Laissa là la coulpe et la peine,
Et les hérétiques du temps.
Puis entonne avec l'asseurance
D'un moyne qui n'est pas Latin,
Qu'il falloit croire en conscience
Ce que disoit sainct Augustin.
Que tout autant de fois qu'un homme
Une fillette a désbauché,
Il n'est pas au Pape de Rome
De luy remettre son péché
S'il ne l'éspouse, et davantage
Asseuroit le frère frappart,
Tant qu'il sembloit par son langage
Qu'il en vouloit avoir sa part.
Qu'autant de fois que la fillette
Commettoit l'œuvre de la chair,

La faute tomboit sur la teste
De celuy qui la fit pécher.
Marion contente du Frère,
Dit lors en son cœur obstiné,
Je me le veux tant faire faire,
Que le méschant en soit damné.
Et, dit l'histoire médisante,
Que pour le Moyne guerdonner,
Ils firent à l'heure présente
Ce qu'ïl falloit pour le damner.

Epigramme par le sieur de Sigognes.

Pour un homme un peu indigent,
Cent éscus, la femme est trop grande,
Tu monstres que tu es d'argent
Comme de ...tre trop gourmande ;
Mais vieille, changeons de dessain,
Tombons d'accord, mets là la main,
Donne moy ceste mesme somme,
Et quand nous aurons chevauché
Encor diras-tu qu'il n'est homme
Qui te ... te à si bon marché.

Sonnet.

Entre deux beaux pilliers bastis de mille roses,
Ou d'une agatte blanche, ou d'un marbre animé,

Ou d'un vivant porphire en veines transformé,
Ou d'un morceau vermeil de florettes éscloses;
  Ou de lis, ou d'œillets, ou de plus belles choses,
Que trouvent les Indois sur leur bord renommé,
Je recherchois, ardant, ce beau lieu tant aymé
Dont le penser me change en ses métamorphoses.
  Mes doigts glissoient tousjours, quand une belle main
Jalouse de mon bien divertit mon dessein,
Et me rendit alors au Nocher comparable
  Qu'un aquilon mutin, par un contraire effort,
Repousse en haute mer quand il est sur le sable,
Et qu'il pense ficher son ancre dans le port.

Epithalame. — Stances.

Vous voicy arrivéz au jour
De la grande feste d'Amour,
Où vous immolerez tous deux
Vos cœurs éspris de mesmes feux.
  L'un, dessus son autel sacré
Se couchera de son bon gré,
L'autre, oubliant ses maux récens,
Montera promptement dessus.
  Et puis en remuant bien fort
Une agréable et douce mort
Plus douce que n'est pas le miel
Ravira l'un et l'autre au ciel.
  Que de doux baisers seront pris
En ce doux combat de Cypris,
Enfin en un si doux déduit

Tout sera sucre ceste nuict.
  Quoy ! vous tremblez désjà de peur ?
Non, non, pucelle, ayez bon cœur,
Par vostre foy, voudriez vous bien
Ceste nuict qu'on ne vous fist rien ?
  Vous avez beau pour l'empescher
Plus fort contre luy vous fascher
Et crier ma mère, au secours,
Ceste nuict nous serons tous sours.
  Hymen en rit dedans le cœur,
Et ce petit archer vainqueur
Vous attend désjà sur le lict
Pour vous animer au conflit.
  O couple choisi tout exprès,
Joignez vous tous deux de si près
Qu'il semble à vous voir ainsi pris
Que ce soit Mars avec Cypris.
  Allez le faire tant de fois,
Qu'au bout justement de neuf mois
Nous voyons de vostre façon
Une fille ou bien un garçon.

Epigramme par le sieur Motin.

Pourquoi me dites vous quand je suis en humeur
Que de perdre l'honneur la crainte vous transporte ?
Lorsque je boucheray le trou de vostre honneur,
Vous n'aurez pas suject de craindre qu'il en sorte.

Sonnet.

Ça ! çà ! pour le dessert troussez moy vostre cotte,
Viste, chemise et tout qu'il n'y demeure rien
Qui me puisse empescher de recognoistre bien
Du plus haut du nombril jusqu'au bas de la motte.
Voyons ce traquenard qui se picque sans botte,
Et me laissez à part tout ce grave maintien,
Suis-je pas vostre cœur, estes vous pas le mien,
C'est bien avecques moy qu'il faut faire la sotte !
—Mon cœur, il est bien vray, mais vous en prenez trop,
Remettez-vous au pas et quittez ce galop.
— Ma belle laissez moy, c'est à vous de vous taire.
— Ma foy vous vous gastez en sortant du repas.
— Belle vous dites vray, mais se pourroit-il faire
De voir un si beau c.. et ne le ...tre pas ?

Sonnet.

Puis que tout à propos je te trouve en ce coin,
Tu ne peux m'eschapper que tu ne sois ...tuë.
Quoy tu trembles desjà, crains-tu que je te tuë,
Ou qu'il survienne un tiers qui serve de tésmoin ?
Non, non, je suis tout seul, mets toute crainte au loin,
Ha ! j'enrage tout vif de te voir abatuë,
Foin du fascheux tailleur qui t'a si bien vestuë,
Faut-il avoir ainsi d'un habit tant de soin ?
J'achevois de parler quand ma belle eschauffée

Du haut jusques au bas s'est soudain dégraffée
Retroussant sa chemise au dessus du nombril.
Ceste commodité, dit-elle, sera cause
Que faire j'oseray ce que dire je n'ose,
Mais c'est tout un pourveu que ce soit sans péril.

Stances.

Perrette estant dessus l'herbette
Colin leva sa chemisette,
Et vid je ne sçay quoy de noir.
Ha ! dit-il, ma douce Perrette,
Je te prie laisse moy tout voir.
Si tu l'avois veu j'en suis seure
Tu ferois cela tout à l'heure;
Non, dit-il, je te le promets,
Vrayement, dit-elle, je t'asseure.
Tu ne le verras donc jamais.
Colin recognoissant sa faute
S'escria d'une voix si haute,
Et bien donc je te le feray.
Lors, dit-elle, en levant sa cotte,
Pour cela je le monstreray.

Duel amoureux de Charlot et Margoton la première nuict de leurs nopces.

Dialogue.

Charlot et Margoton couchés,
La nuict qu'ils furent attachés
Par le nœud d'hymenée ensemble,
Charlot voulut venir au point
Pour lequel il éstait conjoint,
Mais Margot le repousse et tremble.
Mon cœur patientez un peu,
Luy disoit-il, je suis en feu,
Laissez-y fondre vostre glace,
Vostre mignard attouchement
Par un ardent ravissement
Veut qu'à ce coup je vous embrasse.
M. Mais où est-ce que vous foüillez?
Ma chemise vous me soüillez,
Je n'entends point vostre entreprise,
Laissez cela arrestez-vous.
Off! off! quel jeu, je suis dessous,
Vous me tuez, off! je suis prise.
C. Vous estes prise et je suis pris,
Mon cœur, vous en aurez le prix,
Prenez un peu de bon courage,
Souffrez cette agréable mort,
C'est vivre que mourir d'accord
En traversant ce doux passage.
M. Beau Charlot vous me rudoyez,
Demy morte vous me voyez,

J'ay toute ma force perdue,
Off! off! m'amour vous me blessez,
Et tellement vous me pressez
Que morte vous m'avez renduë.
C. Ha! ha! je meurs, je meurs mon cœur,
Vaincu vous avez un vainqueur.
Ha! ha! je sens nager mon ame
Au lac délicieux d'amour,
Ainsi mon cœur, à vostre tour
Raffraîchissez-y vostre flamme.
M. Ce plaisant jeu de l'archerot
Vous faict (oublier mon Charlot)
Le mal qu'en iceluy me faicte,
Maintenant vous estes content,
Vous ne le sauriez estre autant
Comme, o m'amour, je le souhaite.
C. O que vos plaisirs doucereux
Me sont plaisants et savoureux!
O combien d'amour je leur porte!
Il faut doux yeux, recommencer,
Et mieux un peu vous agencer,
Vous n'estes point bien de la sorte.
M. Vous avez tort de m'accuser,
Je ne vous veux rien refuser,
Mais je ne sçais que je dois faire,
Je suis nouvelle en ce jeu cy,
Je me rangeray tout ainsi
Que vous voudrez pour vous complaire.
C. Ah! ceste fois ne craignez rien,
Mourons en ce souverain bien
Dont vous jouyrez à cette heure,
J'y meurs (mon cœur) et je revy.
Mourons tous deux et qu'à l'envy

Chacun de nous revive et meure.
M. M'amour je say ce qu'il vous plaist,
Je meurs, et ne sçay comme c'est
Que vostre amour me donne vie,
Ne hastez point vostre tréspas,
Que vostre âme d'un mesme pas
De la mienne ne soit suivie.
Après ces mots venant aux jeux,
Voicy le sommeil ombrageux
Que saisit leurs douces prunelles.
Dieu veuille, ô amans bien heureux!
Que vos passe-temps amoureux
Soient des délices éternelles.

Sur une jeune éspousée.

Epigramme.

Jeanneton en la nuict première,
Son mary dessus elle estant,
Remuait du mieux le derrière,
Et puis disoit en s'ésbattant:
Mon doux amy que j'ayme tant,
Fay-je pas bien de cette sorte?
Le mary, lors, qui se transporte,
Luy réspond, de courroux éspris,
Ouy que le diable emporte!
Ceux qui de tant vous en ont appris.

Epigramme par le sieur de Sigognes.

L'Amour, le désespoir, la rage,
Agitent son foible courage,
Par de si violents efforts,
Qu'elle en est toute forcenée,
Et la pauvrette s'est donnée
D'un v.. par le milieu du corps.

La Bouquinade,

Par Pierre de Ronsard.

Ce petit Diable Dieu, ce Dieu fils de putain,
Fils de ceste Vénus qui couronna Vulcain
D'un chapeau de cocu, d'un panache de cornes,
Non content de son règne, outrepassant les bornes,
Voulut, ambitieux, assujettir les bois
Et les subjets de Pan à ses paillardes lois.
Désjà tocquoit aux champs le ribaut la baguesse.
Rangeant sous son drapeau l'incestueuse presse
Des soldats de Vénus qui s'attendoient, hagards,
De faire reboucher cent mille braquemards.
Au milieu du conflit la Laïs plus hardie,
Serrant le croupion, brandissoit sa landie,
Messaline bransloit, et les reins chaloureux
De la sale Faustine au courage amoureux
Culletoit brusquement là la putain d'Athènes,
Tiroit un sperme espois du profond de ses veines,

Lorsque le Pan cornu, Monarque des bergers
Sentit dedans ces bois venir tant d'estrangers.
Il s'éstonne en soy-mesme, et pensif s'émerveille
De l'audace d'amour il secouë l'oreille,
Il fronce le sourcil, et ne se peut douter
Qu'amour luy ait voulu son sceptre empiéter.
C'est donc à moy, dit-il, c'est donc à moy follastre
Que tu es addressé pour ma puissance abastre?
Non, non, je suis trop fort! mes Satires pelus
Et les scadrons bouquins de mes Faunes cornus
Te fendront l'estomach, je ne veux que Philante,
Lui seul te froissera les membres de sa hante,
Philante mon support, qui suant et pantois
Ante si bien un coin en la verne d'un bois.
Il finit par ces mots, et tout soudain déspêche
Un viste messager qui d'une jambe sèche
Court par devers Philante, à qui servoit de toit
Un vieil antre moussu que l'aquilon battoit
D'un souffle impétueux, et dont l'estroite porte
Recevoit des Autans l'haleine humide et forte.
La pointe d'un rocher, par nature creusé,
De feuilles de figuier vertement tapissé,
Lui servoit de grabat, et les peaux hérissées
Des sangliers enferréz, des biches renversées
Luy servoient de rideaux; les cailloux aplatis
Estoient son porte plat, sa table et son tapis;
Au milieu de son antre, à la pointe affilée
Pendoit un croc chargé de viande salée.
Comme le messager dans la spelonque entroit,
Il rencontre estonné Philante demy droit,
Philante qui avoit la jambe disposée
Pour façonner au tour une chaire persée,
La jambe luy branloit, et alloit accordant

Aux cadences du pied son long coin tremblotant.
Son coin rouge orangé dont la perruque grasse
Des cheveux d'Absalon la pesanteur surpasse.
O ! entre les Bouquins, Bouquin très-glorieux,
Luy dit le messager, Pan, roy des demy Dieux
Qui hantent les forets, outragé par l'injure
D'un petit Dieutelet de paillarde nature,
M'envoye devers toy pour avoir le support
De ce tien braquemard, dont l'estoc roide et fort
A tant de fois percé les dures pénillères
Des Nymphes des forests, des monts et des rivières,
Et veut qu'à ce besoin tu délaisses ton tour
Pour, brave et courageux, aller combattre Amour.
Lors, réspondit Philante, amour n'a-t-il point crainte,
De voir de mes gros bras sa tendre chair éstrainte ?
Ha ! je l'empoigneray et humeray son sang
Trempant mon coutelas au milieu de son flanc.
Non, non, je m'y en vois, mon fils, dis à ton maistre
Que seul en ce combat je me veux entremettre.
Il s'arme promptement, et allongeant ses bras
S'endossa d'un plastron entrempé d'ypocras,
D'un plastron gros et lourd dont l'éstoffe éspicée
Fut de cus d'artichaux et pigeons composée.
  Les chauds mirabolans, les lassifs passereaux,
Les cailles, les coüillons de cocqs et de lèvraux,
Le gingembre confit, la mouche cantaride,
Nageoient en ce plastron, et dans sa saulce humide.
Son visage il arma de rubis incarnats,
De saphirs violets, et des rouges grenats.
Il n'eut rien sur son chef, son éspaisse crinière,
Le défendoit assez de toute arme meurtrière.
Du dessus d'un pasté il se fit un bouclier,
Où éstoit engravé cest amour, qui premier

Embrasa le vélu de sa dure poictrine
Par l'œil incestueux d'une vieille bouquine.
Puis, comme un serrurier qui veut mettre un gros clou
Dans le creux entr'ouvert de quelque petit trou,
Va la pointe graissant d'une vieille chandelle,
Philante tout ainsi va graissant l'alumelle
De son v.. brise c.. d'un crachat jaunissant
Qu'il tira du pourry de sa gorge en toussant,
Et sortant du logis enfilant sa moustache,
Il réchauffe son cœur d'une chaude pistache.
Armé de pied en cap, il arpenta les champs,
Et va trouver d'Amour les soldats bravachant,
Qui frémissoient d'ardeur, craignant d'avoir victoire.
Sans ésprouver leurs nerfs, sans travail et sans gloire.
Philante ouvrant les yeux et redressant son bois,
A l'entour de ce camp se promena trois fois.
Par trois fois il voulut fausser les barricades,
Et par trois fois il vit repousser ses bravades.
Il crève de déspit, et demy furieux,
Il jette parmy l'air ces mots injurieux:
Poltrons, vuides de cœur, veufs d'âme et de courage!
Sortez, lasches guerriers, que je fasse un carnage
De vos membres craintifs; et toy, vil Cupidon,
Vient ressentir un dard plus fort que ton brandon,
Qui a veu à Paris près la chambre dorée
Un amas d'Advocats qui se presse à l'entrée,
Attendant ouvrir l'huis se tirer à l'éscart
Péneux et vergongneux, lorsqu'un huissier criart
En vient appeler un, entre toute la bande
Que seul pour ceste fois la grave Cour demande,
En fermant rudement, aux autres éstonnéz
De n'avoir pas entré, la rude porte au nez.
Il voit ces gens d'amour qui d'une mine fière

S'avançoient à l'envy pour franchir la barrière,
Demeurer ésbahis lorsqu'Amour appela
L'impudique Laïs, et en ces mots parla :
Laïs, quelquesfois ces mignardes caresses
Des vieillards plus glacéz ont réchauffé les fesses,
Si tu as quelquefois en un jour terrasséz
De mille champions les reins demy casséz,
Si tousjours de mes feux heureusement servie,
Tu t'es de mille v... gloutement assouvie,
Ne souffre que ce bouc, ce Satyre vainqueur,
Foule aux pieds aujourd'huy nostre immortel honneur.
Oppose aux fiers efforts de sa lance aiguisée
De ton large bouclier la lame non faucée.
A tant se teut Amour, et Laïs promptement,
Arma ses beaux attraits d'un souple mouvement,
Ses cheveux ésbranléz de la chaleur bouillante
Qu'attiroit en son corps la nature béante
Ne tenoient point de rang, ains par les vents éspars
Tesmoignoient la fureur de ses désirs paillards;
Un vent chaud et lassif dans ses veines se pousse
Qui agite son sein d'une molle secousse,
Comme d'un doux zéphir le moite flot emply,
Hausse et baisse les eaux d'un tournoyant reply.
Une albastrine peau sur son ventre éstendue,
Sans rides, sans sillons faisoit arcer la veuë;
Un ventre aboutissant en un petit gason,
Mollement duveté d'une blonde toison,
Dont les menus filets agencéz en pantière
De tous v... passagers arrestoient la carrière;
La cîme de ce mont chaude se départoit,
En deux bords rougissans, entre lesquels flottoit
Un empois éscumeux dont la liqueur gluante
Avoit de mille v... noyé la soif ardante;

Deux cuisses rejoignoient cet amoureux ruisseau
Qui brusques manioient celuy qui de cette eau
Vouloit gouster le miel, s'asseurant sur ces armes
Dont elle avoit fait preuve aux plus chaudes alarmes.
Elle approche Philante, et Philante à l'instant
Qui avoit jà un coup chaud et impatient,
Donté dedans sa main attendant sa demeure
Les fureurs de son v.. qui le prêssoit à l'heure,
La joint ribaudement et tous deux approchéz
De cuisses et de bras rudement accrochés,
Ils s'estreignent le corps, ils meslent et confondent
Les gluantes humeurs qui dans les bouches fondent.
Ils soufflent des poulmons un souspir haletant,
Leurs lèvres de fureur se vont entrechoquant,
Presséz et éschaufféz d'une exatique flamme
Ils veulent, mais en vain, s'entresucer leur ame.
Ils travaillent en vain, en vain font leurs efforts
De penser faire entrer un corps dedans un corps ;
Bref, leurs membres liéz de la chaîne ferrée
Dont avec le Dieu Mars, Vénus fut enserrée
Ne se desjoignoient point que du creux de leur flanc
Ils n'eussent fait couler un long ruisseau de sang.
Par quinze jours durant, d'une égale balance
Finit également le combat à outrance,
L'honneur en fut party à ces deux cavaliers,
Mais le seizième jour des doux efforts premiers
Philante s'affoiblit, et sa lance baissée
Sans espoir de dresser resta toute faucée,
Les ....llons luy pesoient, sa teste chancela,
Un voile ténébreux sa paupière sila,
Le genoüil lui varie, et du fond de ses vaines
Au lieu de tiède sang, les glaces inhumaines
Accourent à son cœur ; sa lèvre luy pâlit,

Et de ses os percéz toute moüelle s'enfuit,
Il sent faillir son pouls, et tombant sur la terre,
Il gémit sous le faix d'un funèbre caterre,
Qui ore affoiblissant ses nerfs et son cerveau,
Promet en peu de jours de le mettre au tombeau.
Au bruit de ce malheur, Pan abaissa ses cornes
D'un visage vaincu, ses yeux sombres et mornes
Se fondirent en pleurs, et en piteuse voix.
Il faut, dit-il, Amour, obéir à tes loix.
Depuis ce grand combat le Dieu Pan, ses Satyres,
Ses Faunes chevres-pieds, pleins d'amoureux martyres,
Courent parmy les bois, par sentiers incognus
Pour les Nimphes ranger au mestier de Vénus;
Depuis le bergerot oubliant la conduite
De son camus troupeau, d'une chaude poursuite
Presse sa Galatée, et depuis les rameaux
De la vigne lascive embrassent les ormeaux;
Depuis le froid lierre, estroittement enchaîne,
Eschauffé de l'amour, le ride tronc du chesne.

L'amour champestre.

Stances.

Pendant que nostre troupeau
De son camus et museau
Broute de ceste herbe verte,
Et que nos dogues veillans
Des loups affamez saillans
Rembarrent la gueule ouverte,

Allons ma mignonne un peu
Allons esteindre le feu
Courant en nostre moüelle,
Allons modérer l'assaut
Hélas! d'un brandon trop chaud
Qui flambe en nostre cervelle.
Ainsi le berger disoit,
Et tout gaillard attisoit
Les amours de son amante.
Lorsque la bergère au dit
De son amant respondit
Mignottant sa voix tremblante :
Allons doncques, mon mignon,
Allons, mon doux compagnon,
En suyvant vostre compagne,
Venez donc à ceste fois
Dans la fraicheur de ce bois
Fuyant la chaude campagne.
Le bergerot tout humain
La souslève par la main
Pour se mettre ensemble en voye,
La bergère en le baisant
D'un bouquet luy fait présent
Lié d'une verte soye.
Elle s'assied dans un fort
Et le saisissant bien fort
Par un des plis de sa robe
Le tire jusques en bas,
Puis l'enlaçant de ses bras,
Mille baisers lui désrobe.
Le soldat s'avance après,
Et la chargeant de plus près
Il défit son esguillette,

Et de peur d'estre vaincu
Il enfonce en son escu
Une poignante sagette.
  La fille au fort du débat
Courageuse se combat,
Et portée à la renverse,
Pour un coup qu'elle reçoit,
Son assaillant l'aperçoit
Rendre dix à la traverse.
  O savoureuse douceur !
O doucereuse liqueur !
O viande ambrosienne !
O doux pastoral désir,
Quî va passant le plaisir
De la bande Elisienne !
  Là, le matois amoureux
Feignant d'être langoureux
De fiel m'emmiele sa langue,
Et là, le pauvre transi
D'un trop pénible soucy
N'amadise sa harangue.
  Là, le présent suborneur
Du chaste et pudique honneur
D'une bague précieuse
La dame ardente ne point,
Et lors n'y affame point
La femme avaricieuse.
  Là, le contrefaict maintien,
Là, le piqueur entretien
D'une paillarde rusée,
Ses pleurs, ses plaintes, ses cris,
Ses missives, ses écrits
N'ont la jeunesse abusée.

Mais d'une plus saincte amour
En ce champestre séjour
On va bien heurant sa vie,
Et d'un gay chatoüillement
Se mignardant librement.
On se baigne sans envie.
Ainsi, mon Pontant, vivons,
Et telles douceurs suÿvons
D'une simpleté amoureuse,
Plustost que ses faux regards,
Et ses caquets babillards
D'une autre plus cauteleuse.

La guérison de Colinette par Colin.

Colin en gardant son troupeau
Sur le temps du gay renouveau
Auprès d'une onde claire et nette
Vit venir par les beaux herbis
Un troupeau laineux de brebis,
Et derrière lui sa Colinette.
A cest object il fut saisy,
Et d'un plaisir et d'un soucy
Qui luy faisoient ensemble guerre,
Un plaisir de voir sa beauté,
Un soucy pour la cruauté
Qui mettoit son espoir en terre.
Enfin Colinette arriva,
Colin aussitost se leva
Selon la coustume ordinaire,

Puis d'un souris un peu joyeux
Luy dit, je voy bien à tes yeux
Que tu es entrée en colère.
  Samon, car c'est que mon bélier
A poursuivy dans ce hallier
La brebis que j'ay plus chérie,
Et la heurtant et pourchassant
S'en est allé la harassant
Jusqu'au lien de ceste prairie.
  Colinette t'éstonnes-tu ?
(Luy dit Colin) c'est la vertu
Du beau printemps qui toute chose
Enflamme du doux feu d'Amour,
Tesmoins ces moineaux l'autre jour
Qui se baisoient sur une rose.
  Ainsi ton bélier ressentant
Le doux effect de ce printemps
Veut (suyvant sa douce nature)
Amortir le châud feu vainqueur
Et de son sang et de son cœur
Pour n'en aigrir point la bruslure.
  Quoy, luy dit Colinette alors,
C'est donc luy qui fait qu'en mon corps
Je sens un feu qui me bourelle
Pour l'avoir veu dedans ce pré
Couché sur mon sein diapré
De flambe et de rose nouvelle?
  C'est luy, réspondit sur le champ
Colin, et si ce feu méschant
Te consumera la poictrine,
Viste remède à cela,
Tost donc m'amour couche toy là
Pour en gouster la médecine.

Colinette alors à genoux
Dit à Colin, mon miel plus doux,
Mon cœur, mon tout, et ma belle âme,
Guéris s'il te plaist mon tourment,
Fais que je n'aille consommant
Dans l'ardeur d'une telle flamme.
Colin tout aise et préparé
La renversa tost sur le pré
Et l'esguillette déstachée
Estant Colinette dessous
Et Colin dessus, en deux coups
Rendit sa Bergère embrochée.
Colinette en son entre-deux
Sentit un gros chose nerveux
Qui luy farfoüille le derrière,
Et puis se redressant un peu
Rouge comme un tison de feu
S'enfonçant dans sa pénillière.
Ha! qu'est-ce (dit-elle Colin)
Qui m'entre long comme un boudin
A force au profond de mon ventre,
Ha mon Dieu ! tu me fais douleur
Plustost n'éstreins point ma chaleur
Et le retire qu'il n'y entre.
Mais tousjours Colin embrochoit
Sa Colinette et la hochoit
Si bien qu'il la rendit pasmée,
Alors qu'elle sentit au fond
De son pénil creux et profond
Une eau de vie parfumée.
Puis après que cela fut faict
Le membre Colin défaict
Se retirant penchant l'oreille,

Lors Colinette en revenant
Du transport qui l'alloit tenant
Reprend ses esprits et s'esveille.
  Esveillée comme en sursaut,
Va sauter au col d'un plain saut,
De Colin dont la tasche est faicte,
Et luy entame ce discours :
Ha! Colin mon cœur tous les jours
Exerce sur moy ta récepte.
  Viens demain en ce mesme lieu,
Promets-le devant ton adieu
Pour faire l'œuvre toute entière,
Colin luy promit, puis s'en va,
Et Colinette se leva
Pour songer à d'autre matière.

Epigramme.

Un jour d'hyver, Robin tout esperdu
Vint à Catin présenter sa requeste
Pour dêgéler son chose morfondu,
Qui ne pouvoit quasi lever sa teste.
Incontinent Catin fut toute preste.
Robin aussi prend courage et s'accroche,
On se remuë, on se jouë, on se hoche,
Puis quand ce vint au naturel devoir,
Ha! dit Catin, le grand dégel s'approche.
Voire, dit-il, car il s'en va pleuvoir.

La Place Verte,

Par le sieur Motin.

Au milieu de mon bled, en une place verte,
D'ozeille et de plantain espaissement couverte,
J'embrassois doucement ceste jeune beauté,
Qui dispose de moy selon sa volonté :
Autour de ces regards comme autour des fleurettes
Volent les papillons, voloient les amourettes
Qui de ris affetéz et d'attraits gracieux,
Et des plus doux appas qui repaissent les yeux
Tentoient si jolimení mon âme allangourée
Des plaisirs qu'ayme tant la belle Citherée
Qu'aléschè de l'espoir des mesmes paradis,
Dont ces chères faveurs bien heurèrent jadis
Le mignard Daphnis et l'indiscret Anchise,
Il me fallut tirer de dessous ma chemise
Cela de qui despend les accomplissemens
Des souhaits amoureux des plus loyaux amants ;
Ce que voyant madame, elle troussa sa cotte,
Et à nud me monstra sa duveteuse motte,
Et ne sçay quoy de plus que je n'ose nommer,
Dont l'object gracieux vint si fort allumer
Mes esprits de l'amour, que d'une adresse prompte
Pour allentir mon feu dessus elle je monte.
Aux doux chatouillements que mon roide aiguillon
Luy donnoit coup à coup dessus son cotillon,
Elle se manioit ainsi qu'une cavalle,
Faict souz un Escuyer qui la volte en ovalle,
Si que dessus le haut de son ventre marbrin,
Je sautois comme fait dessus un tabourin

Une boulle de buis , ou comme sur la terre
Un ballon qui dans soy beaucoup de vent enserre ,
Ou comme un esteud rond haut dans l'air eslevé
Saute quand il est cheu sur le dos d'un pavé.
Aux mouvements gaillards d'une si belle dance
Les lascifs passereaux sautant à la cadance
Par les arbres fueillus , et les petits pinsons ,
Sembloient nous efforcer par leurs douces chansons.
Les gays rossignolets aux plaisirs de nostre aise ,
S'eschauffoient tellement de l'amoureuse braise ,
Que pour mieux rafraischir leurs reins trop alluméz
Sautoient â bonds légers sur les dos empluméz
De leurs chères moitiéz, et les bletières cailles
Chantant leurs courcaillets parmy les jaunes pailles ,
S'entrefaisoient la cour, et mesme les grillons
Se courtisant l'un l'autre , animoient les sillons ,
D'un haut bruit esclatant , et les gentes cigalles
Résonnoient à l'ennuy leurs chansons inesgalles.
Là, les zéphirs molets rodant tout à l'entour
De nos corps enlacéz dans les filets d'Amour
Poussoient si souefvement leurs haleines doucettes
Sur les lis encharnéz dans les rondes cuissettes
De ma belle Déesse, et le luysant Soleil
Y fichoit tellement les regards de son œil ,
Qu'on eut dit qu'il prenoit les plaisirs incroyables
A l'androginement de nos corps amiables,
Et qu'il eut désiré quitter en s'esbattant
Le Ciel comme autresfois à fin d'en faire autant.
Si j'estois un grand Roy , je ferois sur ceste herbe
Eriger à Venus un temple fort superbe ,
Oû certains jours de l'an, la jeunesse de Tours
Viendroit solemniser ses mignardes amours ,
Et tous les passe-temps , et toutes les liesses ,

Les baisers, les devis, les ris et les caresses,
Dont nous paradisons en ce lieu nos esprits,
Travaillant au mestier de la douce Cypris;
Car un lieu si secret et si propre aux délices
D'amour, mérite bien, autel et sacrifices.

Dialogue amoureux de Lisis et d'Amarante.

D'où vient que tu t'enfuis mauvaise,
M'ayant charmé de tant d'appas?
A. Tu veux tousjours que je te baise,
Et ce jeu là ne me plaist pas.
L. O le favorable reproche,
Quoy! tu te fasches de mon bien ?
A. Je ne craindrois pas ton approche,
Si tu ne désirois plus rien.
L. Je désire un bien désirable
A tous les deux esgalement.
A. Pour vous, s'il vous est tant aymable
Il ne me plaist aucunement.
L. Ha! que je t' ayme, follichonne,
Tu l'appelle en le refusant.
A. Quelle vanité tu te donne
Quoy! tu te flatte en m'accusant?
L. D'où viendroit donc que tu me baise
Avecques tant de passion?
A. C'est à fin d'augmenter ton aise
Pour une feinte opinion.
L. Si ta bouche n'est véritable,
Tes yeux confessent le surplus.

A. Pour pouvoir estre plus aymable
J'en voudrois encor faire plus.
L. Ha, vraiment, trompeuse maistresse,
A ceste heure je le sçauray.
A. Off! he! mes amours tu me blesse,
Laisse moy je te le diray.
L. Mais, dis moy donc, ma mieux aimée.
Le sens tu bien quand il est là?
A. Je serois bien fort enrhumée
Si je ne sentois point cela.
L. Hé bien! ma petite adversaire,
Est-ce un plaisir d'opinion?
A. Le bien est trop grand pour le taire,
Et pour l'avoir sans passion.
L. Une autrefois, belle mignonne,
Ne me conteste plus à tort.
A. Ma foy, la querelle en est bonne,
Le combat vaux mieux que l'accord.

Dialogue amoureux de Miris et Phoenix.

Sonnet.

Que t'en semble, m'amour, avois-je pas raison,
Te disant que j'avois pour les maux un remède.
P. Il ne me sert de rien que d'un foible intermède,
Car ma douleur revient après la guarison.
M. Quoy! faut recommencer à fin qu'il te succède?
P. Pour un coup l'ennemy ne sort de la maison.
M. Sus, sus donc, défends toy, je veux qu'il me le cède,

Il se tient trop long temps en si belle prison.
P. He! mon cœur, tu me blesse, arreste, je te prie.
M. Je veux rendre à ce coup ta colique guarie.
P. C'est fait, elle s'en va, je me porte assez bien.
M. Hé bien, n'estois-je pas propre à ta maladie?
P. Ouy (m'amour) tu l'estois, mais il faut que je die
Que sans le second coup le premier n'estoit rien.

Chanson.

Ceste petite effrontée
A qui je faisois l'amour
M'alloit disant l'autre jour
La couchant sur la montée,
Ha Monsieur! la, la, la, la,
Ha! vous me faites cela.
J'ay fermé, dis-je, la porte,
Nul n'entendra mon discours.
Mais elle crioit tousjours :
Laissez moy, las je suis morte,
Ha Monsieur!
Estes vous encor pucelle,
Ce seroit un grand défaut?
Las Monsieur, le cœur me faut,
Le sentez-vous pas, dit-elle?
Ha Monsieur!
Ha, dit-elle, je me pasme,
Monsieur attendez un peu
Vous me mettez tout en feu
Me voulez-vous oster l'ame?
Ha Monsieur!

Voy je suis toute soüilée,
La, la, la, faictes tout beau,
Je m'escoule toute en eau,
Et ma chemise est moüillée,
Ha Monsieur!
Las, que dira ma Maistresse
Si elle scait mes malheurs.
Ma foy ces degréz sont durs,
Ils m'ont escorché la fesse.
Ha Monsieur! la, la, la, la!
Ha! vous me faictes cela.

Epithalame.

Un bon mary des meilleurs que l'on face,
Venu de loin plustost qu'il ne devoit,
Sa femme void dormant de bonne grâce,
Que ses reins frais sur la plume couvoit.
Il y prend goust, d'un masque se pourvoit,
Il juche et joue, elle le trouve doux.
Quand le bon Jean eust tiré ses grands coups
Se démasqua, lors le voyant, la belle:
Et qu'est-cecy, mon mary? (ce dit-elle)
Je pensois bien que fust autre que vous.

Autre sur le même subject.

Monsieur s'en vint en masque desguisé,
Sa femme prend, la jette sur la couche
Sans dire mot, et fut bien advisé
Du jeu d'amour luy donner une touche.
Quand il eut faict soudain il se desbouche;
Dont fut cognu le voyant à la face,
Et puis lui dit, madame, prou vous face.
Elle respond, entendant ceste voix,
Ho! vous avez une mauvaise gràce,
Maudite sois si je vous cognoissois.

Autre.

Un compagnon, par charité
Fourbissoit le bas d'une Dame,
Et la dame de son costé
Levoit le cul pour sauver l'âme.
Elle se pasme de plaisir,
Quand elle eut faict mainte bricole,
Et s'escrie! hélas, mon désir,
Sauvez-moy, mon âme s'envole.
Luy, qui la voyoit aux abois,
Immobile comme une souche,
Pour fermer deux trous à la fois,
Luy mit la langue dans la bouche.
Beaux yeux, dit-il, remplis d'appas,

Mettez toute crainte en arrière,
Vostre âme ne s'enfuira pas
Si vous bouchez bien le derrière.

Autre.

Le bon Colin estoit au lict couché,
Atteint au vif de fièvre continue,
Et pour avoir aux Dames trop touché,
Au bon Colin la fièvre estoit venuë.
Il se souvient du proverbe qui dit :
Prenez du poil du chien qui vous mordit.
Sa garde il prend, toute vieille édentée,
Qu'il jette bas, et de force jetée,
Il la traverse une fois ou bien deux,
De part en part en son lieu d'entre-deux,
Et tellement, que par cest effort roide
Donne la fièvre à la vieillotte froide,
Qui lors la send. Quoy ceste guarison
Vous semble estrange ? he ! qu'eust-il peut moins faire
Que des Docteurs en suyvant la raison :
Guérir le chaud par le froid son contraire.

Contre une vieille Courtisane qui frayoit avec le Diable.

Satyre par le sieur de Sigognes.

La Dame aux grands yeux demy-morte
Du mal de ne le faire pas,
Se plaignoit un jour en la sorte
Parlant à Jeanneton tout bas.
Hélas! que feray-je m'amie ?
Ce mal me tourmente si fort,
Que je m'en vois perdre la vie,
Et suis à deux doigts de la mort.
Las hélas! il est sans remède,
Je voy bien qu'il m'en faut mourir,
Car estant horriblement laide
Qui ça bas me voudroit guérir.
Mon visage est si effroyable,
Découpé, brodé, moucheté,
Qu'il feroit mesme peur au diable,
Qui donc n'en seroit dégousté ?
Mon grand nez par lequel je souffle
Une odeur de chats tout pourris,
Est fait comme la grand pantoufle
Du faux-bourg sainct Jaques à Paris.
Je suis une droite furie,
Et l'enfer tout pasle d'effroy,
Onque il ne porta de harpie
Qui soit plus hideuse que moy.
Mon teint de fourmage d'Auvergne
Que les vers ont creusé partout,
Et mon humeur qui tousjours hargne

Se font abhorrer jusqu'au bout.
Si quelqu'un me baise en la bouche,
Sous ce beau nez si bien refait,
Le sien si promptement il bouche
Que s'il approchoit d'un retrait.
Bref, j'ay l'haleine si très-forte,
Et pue si très-vilainement,
Qu'une vieille charongne morte
Ne rend pas un tel sentiment.
Si, par la porte de derrière,
Je viens quelquefois de l'ésbat,
On me prend pour une sorcière
Qui revient tout frais du sabat.
Si je porte robe nouvelle,
Si mon corps d'or est réparé,
Un chacun tout soudain m'appelle
La vieille mulle au frein doré.
Enfin, je suis la grande paillarde,
Au visage plein de boutons,
Car moy et une halebarde
Sommes deux dangereux bastons.
Je suis la grande gargouillaude,
Garce du souverain gagoux,
Chaude putain, fière ribaude,
Pleine de vérolle et de loups.
Ou bien, je suis la canicule
Avecque ses grandes fureurs,
Car s'il advient que je ne cule,
Le corps me brusle de chaleurs.
Non, je suis la grande haquenée
Sur quoy monte le palfrenier,
Car pour faire longue journée,
Dès onze ans j'en sçay le métier.

Que l'on me mette sur la teste
Un quasque ou bien un cabasset,
Et un chaussepié sur la creste,
Voilà un lansquenet tout fait.
Si vous me donnez autre armure,
L'arc ou l'arbaleste à jalet,
Vous verrez en belle figure
Le franc-archer de Bagnolet.
La mort et moy sommes de mesme,
Nous ne différons que d'un point :
Car je suis pasle, et elle est blesme,
Mais on me sent, et elle point.
Aussi qui vient à me cognoistre,
Il en est soudain dégousté,
Et n'est pas le valet du prestre
Qui n'en soit désjà rébuté.
Or, je ne trouve misérable,
Tant puisse estre indigent,
Qui me veuille estre secourable,
Ni pour meubles, ni pour argent.
Enfin, je ne trouve personne,
Mes valets en font les rieux :
Car ayant l'haleine si bonne,
Le cu ne peut pas sentir mieux.
Cognoissant doncque, cette chose,
Dois-je pas me désespérer?
Aussi la nuict je me repose,
Et ne cesse point de pleurer.
En ces mots, pleine d'allégresse
Petite Jeanne doucement,
Respond à sa belle maistresse
Pour mettre fin à son tourment :
Madame, il y a bon remède,

Pourquoy vous desconfortez-vous ?
A vous, de toutes la plus laide,
Il vous faut le plus laid de tous.
  Vous enragez, ce n'est merveille,
Je sens bien que le bas vous cuit,
Mais vous aurez, belle, pareille,
Paravant qu'il soit demain nuict.
  Taisez-vous donc, faictes-vous belle,
Cela s'entend si vous pouvez,
Devinez comment il s'appelle,
Maistre Astarot que vous sçavez.
  Il a le visage agréable,
Les yeux noirs, enfoncéz et gros,
Le teint de gueule en champ de sable
Et est tout aussi sec qu'un os.
  Il a la teste de baleine,
Le nez camus et enfoncé,
Comme vous la puante haleine,
Et comme vous mal entassé.
  On luy voit bravement paroistre
Deux cornes au plus haut du front,
Pieds de crapaut, et le grand maistre
De tous tant que là bas ils sont.
  Enfin, il a fort bonne trongne,
Il est tel que le demandez,
Et si fera bien la besongne,
Si tous deux vous vous entendez.
  Vous l'aymerez plus que le prestre
Si jamais estes assemblez,
Car vous ne sçavez pas peut-estre
Comme bien vous vous ressemblez ?
  Il est vray que vous estes belle
Avec vos fards et vos senteurs,

Mais habillons le en damoiselle,
On vous prendra pour les deux sœurs.
  Il est mignon et vous mignonne,
Il est bon, vous l'estes aussi,
Il est plus puant que personne;
Et vous estes puante aussi.
  Mais, dites-nous un peu, madame,
Alors que vous serez au lict,
Serez-vous le diable ou la femme,
Sera-t-il la femme ou l'esprit?
  Vous direz ce qu'il vous en semble,
Mais pour parler sans passion,
Estant et femme et diable ensemble,
Laissons-le à la discrétion.
  Petite Jeanne tout à l'heure
Saute en place, et soudainement,
Sans faire trop longue demeure
Déspouille son habillement.
  Puis, belle comme sa maistresse,
Faict un cerne avec mille croix,
Et comme une grande enchanteresse
Appelle l'esprit par trois fois.
  Ces mots dits tous pleins de merveille,
Turax, Erax et Quintarut,
Le diable, qui prestoit l'oreille,
Tout soudainement s'apparut.
  Qui te meut, ce dit maistre diable,
Pour quel subjet m'appelles-tu,
O vieille sorcière effroyable,
Que j'honore pour ta vertu?
  Pourquoy viens-tu de mes ténèbres,
En ce beau jour me rappelant,
Et quelles complaintes funèbres .

Vas tu dans ton cœur recelant?
  Maistre Astarot, dit la bigotte,
Madame qui m'envoye à vous
Enrage qu'elle ne biscotte
Avecque vous cinq ou six coups.
  Las! elle meurt la pauvre dame
Du mal de ne le faire pas.
Et ne trouve ny corps ny âme
Qui lui daigne embourrer son bas.
  Ne laissez pour ce qu'elle est laide,
Aussi n'estes vous pas trop beau,
Vous estes d'Amour le remède,
Et elle est d'Amour le tombeau.
  Assemblez-vous tous deux ensemble,
Et vous joignez estroictement,
Car jamais rien qui se ressemble,
Ne se ressembla tellement.
  D'un si honneste mariage,
Naistront de très-dignes enfans,
Qui seront mais qu'ils soient en âge
Plus qu'autres diables triomphans.
  Ils retiendront de vous, leur père,
Le visage laid et hideux,
Ils auront les yeux de la mère,
Et puront comme tous les deux.
  Après beaucoup de résistance,
Si bien elle luy demanda,
Qu'en voyant une telle instance,
Maistre Astarot luy accorda.
  Mais toy, ô Muse Satyrique,
Pour ne point manquer de discours
En un discours si boufonnique,
Assiste moy de ton secours.

Muse! si jamais la satyre
Contenta ton entendement,
Fay que puisse bien escrire
Cet infernal accouplement.
La grand' chambre fut tapissée
D'un ouvrage Vénitien,
Dont la bordure est réhaussée
Des faux tours d'un Magicien ;
Le list d'estoffe de voirie
Tout de serpens passementé,
Et la chambre fort bien garnie
De l'un et de l'autre costé ;
Bref, sans en parler davantage
Ainsi que je m'en apperceu,
Un si accomply personnage
Me pouvoit estre mieux receu.
La dame à fin de mieux esbatre
Ce beau diable son amoureux,
Voulut s'éfforcer et combatre
A qui seroit plus beau des deux.
Elle mit sa gente coiffure,
Et s'agence si proprement,
Qu'après une telle attourure
Laide elle estoit parfaictement.
Car pour parler proprement d'elle,
Ainsi que quelque une à cet heure
D'estre merveilleusement belle,
C'est la merveille de laideur.
Elle s'estoit contrefaicte
Sur l'attente de l'avenir,
Qu'elle ressembloit toute faicte
Au diable qui devoit venir.
On dit celuy n'estre effroyable,

Qui plus beau qu'un diable est d'un point,
Mais plus laide elle estoit qu'un diable.
Et l'amant plus laid n'éstoit point.
  Tandis les dix heures sonnèrent,
Le sommeil par tout s'éspendoit,
Quand Jeanne et le diable arrivèrent,
Vers la dame à qui moult tardoit.
  Devant eux premiers font entrée
Quatre pages bien équipéz,
Leurs habits de noire livrée,
Soubz vert en jaune découpéz.
  Chascun portoit sa main belle
Comme celle d'un ramonneux,
Une grande et grosse chandelle
Qui jettoit un feu tont goumeux.
  Après, marchoit l'enchanteresse,
Tenant le diable par la main,
Qui, pour mieux plaire à sa maistresse,
S'éstoit mis en consul Romain.
  Et puis la révérence faite,
Astarot, tout soudainement,
Avec sa mine contrefaite
Luy donna son embrassement.
  D'une diabolique souplesse,
Il saute au lict sans point tarder,
Et chevaucha tant la diablesse
Qu'on n'en scauroit plus demander.
  Cependant ces diables de pages,
Qui à ce mystère ésclairoient,
Ainsi que des singes en cages,
Chascun leurs grimaces faisoient.
  L'un grimaçoit devers l'Aurore,
L'autre au Couchant, l'autre au Midy

Et l'autre grimaçoit encore
Devers l'endroit plus refroidy.
  Astarot estant sur la dame,
Faisoit grimace en la baisant ,
Et ainsi grimaçoit la femme
Tant elle est aise en le faisant.
  La sorcière qui sembloit yvre ,
En lisant grimaçoit aussi ,
Des grimaces faisoit le livre ,
Chiens et chats grimaçoient ainsi.
  Enfin il y eut armonie
De bouche ouverte et yeux tournéz .
Là s'ouyt la miauderie
De tous les Diables deschaînéz.
  Mais ce qui fut insupportable
Et donc je fus tout infecté ,
C'estoit que la femme et le Diable
Puoient chacun de leur costé.
  De plaisir elle pette et vesse ,
Luy, sentoit le fromage vieux ;
Le Diable avec la Diablesse
Puoient à qui puroit le mieux.
  Enfin, plus rien ne m'en demande
O lecteur, car sans point mentir,
La puanteur estoit si grande,
Que je fus contraint d'en sortir.

—

Satyre contre une vieille,

Par le sieur de Sigognes

Ceste vieille et noire corneille,
Des ans la honte et la merveille,
Des v... l'horreur et le dégoust,
Qui desjà froide, sèche et blesme
Portoit la salière au baptesme
De la Sibile de Pansoust;
Ceste respirante momie
Dont l'on cognoist l'anatomie,
Au travers d'un cuir trausparant,
Et donc le corps sec et étique
Rendroit, dedans une boutique,
Sçavant un barbier ignorant;
Folle d'Amour qui la transporte
Le soir vient heurter à ma porte
Jalouse du jour qu'elle fuit,
Flattant l'effroy de son visage
Elle cherche son advantage
Dedans les ombres de la nuict.
Or, pour dignement la déscrire,
Il n'est nerf qui peut y suffire,
Ny esprit qui n'y fut déceu,
Ses yeux dont la clarté décline,
Sembloient deux flambeaux de résine
Dont la fumée esteint le feu.
Sa prunelle louche et liserne,
Ainsi qu'un verre de taverne,
Lorgnant sous des sourcils moussus,
Brilloit en sa morne étincelle

Comme un moucheron de chandelle
Quand un page a marché dessus.
  Sa lèvre dans le vin recuitte
Pleine de peaux, pasle et essuitte
Comme un marc de suc dénué,
Et ses dents vray rateau d'ébeine,
Rendoient si forte son haleine,
Qu'un chien en eust éternué.
  Sa taille, tout d'une venuë,
Ainsi qu'une andoüille menuë,
Et son corps, comme elle ridé,
Pourry d'onguens et de vérolle
Sembloient un lièvre à l'Espagnolle
Qu'on rostit sans estre lardé.
  Sa motte, vieille et surannée,
Avoit la peau plus basanée
Que le cuir d'un vieil escarpin,
Et son c.. plùs troüé qu'un crible
En fueillets surpassoit la Bible,
Le Digeste et le Calepin.
  Ses cuisses, flasques et béantes
Rendoient des vapeurs si puantes
Que les morpions éstonnéz
De l'odeur de ceste civette,
En grondant sonnoient la retraite,
Et fuyant, se bouchoient le nez.
  Et sa chair, qui d'Amour frétille
Comme une mulle sous l'estrille,
Luy rend le cœur tout tremblottant,
Et semble en façon de lubrique
Un marmot qui bransle la pique,
Ou qui marmotte en se grattant.
  Ainsi ceste vieille eshontée

Sans frapper en haut est montée,
Et son amour et mon malheur,
Luy font trouver la porte ouverte,
Et envéniméz à ma perte
Joignant son aise à ma douleur.
  Amour qui la suit en colère,
Comme un poupart fait sa grand' mère,
Crie, rechine et se débat,
Et semble à la voir de la sorte
Une sorcière d'Aiguemorte
Qui mène son fils au sabat.
  Elle s'approche et elle me touche,
Et faisant la petite bouche
Dit quelque mot du temps jadis.
Lors, je luy dis, tout plein de rage,
Je n'entends point vostre langage,
Vous parlez du temps d'Amadis.
  Car pour entendre ses harangues
Il eust fallu le don des langues
De l'un et de l'autre testament,
Ou tirer des fosses humides
Nos grands Pères les vieux Druides
Pour luy servir de truchement.
  Ne sçachant au surplus que faire,
Je fus forcé pour m'en déffaire
Sans parler venir aux effects,
Et vous jure en ma conscience,
Que pour lors je fis pénitence
De tous les péchéz que j'ay faicts.
  Je ne sçay quel diable de rage,
De la raison m'osta l'usage,
Et me réveilla l'appétit,
Il faut que contraint de nature,

Ou bien enyvré de luxure,
Je la fourbisse par dépit.
  Depuis, ceste vieille ridée,
Par mon baiser affriandée,
Au jour de ma couche hannit,
Et va trémoussant de la crouppe,
Comme font les gueux à la souppe,
Et les enfants au pain bénit.
  Mais lorsque je voy ceste vache,
Mon v.. dans mon ventre se cache,
Tout le poil me dresse d'effroy,
Mon désir est mol comme laine,
Et tout du long de la sepmaine,
La paillardise est morte en moy.

Epigramme par le sieur Menard.

On dit qu'une reine de Crète,
Dont Dédale fut Macquereau,
D'une passion indiscrète
Brusla jadis pour un Taureau.
Je le croy certes, puis que Jeanne
Souspire aujourd'huy pour un Ane.

Epigramme par le sieur Regnier.

Dans un chemin, un pays traversant,
Perrot tenoit sa Jeannette accollée,

Ce que de loin advisant un passant,
Il fut d'advis de quitter la meslée!
Pourquoy, fais-tu, dit la garce affolée,
Trefve du cu? ha! dit-il, laisse moy,
Je voy quelqu'un, c'est le chemin du Roy.
Ma foy, Perrot, peu de cas te desbauche,
Il n'est pas faict plustost comme je croy.
Pour un piëton que pour un qui chevauche.

Autre sur Lisette et Robin.

Par le mesme.

Lisette à qui l'on faisoit tort,
Vint à Robin toute esplorée:
Je te prie, donne moy la mort
Que tant de fois j'ay désirée.
Luy qui ne la refuse en rien,
Tire son ... vous m'entendez bien,
Et au bout du ventre il la frappe.
Elle qui veut finir ses jours,
Luy dit, mon cœur, pousse tousjours
De crainte que je n'en réchappe.
Mais Robin, las de la servir,
Craignant une nouvelle plainte,
Luy dit, haste toy de mourir,
Car mon poignard n'a plus de pointe.

Autre sur la belle Margot,

Par le sieur de Sigognes.

Margot feignoit d'estre de feste
Afin de tromper son jaloux,
Et fit tant par humble requeste
Qu'elle eust des souliers de veloux.
Mais tandis qu'il va par la ville,
Elle fait venir son valet,
Qui vous l'empoigne et vous l'enfille
Ainsi qu'un grain de chappelet.
Des jambes, son col elle accolle,
Et pendant qu'au branle du cu
Ses pieds passoient la cabriolle,
Voicy revenir son cocu.
Alors il cria de la porte
Voyant le nouveau passe-temps :
Si tu vas tousjours de la sorte,
Tes souliers dureront long-temps.

Autre par le sieur Motin.

Colin à beaux deniers comptans
Corrompit une Chambrière,
Qui, entre celles de son temps
Remuoit fort bien le derrière.
Elle, pour dépescher matière,
Laissant à part tout entregent,

Et remuant de la croupière,
Monstroit les tours de son corps gent.
Alors jurant comme un Sergent,
Colin luy dtt tout en colère :
Tu as le cu bien diligent,
Et puisque ta chair est si chère,
Mésnageons au moins mon argent.

Autre.

Voyez la grande trahison
Des ingrats ...illons que je porte :
Lorsque leur maistre est en prison,
Les gallans dansent à la porte.

Dialogue de deux amans,

Par le sieur du Rié.

Mignonne, c'est assez, voulez-vous que je meure?
Demain je reviendray dès la pointe du jour,
Vous l'avoir fait deux coups en moins de demie-heure,
C'est assez travailler pour un homme de Cour.
D. Mon amy, je voy bien que tu n'as plus d'haleine,
Et que tu es trop lasche et délicat amant,
J'ay pour te soulager la moitié de la peine,
Et tu te rends desjà pour deux coups seulement.

A. Pour un troisiesme coup vous ne serez desdite,
Je suis jusqu'à ce nombre expert et bien appris,
Mais après ce coup-là, je désire estre quitte:
Qui met trois fois dedans doit emporter le prix.
D. Courage donc, amy, remporte la victoire,
Aussi vray cestuy-cy est le meilleur de tous,
Encor un petit coup pour avoir ceste gloire,
De l'avoir en un soir peu faire quatre coups.

Stances contre un jaloux,

Par le sieur Maynard.

Il est temps que l'Amour, d'une belle Couronne
De myrthe et de laurier, mes cheveux environne,
Je tiens entre mes bras, après tant de méspris,
La belle qui m'a pris.
Je tiens ceste beauté qui n'a point de seconde,
De qui les beaux cheveux captivent tout le monde,
Car quelle âme assez forte a jamais évité
Ceste captivité.
Malgré tous les aguets d'une troupe importune,
De valets ennemis de ma bonne fortune,
Et les empeschemens d'un frère et d'une sœur,
J'en suis le possesseur.
Cet ombrageux mary qui la tient enfermée,
Et qui la va preschant de bonne renommée
Sans que de mes desseins il se soit apperçu,
A ceste heure est déceu.
Sot et simple qu'il est, il pense qu'une porte

Dont il porte la clef, rend sa chambre assez forte
Pour repousser l'amour, et qu'il n'est pas besoin
D'en prendre plus de soin.
Hélas! il monstre bien qu'il n'a pas cognoissance
De ceste déyté non pareille en puissance,
Et que les tours d'airain n'eurent rien d'assez fort
Pour dompter cet effort.
Mais qui peut estimer une femme infidelle,
Qui vous baise à tous coups, qui son cœur vous appelle,
Qui faict mille sermens, vous cognoissant jaloux
De n'aymer rien que vous?
Qui dit que les brillans ne parent point sa teste
Afin que la beauté quelque mignon arreste,
Mais pour vous empescher d'avoir jamais subject
De suyvre un autre object?
Qui, tout le long d'un jour fera la courroussée,
Et vous accusera de l'avoir délaissée,
Pour en servir un autre à qui vostre valet
A donné le poulet?
Madame a sceu si bien par ses beaux artifices
Tromper de son fascheux la ruse et les malices,
Qu'il la croit maintenant unique en loyauté
De mesme qu'en beauté.
Il croit que toute nuict dans son lict elle pleure,
Plaignant à tous propos sa trop longue demeure,
Et les secrets d'estat dont le soin important
L'oblige à veiller tant.
Cependant je la tiens et la baise et rebaise,
Embrassant ce beau corps, et touche tout à l'aise
Sans que sa main s'oppose à mon ardant dessein,
Les neiges de son sein.
Ses douces privautéz sont si pleines de charmes,
Que je bénis mon mal et condamne mes larmes,

Car pourroit-on payer avec trop de tourment
Un tel contentement?
A force de plaisir souvent elle se pasme,
Alors par un baiser je luy redonne l'âme,
Et fais que son bel œil qui sembloit endormy
Se désille à demy.
Puis, dès que mes désirs me donnent du relasche,
J'admire les beautéz que sa robbe nous cache,
Et dis en les voyant : nature n'a point fait,
Rien qui soit si parfait.
Mais, tandis qu'à plaisir, ce beau corps je descouvre,
Voicy nostre fascheux qui s'en revient du Louvre,
Bien marry que le jour paroisse dans les Cieux
Sans qu'il ait clos les yeux.
De peur d'estre surpris, soudain je me retire,
Je suis si fort pressé qu'à peine puis-je dire :
Beauté qui tient ma vie et ma mort en ta main,
Adieu jusqu'à demain.

Chanson par le sieur Motin.

Que j'aime ces petits rivages
Seméz de fleurettes sauvages,
Beaux yeux à l'amour destinéz,
Je le cognois, vous en venez.
A voir vostre mine confuse,
Vostre œil qui son regard refuse,
Et vos pas un peu destournéz,
Je le cognois, vous en venez.
Vostre robbe, par le derrière

Est toute pleine de poussière,
Vos cheveux sont mal atournéz,
Je le cognois, vous en venez.
  Vostre front, rouge comme braize
Aux plis rompus de vostre fraize,
Et vos yeux si fort estonnéz,
Je le cognois, vous en venez.
  En vain d'une brave asseurance
Pour nous oster ceste créance
Froidement vous vous pourmenez :
Je le cognois, vous en venez.
  Mais n'en soyez pas plus esmeuë,
Passant, j'ai destourné ma veuë
De ce chemin que vous tenez,
Je le cognois, vous en venez.
  L'heure près de moy vous fit conduire
Non près d'un qui vous voulust nuire,
Et qui vous dit à votre nez,
Je le coignois, vous en venez.
  Non, je n'ay pas l'âme assez dure
Pour estre ennemy de nature,
Ny des esbats que vous prenez,
Je le cognois, vous en venez.
  Allons donc ensemble aux rivages,
Seméz de fleurettes sauvages,
Beaux yeux à l'amour destinéz,
Je le cognois, vous en venez.

—

Epigramme.

Un Escollier gaillard et de repos,
Après disner par forme d'exercice,
Entretenoit trois autres de propos,
En leur disant qu'une jeune nourrice
L'avoit prié de fourbir son devant.
Puis il leur dit, son discours ensuyvant,
Amys très-chers, qu'eussiez-vous voulu faire?
Les deux ont dit qu'ils eussent pris la haire,
Et que soudain eussent quitté le lieu;
Mais le dernier jura qu'il l'eust ...tuë.
Lors, l'Escolier, c'est bien dit, vertu bieu
Elle le fut ou le diable me tuë.

Autre.

Un gallant le fit et refit
A une Dame en s'esbatant,
Et puis après la satisfit
D'un bel escu d'or tout contant.
Ma foy je n'en auray point tant,
Dit la fillette, c'est beaucoup.
Serrez cela, dit-il à coup.
Lors ce dit la fille au corps gent,
Faictes le encore un coup
Pour le surplus de vostre argent.

Qu'il fait bon aymer partout.

Par le sieur du Loyer.

Quelque moyen qu'on espreuve
Pour son amour estancher,
Je ne voy point que l'on se treuve
Chose qui doyve fascher,
Si la paillarde on courtise,
Plus elle est duitte et apprise
Pour donner contentement,
Plus pleine d'une allégresse,
Elle branle mieux la fesse
Et les reins agillement.
  Si l'amour d'une pucelle
Vient la poictrine saisir,
Quand on peut grimper sur elle ,
N'est-ce pas un grand plaisir?
L'homme n'est-il pas de marbre ,
De fer et du cœur d'un arbre ,
Qui voyant la fille ainsi
Se fleschir à sa prière ,
Ne ravit sa fleur première
Sans des loix avoir soucy?
  Quant aux filles de bas aage
N'est-ce pas un passe-temps,
Lorsqu'on prend leur pucelage
Un petit devant le temps?
On ayme plus une rose
Qui n'est qu'à demy déclose,
Qu'une qui espanouyt,
L'une est longuement vermeille

Et l'autre quand on la cueille
Se seische et s'esvanouyt.
  N'est-ce pas chose très-belle
Et un désir sans ennuy,
Quand on peut à sa cordelle
Tirer la femme d'autruy?
On bastit sous couverture,
Et autrement on a cure
Si elle engrossit ou non,
Car advienne qu'elle engendre
C'est au mary de s'attendre
A porter tout sous son nom.
  Que si quelque vefve fresche
Nous a nauréz à son tour,
Y a il rien qui empesche
Qu'on ne luy fasse l'amour?
Ou si elle ayme le change,
Alors son amant la range
Aisément à son désir;
Et tant plus elle est friande
D'une nouvelle viande,
Plus il y a de plaisir.
  Mais est-ce chose indécente
Quand en s'abbaissant plus bas
Avec sa propre servante
On peut prendre ses esbas?
Le fils de Pélée brave
N'ayma-il pas son esclave?
Et le Talamonien,
L'honneur des Princes de Grèce,
De sa servante Tecmesse
Ne fut-il pris au lien?
  Quant à moy je ne vois ore

Que ce soit un dèshonneur
D'aymer la servante encore
Dont un autre est le Seigneur.
La Loy de Claude Sévère
Par une autre loy contraire
Est abolie aujourd'huy,
Et peut-on bien à son aise
Esteindre sa vive braise
Sur la servante d'autruy?
Ce graud Cinique estoit doncques
Maussade, ignare et maudit,
Qui envers les femmes oncques
Ne trouva aucun crédit,
Qui d'une voye éffrontée
Célébroit son Hyménée
Et seul faisoit escrimer
Sa main encontre sa honte,
En voyant le peu de conte
Qu'elles faisoient de l'aymer.

Stances, par le sieur Motin.

Enfin il faut que je déscouvre
Ce que je cache dans mon cœur,
Je suis trop souvent dans le Louvre,
Ponr n'apprendre d'estre mocqueur.
Je gaigne le cœur des plus belles
Avec des sermens infidelles,
Et des yeux qui feignent les doux,
Par après je me mocque d'elles,

Comme je me mocque de vous.
  C'est en vain que ce bel œil pleure
En me priant d'estre discret,
Deusse-je mourir tout à l'heure
J'en veux publier le secret,
Et dire, celle qui cajolle
Toute la Cour à tour de rolle,
Et qui les plus gallands défaict,
Est rude aux autres de parole,
Mais à moy fort douce d'effect.

Sonnet.

Si seul à seul se baisant follement,
S'entremeslant les langues dans la bouche,
Prendre le v.. et sans estre farouche
Roide en son c.. le couler gentiment;
  Et puis après serrant accortement,
Flanc dessus flanc redoubler l'escarmouche,
Mouvoir du cu tant que dessus la couche
On soit saisi d'un doux ravissement;
  Si faire ainsi n'est pas ce qu'on appelle
F..tre à Paris, je le quitte contre elle,
Et pour certain je ne luy ay rien fait :
  Mais jugez-en si sous moy abbatuë
Dedans son c. j'ay mis mon v.. refait,
Dites pour vray ne l'ay-je pas ...tuë ?

—

D'un courtisan parlant à une Dame publique,

Par le sieur Motin.

Et bien on dit que je vous ..us ,
Est-ce pour me faire la mine?
Ma foy, vous n'estes guère fine
De vous arrester à des fous.
Ce sont de grandes nouveautéz
Qu'un masle foute une femelle ,
Est-ce pas chose naturelle ,
Veulent-ils que vous me ...tez ?
Ou c'est bien faict de besongner,
Et de remplir le monde vide ,
Ou nature mauvaise guide
A failly de nous l'enseigner.
Les Dieux après nous avoir faict
Les outils de la ...trie,
Seroient dignes de mocquerie
S'il nous en deffendoient l'effect.
Vous ne portez pas sur le front
Le vœu d'un voille solitaire ,
Pour n'estre subjette à ne faire
Que ce que les Vestales font.
Aussi n'estes-vous d'un Taureau
L'Amante impudique et brutale
Pour qui l'ingénieux Dédale ,
Fit office de Macquereau.
Il faut que je vous donne advis,
Que vous et moy ne faisons chose
Que toute femme à porte close,
Ne fasse avecque ses amis.

Amours rustiques de Perrot et Jeanneton,

Par le sieur Gauchet.

Perrot et Jeanneton estoient sis à l'ombrage
D'un chesne bien muny de gland et de fueillage,
Tandis que çà et là, leur bestail gracelet,
Tondoit des préz riants le regain nouvellet;
Quand Perrot, agité d'amoureuses secousses,
Baisoit de Jeanneton les belles lèvres douces,
Luy disant Jeanneton, mon cœur, mon amitié,
Ne veux-tu point avoir de moy quelque pitié?
Je meurs pour aymer trop ta face gracieuse,
Toutesfois de mon mal tu n'es point soucieuse?
Penses-tu qu'un baiser puisse en rien soulager
Ceste amoureuse ardeur qui me faict enrager?
Au contraire, mon tout, car la douceur extresme
De ta bouche emmusquée augmente dans moy-mesme
Mon désir amoureux, et plus aspre le rend.
Que de tes doux baisers le Nectar est friand,
Ou ne me baise plus, ou permets que je touche
Aussi facilement autre part qu'à ta bouche,
Tu sçais quelle autre part je désire toucher,
Je ne t'en daignerois davantage prescher.
Mais regarde comment ceste passe-folastre
De mille doux regards son amant idolastre,
Voyez comme or de l'aile et ore de ses yeux,
Elle excite à l'amour son amy gracieux,
Qui pour la contenter, à petits bransles d'aille,
Se cale en un instant mille fois dessus elle.
Voy comme à l'ombre frais de ce ronceux halier
Une de tes brebis mignarde mon bélier,

Et comme en cent façons pleines de mignardise,
Dedans son estomach le feu d'amour attise:
Voy au plus bas airs les cornus papillons,
Branlant deçà de là, leurs beaux esvantillons,
Se requérir d'Amour; voy mesme ces fleurettes,
Ces arbres, ces forests, sont pleines d'amourettes;
Tout s'eschauffe d'amour, tout en est allumé,
Et bref, rien ne se void qui ne soit animé.
Ma belle Jeanneton, ne me sois point farouche,
Permets que sur ce pré doucement je te touche,
Tes baisers m'ont si fort allumé de l'amour
Qu'il me faudra mourir, si je passe ce jour,
Ce jour non seulement, mais ceste heure coulante,
Si couché sur ton sein mon ardeurie n'attente.
Je n'ay nerf dessus moy, ny veine, ny tendon,
Que ton œil n'ait remply du feu de Cupidon:
Je suis un mongibel, un Vésuve, un Lipare,
Qui brusle incessamment pour ta beauté si rare,
Mes pleurs ne peuvent rien contre mon feu trop vif,
Plus je pleure dessus, et plus se rend actif,
Semblable à celuy-là qui flambe en la fournaise,
D'un nerveux Mareschal, qui d'autant moins appaise
Sa violente ardeur qu'on luy jette de l'eau.
Emblant à son contraire un pouvoir tout nouveau,
Rien ne peut amortir ceste amoureuse flamme
Qui brusle incessamment, et mon cœur et mon ame,
Qu'un doux recollement, qu'un plaisir mutuel,
Pris réciproquement en l'amoureux duel.
Donc, ma Nymphe aux yeux doux, si tu as quelque envie
D'allonger à Perrot les trames de la vie,
Venons à ce duel sans tarder plus long temps,
Les duels amoureux ne sont que passe-temps.
J. Perrot, je t'aime tant, que si la Parque dure,

Te tuoit pour le mal qu'en m'aimant tu endure,
Je mourrois à l'instant pour te suyvre là bas,
Car de vivre sans toy, Jeanneton ne peut pas.
L'amour et la pitié me forcent de te plaire,
Mais la loy de l'honneur me déffend le contraire,
Tu as deux champions qui combattent pour toy,
Et je n'ay que l'honneur qui combatte pour moy.
Pourray je résister n'estant favorisée
Que de la loy d'honneur qui est tant mesprisée?
D'entreprendre seulette un combat contre deux,
Ce seroit un danger pour moy trop hazardeux.
Mais changeons de propos, et m'apprens je te prie
Cet amoureux duel sans nulle pipperie :
Car de tromper celuy qui ne songe en nul mal,
C'est estre plus meschant qu'un sauvage animal.
Ha ! mon Dieu, que fais tu ? quoy Perrot, tu me trousses ?
P. Jeanneton, mon amour, de ce ne te courrouces.
J. Oste ta main de là, et me laisse en repos.
P. Jamais un brave chien n'abandonne son os.
J. Est-ce là le duel que tu me veux apprendre ?
P. Ouy ce l'est, Jeanneton, et pense à te déffendre.
J. Je ne sçaurois m'ayder estant ainsi sous toy.
P. Tu es de la façon bien plus forte que moi.
On dit communément que de femme couchée,
Ou entre les linceux ou dessus la jonchée,
Et que d'un tronc de bois eslevé tout debout,
On n'en peut jamais voir ny la fin, ny le bout.
J. Que sentay-je, ô bon Dieu, hé ! Perrot, je me pame.
P. Je m'en vais en trois coups te donner une autre ame.
J. Ha ! quelle âme, Perrot ! r'animes-tu ainsi ?
P. Si je t'ay fait du mal, je t'en requiers mercy.
J. Tu ne m'as pas faict mal, je me plains de ta ruse.
P. Tout offence en amour facilement s'excuse.

J. Si j'ay donc offencé en t'aymant, c'est tout un.
P. Ouy dea, on ne t'en peut donner reproche aucun.
J. S'il est ainsi, Perrot, recommence la feste.
P. Je le veux Jeanneton.
J. Mais, mon Perrot, arreste,
J'entends je ne sçay quoy derrière ces buissons.
P. Hé! Dieu ne vois tu pas que ce sont deux Pinçons
Qui forcenéz d'amour, suivent par ces ramées
D'un vol entre-rompu leurs dames emplumées.
J. Hé! bon Dieu je me meurs.
P. Ha! je me meurs aussi.
J. Qu'on mourroit doucement si on mouroit ainsi.
De telle mort jamais je ne serois saoullée.
P. Je te veux donc encor tremper une esculée.
J. Courage mon Perrot.
P. Courage Jeanneton.
J. Tiens pour te mettre en goust, baise moy le têton.
P. A l'homme d'appétit il ne faut point de saulce.
J. Le généreux cheval ne devient jamais rosse.
P. Penses-tu qu'en ce jeu mes membres soient lasséz?
J. Fais-le donc jusqu'à tant que je te dise assez.
P. Comment le diras-tu quand tu perds la parole,
Lorsque dans ta moitié, ma moitié je recolle?
Plustot le gay printemps se souleroit de fleurs,
L'hyver de ses frimats, l'ésté de ses chaleurs,
Qu'une femme d'amour: Jeanneton, je te prie,
A quelque temps d'icy remettons la partie.
Ainsi ces deux amans se levèrent delà
Et chacun d'eux content, au logis s'en alla.

—

Stances satyriques sur le cul d'une Courtisane.

Au sieur Régnier.

A qui plustost dans nostre France
Pour avoir mis mains culs en dance,
Pourroit ce mien cul estre offert,
Qu'à Regnier, que l'expérience,
Acquise par pointe de lance,
Rend très-capable et très-expert.
Regnier, qui guidé par nature,
Par l'art et par la nourriture
Ses ans en plaisirs a couléz,
Et qui, suivant son avanture,
A de plus de culs fait monture,
Qu'il n'est de chevaux de relés.
Asseuré dessous sa franchise,
Je suis content de lascher prise
Et l'exposer à divers gous,
S'il en appreuve l'entreprise,
Il luy faut hausser sa chemise
Et le laisser fleurer à tous.
Chante qui voudra de sa Dame,
Atteint d'une ordinaire flamme,
Le poil, l'œil, la bouche, ou le sein ;
Pas un d'eux, le cœur ne m'entame,
C'est son cul qui me charme l'âme
Et me met la plume à la main.
Ce souple et courageux derrière
D'une industrieuse manière
Subjugue les plus braves ..ts,
Je le louë et ne me puis taire

Car luy ayant veu si bien faire
Je le dois mettre en mes éscrits.
D'une ruse toute nouvelle,
Il attire dans sa cordelle,
Tousjours quelque désir nouveau,
Et d'un branslement qui excelle,
Il fait plus, d'un bout de chandelle,
Qu'un autre avec son flambeau.
Lorsque ceste amoureuse envie
Qui ne fut oncques assouvie
Luy fait produire quelque effort,
Elle est de tant de tours suivie,
Qu'aux v... morts il donne la vie
Et aux vifs il donne la mort.
Je n'ay que ce cul en la teste,
C'est à ce cul que je fais feste,
Et c'est ce seul cu qui me plaist;
Mon nez a beau faire l'honneste,
Je luy préfère ma brayette
Et fut-il plus propre qu'il n'est.
Ceste partie si aymable,
A je ne sçay quoy d'agréable,
Qui par tout le corps nous esmeut.
Son abord est doux et traitable,
Et plus que tout si charitable,
Qu'il s'abandonne à qui le veut.
Ce cu d'entre les culs le prime,
Et de qui l'embonpoint anime,
Rend les plus lasches vigoureux,
Lors qui pour entrer en estime
Ainsi qu'un maistre d'escrime
Il ruë des coups malheureux.
La feuille par les vents poussée,

Ny par eux la mer courroucée,
N'ont le mouvement si subit,
Ny voire mesme la pensée
De divers objets traversée,
Que ce cul estant sur un lict.
  Trop fixe est une giroüette,
Trop lente est une piroüette;
Et trop stable est le vif argent.
Au pris, la chose plus floüette,
La plus prompte et la plus adroitte,
Est comme un rocher près du vent.
  Ce cu n'eut oncques de relâche,
Dont l'alleure jamais ne fasche,
Tant elle a de diversitéz,
Est le plus docte que je sçache,
De ceux qui passéz par l'ortache,
Vont lire aux universitéz.
  Ce maistre cul a cognoissance
De ceste nombreuse cadence,
Qui s'estudie en plein bordeau;
Il en pratique la science,
Et ceste sienne suffisance,
Nous couste du sang et de l'eau.
  Beau cu riche de nos dépouilles
Beau cu, calamitè des...illes
Beau cu, seul ornement du corps,
Puisqu'à nos dépens tu te moüilles,
De peur qu'oisif tu ne te soüilles,
Continüe ces doux efforts.
  Si jamais, quelque honneur estrange
Permet qu'autre part je me range,
Cu, que je nomme par honneur,
Je veux que pour punir ce change,

Une vérolle vous en venge
Et les culs ne me fassent peur.
O cu, dont la grâce accomplie,
Pour tousjours ma mémoire lie,
Je m'advoüe votre vaincu.
Mon vouloir au votre se plie,
Et si jamais je vous oublie
Qu'autre cu me tourne le cu.
Cu plus rond que n'est une boule,
Cu plus blanc que l'œuf d'une poule,
Cu plus léger que les désirs,
Cu qui tousjours fretille et roule,
Cu qui lasse plus qu'il ne soule,
Je vous dédie mes plaisirs.
Une âme la haut destinée,
N'a qu'une joie imaginée
Au pris d'estre en ce cabinet,
Où toute en douceur confinée,
La mienne mainte après dinée
Faict de ce cu le moulinet.
Toute sagesse au loin bannie,
Mon cœur transporté de manie,
Se plaist tant à l'entretenir,
Qu'il préfère à toute harmonie
Chasquefois que je la manie,
La voix qu'il ne peut retenir.
C'est une volupté d'entendre
Le son que ma main luy fait rendre
Avecque mains petits soufflez,
Lorsque fasché de tant attendre
Ce nerf qui ne se veut estendre
Mes appétits sont provoquéz.
Il me ravit quand je l'empoigne,

Et que pour haster la besongne
Je l'avertis de son devoir.
Car il fait une telle trongne,
Qu'il fait dès que je m'en eslongne
Que j'y retourne pour le voir,
  Gros cu, seul tésmoin de mon aise,
Sur qui mainte fureur j'appaise,
Pardonnez à ma passion,
Si quelquefois plus chaud que braise,
Durant les heures que je taise
Je picque sans discrétion.
  Vous êstes la pierre angulaire,
Et la baze fondamentaire,
Où j'ay mes plaisirs désignéz,
Si bon au reste et volontaire,
Qu'avant que reculer arrière
Vous tomberiez dessus le nez.
  Sans vous, il n'est point de délices
Sans vous, de si doux exercices,
Sans vous, adieu toutes douceurs,
Ormis vous, tous cus sont novices,
Et sçavent juger des blandices
Comme un aveugle des couleurs.
  Souvent, pour entrer en escole,
Conformant l'acte et la parole,
Et chassant les soins importuns,
Avec mainte posture folle,
Mon cu dessus ce cu colle
Et le travaille à frais communs.
  Qui ne sçait quelle est son adresse,
Lorsque pénible je le presse
Et le manie à toutes mains,
Ignore outre mainte caresse

Ce que tient amour et jeunesse
Infus dans de robustes reins.
Il n'est point d'agréable force,
Attraits, postures, gestes, extorce,
Dont vous n'éveillez l'appétit,
Avec ceste lassive amorce,
Vous tireriez jus d'une escorce,
Et non pas seulement d'un v...
Sçavant en la Mathematique,
Ore en ligne droitte, ore oblique,
Vous faites tant d'angles divers,
Que vostre champ académique,
Se lassant de ceste pratique
En tombe souvent à l'envers.
Il n'y a matelas, ny plume,
Qui n'en maudisse la coustume
Et n'en gémisse avec raison,
Si mesme désir vous allume,
Ayant marteau selon l'enclume,
Il faut estayer la maison.
Afin que chacun vous contemple,
Et vous dédie à mon exemple
Ainsi qu'à nos Césars nouveaux;
Au bordeau sera vostre temple,
Et votre autel un lict bien ample,
Où nos v... seront les flambeaux.
Je veux bien que chacun entende,
Que je seray le guide-bande
En ce lieu pour l'amour de vous;
Ne voulant qu'autre me commande,
Dévot, je vous veux faire offrande
La torche au poing à deux genous.

Epigramme.

Quand d'une colère eschauffée,
Les Dames tuèrent Orphée,
Elles avoient quelques raisons.
Quoy (disoient-elles) si les flammes
Sodomites brusloient les ames,
On ne le fera qu'aux garçons :
Et que feront les pauvres femmes?

Satyre, par le sieur de Sigognes.

Pourceau le plus cher d'Epicure,
Qui contre les loix de nature
Tournez vos pages à l'envers,
Et qui pris aux chaisnes des vices
Vous plongez dedans leurs délices,
J'ay du Limbe entendu vos vers.
Vous dites que j'ay fait la poule,
Et des Dames fendu la foule,
De mon maistre le messager.
Mais vostre courage de verre,
Vous rend une poule à la guerre,
Et un lièvre dans le danger.
Si j'ay faict d'amour le message,
Je n'ay point violé l'usage
Ny la coustume de la Cour.
Mais vous allez, quittant les Dames,
Et bruslant d'exécrables flammes

Aux hommes vous faictes l'amour.
Quittez votre inutille espée,
Qui ne fut oncques au sang trempée,
Dont le nom vous fait tant de peur.
Saluez le destin de votre âme,
Prenez la robe d'une femme,
Puisque vous en avez le cœur.
Valet aux gages de la pance,
Vous ramenez Sodome en France.
Qui en doute vous faict grand tort,
Vous tremblez au seul bruit des armes,
Mourant de frayeur aux alarmes,
Et vous bravez un homme mort.
Du limbe toute l'assemblée,
De vos lubricitéz troublée,
Vous prie de vous convertir,
Sinon Dieu, qui brula Gomorre,
Vous en fera sentir encore
Le supplice et le repentir.
Dauphin, des Citéz abismées
Par l'ire du Ciel enflammées,
Aux vieux siècles de l'aage d'or,
Venez aux maisons criminelles
De l'enfer régner dessus elles,
Vous et vostre beau Melliflor.

Epigramme.

Jean, ce froteur invaincu,
Au soir dans une taverne,

Frottoit Lise à la moderne,
C'est-á-dire par le cu.
Elle qui veut que l'on l'enfile
Selon sa nécessité,
Disait d'un cœur irrité,
Qu'un clystère est inutile
A qui crève de santé.

Autre.

L'autre jour ce vilain de Gascon,
Embrassoit une chambriêre,
Et la fourbissant par derrière
Ne mettoit pas dans son c...
La garce dont la grâce accorte
Fuyoit de semblables appas
Luy disoit, ce n'est pas ma porte,
Monsieur, je loge un peu plus bas.

Epigramme, par le sieur Regnier.

Je croy que vous avez faict vœu
D'aymer et parent et parente,
Mais puisque vous aymez la tante
Espargnez au moins le nepveu.

Autre par le sieur Maynard.

Iris dans les eaux de ses yeux
Submerge ses lys et ses roses,
Et dit beaucoup d'estranges choses
Contre l'injustice des Cieux.
Ne pensez pas qu'elle se plaigne,
D'avoir perdu sa belle enseigne
Son carquan, et ses bracelets.
Non, non, la cause de sa peine,
C'est la mort d'un de ses valets
Qui ...toit six coups d'une haleine.

Sonnet contre Philis.

Par le sieur Maynard.

Ce pouvoir infiny par qui tout-se gouverne,
Jamais ne sera-t-il le but de tes amours?
Misérable Philis, veux-tu vivre tousjours
Un pied dans le bordel, l'autre dans la taverne?
Va dans la triste horreur d'une sombre caverne
Des Anges bienheureux implorer le secours,
Et mets en ton esprit de si dévots discours,
Qu'ils puissent t'arracher des griffes de l'Averne.
Casse de ton miroir l'infidelle cristal,
De tes biens mal acquis enrichis l'Hospital,
Et que tousjours ton ame ait quelque finderese.
Voilà pour inviter les fureurs de ton Dieu

A te donner le ciel, et te marquer un lieu
Au dessus du placet de la mère Thérèse.

Sonnet.

Quelle estrange rigueur se loge dans ton âme,
De chercher les combats, amant audacieux,
Et de voir ta Maistresse arrouser ses beaux yeux,
Qui te disant adieu, sur ta bouche se pasme.
  Jamais, jamais parjure une amoureuse flame,
N'eschauffa tant soit peu ton cœur ambitieux,
Ton cœur de diamant, puisque tu aymes mieux
Estre serré de fer, que des bras d'une Dame.
  Au moins, asseure la de ton proche retour,
Et reviens practiquer les alarmes d'Amour,
Où l'on n'a point de mal si l'on n'a point de gloire.
  Guerre gentille et douce, ou l'on voit à tous coups
Que celuy qui a mis l'adversaire dessous,
Ne laisse pas pourtant de perdre la victoire.

Stances, par le sieur Motin.

Retire toy, perfide amant,
Je t'en donne un pouvoir bien ample,
Fais le desdaigneux librement,
Tu ne le fais qu'à mon exemple.
  Sois de flamme ou de glace espris,

Plein de franchise ou d'artifice,
Je mésprise autant ton mépris,
Que je desdaigne ton service.
  Si ma jeune crédulité,
En t'aymant te la fait paroistre,
Fais gloire de l'avoir esté,
Tu n'en feras jamais de l'estre.
  Les faveurs qui viennent de moy,
Que retirer je ne désire,
Autrefois tesmoins de ma foy,
Te soient les marques de mon yre.
  Ne me viens point suivre des yeux
Quand de mon logis je m'absente,
Pourquoy fais-tu le curieux
D'une personne indifférente?
  Pourquoy viens-tu cent fois le jour
Devant mon huis en ma présence?
Ce que tu faisois par amour,
Tu le fais par accoustumance.
  Ou tu le fais par vanité
Afin qu'un envieux m'esclaire,
Ou par ton importunité,
Tu prens plaisir à me desplaire.
  La haine à tes mépris ostant
Donne la mesme patience,
Ton amour ne m'oblige tant,
Comme sera ton oubliance.
  Croy que suis au rang des morts
Et desjà pour rendre me juge,
Moy, je te tiendray pour un corps,
Qui mourut du temps du déluge.

Epigramme par le sieur Motin.

DÉsormais ny sage ny sotte,
N'auront en mon âme de part,
L'une lève trop tost sa cotte,
Et l'autre la lève trop tard.

Gausserie par le sieur de Sigognes.

ON m'a dit qu'une Robine,
Concubine
A l'esprit reconforté,
Croyant comme elle le compte
A ma honte,
Que j'ay esté bien frotté;
Mais las qu'elle ne se rie,
Je la prie,
De tous mes petits discords;
Par ses amis elle-mesme
Sèche et blesme,
S'est bien fait frotter le corps.
Ceste fluste revestuë
S'esvertuë,
Avecque ses yeux charmans,
Qui sont tous pleins d'amertume
En escume,
Attirer quelques amans.
Aussitost que ses cautères,
Aux mystères

Des amoureux sont produits,
Cupidon qui se dépite,
Prend la fuite
Par ses malheureux conduits.
A luy voir tant d'ouvertures
Aux jointures,
Un homme est bien empesché,
Qui de sa nature abhorre
De Gomorre
Le détestable péché.
Elle a tousjours quelque graine
De mygraine,
Qu'elle garde à ses amis,
Et sa nature est si bonne,
Qu'elle en donne
Plus qu'on ne s'en est promis.
Voilà les fruicts de la queste
D'une beste,
Prise par tant de Veneurs.
Ses enfants, devant Pavie
Pleins de vie,
N'éstoient désjà plus mineurs.
Un jour, une vieille Fée,
Mal coiffée,
Luy dit, voyant le portraict
De ceste fascheuse taupe:
Ceste gaupe
Mourra dessus un retraict.
Quelque sot qui la courtise,
Par feintise,
Mon advis rejettera,
Mais je trouve en mon Grimoire
Que la foire

Jamais ne la quittera.
  De ses cuisses de grenouille,
    Qu'elle mouille
Avec l'humeur de ces trous,
Une sanglante fressure,
    Sans blessure,
Luy pend dessus les genoux.
  Laissons ceste noire étique,
    Autentique,
Parmy les chiens et les chats,
Faire couler à Bavières
    Des rivières,
De sueurs et de crachats.
  Quand à moy, je la gourmande,
    Et lui mande
Pour mon dernier entretien,
Que je suis sur ma parole,
    Sans vérole,
Et que je me porte bien.

Contre une Dame sale.

Satyre par le sieur de Sigognes.

Jamais plus, je ne m'y engage,
Quand j'en devrois crèver de rage
Par les appétits provoqué,
Ou pourrir comme les citroüilles
La semence dedans les ....lles
Par trop de ...tre suffoqué.

Qu'on me chastre, qu'on me chapponne,
Non, mon amy, qu'on m'es....llonne
Ainsi qu'un homme de néant,
Qu'on me couppe les triquebilles,
Si jamais je trempe mes quilles
En lieu si sale et si puant.
Ce n'estoit que bouë amassée,
Dessus sa cuisse hérissée,
Comme en ces fleuves desvoyéz,
Où l'escume en cent lieux boüillonne,
Et du ...tre qui l'environne
Cent mille amours estoient noyéz.
Quelques uns, se sauvant à peine,
En nageant perdoient toute haleine,
Se dépestrant comme un oyseau
Pris à la glu dans un bocage,
Ou comme une troupe volage
De papillons tombéz en l'eau.
Seulement, la troupe indiscrète
De morpions faisant retraite,
Ce boüeux déluge esloignant,
Avoient esquivé la venuë,
Et sur une motte veluë
S'alloient l'un l'autre besongnant.
Les rides de sa pénilière,
Leur servoient comme de barrière,
Où ils s'alloient entrechoquant,
Vénus, qui voit cette canaille,
Tirant son fils de la bataille,
S'enfuit au Ciel, en se mocquant.
Au bas du ventre, large et courbe,
On voyoit branler par la bourbe,
Quelques poils rarement plantéz,

Comme joncs dans un marésсage,
Qui estoient d'un venteux orage
De pets sans relasche esventéz.
Les aisnes de ...tre relantes,
Exhaloient des vapeurs puantes,
Pestes de sens envenimez :
Pleust au Ciel, que contre nature,
Pour éviter ceste advanture,
J'eusse esté sans v.. et sans nez.
F..tre! je crève quand j'y pense,
Je perds le cœur et la puissance,
De corps et d'âme tout perclus.
Non, mon ami, qu'on me chapponne,
Qu'on me chastre, je le pardonne,
Si jamais j'y retourne plus.

Les loups aux jambes.

Épigramme par le sieur Régnier.

Si des maux qui vous font la guerre
Vous voulez guarir désormais,
Il faut aller en Angleterre
Où les loups ne viennent jamais.

Sonnet, par le sieur de Sigognes.

Nostre amy, si frais et si beau,
Que Vénus en estoit blessée,

A la couleur plus effacée
Q'un mort de trois jours au tombeau.
C'est vous , Damoiselle Ysabeau ,
Qui l'esgoutéz de telle sorte ,
Quand sous luy vous faictes la morte ,
Qu'il n'a que les os et la peau.
Quand de trop d'aise il vous ravit ,
Vous luy tirez l'âme du v.. ,
Et de vostre main sadinette ,
Vous le dressez , vous le pressez ,
Et croy, ma foy, que vous pensez
Que son v.. soit une espinette.

Ode, par le sieur Regnier.

Ma foy, je fus bien de la feste ,
Quand je fis chez vous ce repas ,
Je trouvay la poudre à la teste ,
Et le poivre un bien peu plus bas.
Vous me montrez un Dieu propice
Portant un arc et un brandon ;
Appelez-vous la chaude pisse
Une flesche de Cupidon?
Mon cas qui se lève et se hausse ,
Bravant d'une estrange façon ,
Belle , vous fournistes de sausse ,
Lorsque je fournis le poisson.
Las ! si ce membre eust l'arrogance
De foüiller trop les lieux sacréz ,
Qu'on luy pardonne son offence ,
Car il pleure assez ses péchéz.

La C. P. (1)

Par le mesme.

Infasme bastard de Cythère,
Fils ingrat d'une ingrate mère,
Avorton, traistre et désguisé,
Si je t'ay servy dès l'enfance,
De quelle ingrate récompense
As-tu mon service abusé?
Mon cas, fier de mainte conqueste,
En Espagnol portoit sa teste,
Triomphant, superbe et vainqueur,
Que nul effort n'eust sceu rabattre :
Maintenant lasche, et sans combattre
Faict la cane et n'a plus de cœur.
De tes autels une prestresse
L'a réduit en telle détresse,
Le voyant au chocq obstiné,
Qu'entouré d'onguent et de linge,
Il m'est advis de voir un singe,
Comme un enfant embeguiné.
Sa façon robuste et raillarde
Pend l'oreille et n'est plus gaillarde;
Sont teint vermeil n'a point d'esclat;
De pleurs il se noye la face,
Et fait aussi laide grimace
Qu'un boudin crevé dans un plat.
Aussi penaut qu'un chat qu'on chastre,
Il demeure dans son emplâtre,
Comme en sa cocque un limaçon,

(1) Une édition postérieure porte : *La chaude-pisse.*

Enfin d'arrasser il essaye,
Encordé comme une lampraye,
Il obéit au caveçon.
  Une salive mordicante
De sa narine distillante
L'ulcère si fort par dedans,
Que, crachant l'humeur qui le picque,
Il bave comme un pulmonique
Qui tient la mort entre ses dents.
  Ha! que cette humeur languissante,
Du temps jadis est différente,
Quand brave, courageux et chaut,
Tout passoit au fil de la rage,
N'éstant si jeune pucelage
Qu'il n'enfilast de prime assaut!
  Apollon, dès mon âge tendre,
Poussé du courage d'apprendre
Auprès du ruisseau Parnassin,
Si je t'invoquay pour Poëte,
Ores, en ma douleur secrète,
Je t'invoque pour médecin.
  Sévère Roy des destinées,
Mesureur des vistes années,
Cœur du monde, œil du firmament,
Toi qui présides à la vie,
Guéry mon cas, je te supplie,
Et le conduis à sauvement.
  Pour récompense dans ton Temple,
Servant de mémorable exemple,
Aux jousteurs qui viendront après,
J'apprendray la mesme figure
De mon cas malade en peinture,
Ombragé d'ache et de cyprés.

Sonnet.

De ce v.. que tu vois, apprends ambitieux,
Comme on traicte les v... sur la croupe jumelle,
Ce v.., qu'ores tu vois, qui va traisnant de l'aille,
Est exemple parfaict des v... audacieux.
Grimpant sur Hélicon, un Dieu malicieux,
Lui arracha le nez et creva la prunelle,
Et Thalie escrimant d'une vieille allumelle,
Le rendit sans oreille aussi bien que sans yeux.
Mais quoyqu'estropié d'yeux, de nez et d'oreille,
Parmi ces neuf putains, encor fit-il merveille,
Acculant à deux doigts du bordel la vertu :
Et n'eut ésté Méduse à la laide grimasse,
Qui empierra ce v.. de malheur combatu,
Il ...toit Apollon, et Pégase, et Parnasse.

Contre une mauvaise nuict.

Sonnet.

Maudite soit la nuict par trop brunette,
Et le troupeau des astres assembléz,
Trop peu luisans alors que dans les bleds,
J'estoquadois le ventre de Tienette.
Mieux m'eust valu qu'elle eust esté Monnette
Et que mes yeux eussent esté troubléz.
D'un fort sommeil alors, qu'estions coupléz,
Et que son cas me servoit de braguette.

Je n'eusse, hélas ! enduré tant de maux,
Comme j'ay faict, qui or comme animaux,
Rongent le frein de ma triste mentulle;
Et n'eusse aussi, dans mes chaussés logé,
Je ne sçay quoy, qui m'a tant outragé
Qu'au lieu d'aller en avant, je recule.

L'Amour vilain.

Satyre, par le sieur Berthelot.

Vénus n'est plus mère d'Amour,
L'avarice l'est à son tour,
Qui de jour et de nuict l'allaicte
Du laict empesté de sa teste,
Ce qui faict que rien à présent,
Il n'exécute sans présent,
Retenant l'avare nature
De sa maudite nourriture.
Un homme pourroit estre beau
Autant que cil qui dedans l'eau,
Remirant sa beauté supresme
Mourut amoureux de soy-mesme,
Que les dames trouveront laid,
S'il n'est en richesse parfaict.
On pourroit estre autant habile
En vers que le docte Virgile,
Ou qu'Homère, ou que celuy-là
Qui beut de l'onde qui coula,
Tout soudain de la pierre morne,

Qu'elle reçeut du coup de corne
Du pied du cheval emplumé,
Qu'on ne sera point estimé
Des Dames, si l'on ne possède
De l'or autant qu'un Roy de Mède.
  On pourroit estre en tous hazards,
Vaillant autant que les Césars,
Voire mesme à coup d'espée
Adroit autant qu'estoit Pompée,
Ou fort autant que fut Hector,
Ou autant prudent que Nestor,
Que vous serez réputé lasche,
Coüard, poltron, sot, et ganache,
Des dames, si vous n'avez l'or,
De Crése ou de Polimnestor.
  On pourroit estre de ce monde
Le plus excellent en faconde,
Et docte autant qu'estoit Platon,
Que si n'avez l'or de Pluton
Les dames de ce temps avare,
Ne vous réputeront qu'ignare :
Car nul sçavoir n'est honoré
Maintenant, s'il n'est bien doré.
  Au contraire, vous pourriez estre
Plus lourd qu'une beste champestre,
Plus laid qu'un Tersite effronté,
Et mille fois plus eshonté
Que celuy qui força Lucrèce,
Ou que celuy qui dedans Grèce
Ravit Hélène à son espoux ;
Vous pourriez estre plein de cloux,
De lêpre, de farcin, de rongne,
Vous pourriez estre un sale yvrongne,

Un ord, un punais, un taigneux,
Un fat, un jaloux, un hargneux,
Un vilain, un sourd, un hétique,
Un hébeté, un hérétique,
Un vérollé tout emplastré,
Un tors, un nonsont, un chastré,
Bref, en somme, un tout inutile
Aux jeux de Vénus, la gentille,
Que si vous avez à foison
Des moyens en vostre maison,
Vous serez réputé des Dames
Le parfaict des parfaictes âmes,
Et le seul accomplissement
Des corps de ce bas Elément.
Tésmoins seront de ces paroles,
Beaucoup de filles qui trop folles
Pour estre piaffantes, ont
Choisi pour maris des nonsont.
Entre toutes une se treuve,
Qui avoit suffisante preuve,
Que celuy qu'elle a éspousé
Estoit froid et mal disposé
De l'alambic où distille,
Dans les femmes l'humeur virille.
 Elle sçavoit asseurément,
Qu'il avoit mauvais instrument;
Elle sçavoit bien que sa pine,
Ne pouvoit servir de poupine
A son conin qui pour néant,
Est toutes les nuicts my-béant,
Espérant d'avoir la bêchée
Quand la pauvre femme est couchée.
 Elle sçavoit que ces outils,

De nature estoient infertils,
Et que son v.. en sa braguette
Ne fit jamais droitte eschauguette ;
Ains estoit tousjours endormy
Monstrant un capuchon blesmy,
Et une teste rabaissée,
Qui jamais ne s'estoit dressée,
Pour faire un assaut amoureux
Ainsi que font les généreux.
  Ce néanmoins plus curieuse,
D'estre brave et impérieuse,
Elle espouza cet autre Atis,
Qui veut d'amoureux appétits,
Et privé d'ardeur naturelle,
S'endort toute nuict auprès d'elle.
  On dit, je ne sçay si l'on ment,
Qu'au jour de leur espousement,
Toutes les mules de Touraine,
De Poictou, d'Anjou et du Maine
Se prindrent à s'entregratter,
A braire, à chauvir, à sauter,
Joyeuses, de quoy ceste fille,
Augmentoit leur bande stérille.
On dit, que Proserpine aussi,
Abandonna l'Orgue obscurcy,
Et la phlégétondide rade,
Pour s'en venir en mascarade,
Danser un ballet infernal
En la salle où estait le bal,
De cest inepte mariage ;
Et, dit-on, encore davantage,
Que Bérécinte au front plissé,
Et au teint morne et effacé,

Vestuë en robe Phrigienne
Tint ce jour la feste Origène ,
Et assembla tous les chastréz
Qui furent d'elle rencontréz ,
Et toutes les filles dont l'âge
N'est plus idoine au mariage ,
Ayant par trop de cruauté
Envieilly leur virginité ,
Et rendu leur face plus blesme
Que celle-là de la mort mesme.
  Elle invoqua pareillement,
Celles qui n'ont aucunément
Ces fleurs qui donnent témoignage,
D'un futur et plaisant lignage.
Vous, parens avaricieux,
Parens seulement soucieux
Des biens, et non de la sagesse
Qui surpasse toute richesse ,
Vous ne devez estre marris
Ayant donné de tels maris
A vos filles, si la nature
Les force à chercher adventure
Autre part qu'en leur lict nopcier,
Et ne devez vous soucier,
Si d'elle sort une lignée
Maussade, lourde et réchignée,
Sans esprit et sans action,
Sans ordre et sans perfection ,
« Car jamais d'une bonne engeance,
» Ne sort de mauvaise semence.

Satyre contre l'avarice d'une Dame.

Par le sieur Motin.

Pourquoy ne fuis-tu le jour,
Aveugle enfant de la terre,
Roy des trésors qu'elle enserre
Caché dans ton creux séjour ;
Monstre qui n'a point d'Alcide,
Des amoureux le tourment,
Va t'en régner seulement
Sur la richesse homicide.
Va t'en donner de la peur
A ceux qui foüillent les mines,
C'est l'empire où tu domines,
Elève quelque vapeur,
Et d'une jalouse envie
Fais le tréspas recevoir,
A ceux qu'un soin de te voir,
Prive du soin de leur vie.
Fais voler sous d'autres cieux,
Aux nouveaux mondes barbares,
Contre les hommes avares
Tes démons officieux,
Pendant que loin des campagnes,
Sous tes rochers maternels,
En des ruisseaux éternels,
D'or et d'argent tu te baignes.
Si par la foy des destins,
La terre en une caverne
Te loge près de l'Auverne,
Dans ses plus creux intestins,

Bien loin de l'air où nous sommes,
Pourquoy laisses-tu le lieu,
Pourquoy si tu fais le Dieu
Loges-tu parmy les hommes?
  Amour qu'on dit tout-puissant,
Cède à ta force incogneue,
Et la grâce est mal venue.
Sans ton secours paroissant.
La parole est infertile,
Les dames ne l'aymant point,
Si, comme on dit, on ne joint
Le délectable et l'utile.
  Ainsi d'un soin diligent,
Tu rends à mes veux rebelles
L'esprit de mon Ysabelle,
Qui veut au son de l'argent,
Par une avarice estrange
Quérir l'amoureux tourment,
Comme au son de l'instrument
On fait celuy de Phalange.
  Et puis l'aman t triomphant,
Qui par toy l'a toute entière,
Luy manquer de la matière
Dequoy se forme l'enfant,
Et pour me venger qu'il entre
Et leur plaisir déffendu,
Une source d'or fondu
Toute chaude en son ventre.

—

Regrets d'une jeune courtisane grecque sur l'impuissance d'un vieil courtisan françois.

J'avois encor quelque ombre de jeunesse,
Logée au corps de la foible vieillesse,
Et mon automne estoit près d'arriver,
Dans la maison du froidureux yver,
Car la jeunesse est un bien perdurable,
Et la vieillesse est un mal incurable,
Quand de mon Roy, je reçeus cet honneur,
D'estre Ambassade envers le grand Seigneur,
Traitant de paix pour l'une et l'autre terre.
Je me brassay une mortelle guerre,
Dedans mon cœur, mon corps, et mon esprit,
Qui de l'amour d'une femme s'esprit.
Soudainement ceste flamme Grégeoise
Vint allumer ma poictrine Françoise,
Par son amour et par ces beaux appas,
Je fus surpris que je n'y pensois pas,
Car ce feignant de mon amour atteinte,
Me fist entrer en un amour non feinte,
Dans la cité que bastit Constantin.
Sur la fenestre on l'oyoit le matin,
Qui d'une voix doucement attrayante.
Chantoit tout bas une chanson plaisante,
Ores pleurant, et ores palissant,
Or souspirant d'un cœur fort languissant,
Et bref ayant en ses façons de faire
Ce qui est plus d'une feinte ordinaire.
En pensant donc apaiser par pitié,
Le feu secret de sa grande amitié,

Voyant ses pleurs et son visage blesme,
Je me rendis pitoyable à moy-mesme,
Car elle avait un visage poly,
Un front serein et le maintien joly,
Ses yeux brillans, elle sçavoit bien dire,
Et en chantant bien jouër de la lire,
Las! comparant ses chans doux et divins
Aux Sirenois, Ulisse je devins,
Non toutefois, si prudent et si sage,
Et ne pouvant gaigner ce fort passage
De continence, aveugle et amoureux,
Je fus porté vers ce roc dangereux.
Qu'est-il besoin de parler de sa grasse
De ses attraits tous remplis de fallasse,
Ses beaux cheveux tortilléz en degré
Ne se pouvoient assez voir à mon gré;
Son estomac et sa poitrine nuë,
Fort deschargée et sa cuisse charnuë
Me ravissoient; ses têtins durs et verts
Qui d'une main pouvaient estre couverts,
Et son regard qui brilloit comme un astre,
Brusloit mes yeux; ses bras blancs comme albastre,
M'embrassoient tout, et ses embrassemens
M'estoient, hélas! autant d'embrasemens.
Cela trompa ma trop grande simplesse,
Ne cognoissant la Grégeoise finesse,
Mais si par dol Troye à peu succomber,
Un seul vieillard ne pouvoit-il tomber?
Doncques dès-lors ma charge s'abandonne,
Et à l'amour, esclave je me donne.
Le premier jour, assez fort et gaillard
Je fis devoir et plus que de vieillard,
Favorisé de Vénus l'escumière.

Mais sa faveur, hélas! ne dura guère,
Car je sentis à la seconde nuict,
Ma flamme esteinte inepte à ce déduict.
Elle, pensant avoir un tributaire,
De ce deffaut ne se voulut point taire,
Et me sommoit, criant à haute voix
De luy payer ce que je luy devois.
Mais tous ses cris, ny tout son beau langage
N'ont jamais peu me mettre en équipage,
Car qui pourroit suppléer au refus
Que fait nature? Adoncques tout confus
Et tout honteux, je perdis de vergongne
Tout mouvement. Lors un peu elle grongne,
Elle se prend à mes membres tous froids,
Et de ses doigts les veut faire plus droits.
Mais rien pourtant, ma lancette non roide,
Dedans sa main demeura tousjours froide;
Tous ses efforts ne m'ont de rien servy.
  Quelle autre femme est-ce qui te ravy,
Dit-elle, alors que l'ayant embrassée,
Rend maintenant ta personne lassée?
Je lui juray que j'avois des ennuis,
Et qu'il falloit attendre d'autres nuicts,
Que lors j'estois en quelque fascherie;
Mais elle crut que c'estoit menterie.
  Lors sur le lict, ayant le corps tout nu,
Avecque pleurs ce propos j'ay tenu :
Je suis contraint (ô! nécessité dure)
De confesser mon deffaut de nature,
Et descouvrir mon imbécillité.
O! moy chétif par ma débilité,
La volonté est assez valeureuse,
Mais ma vigueur n'est plus si chaleureuse.

Je suis cassé, je n'ay plus de vertu,
Et vieux soldat, j'ay par trop combattu.
J'appans au croc des jeunes fantaisies,
Mon vieil bagage et mes armes moisies,
Que je romps, puis, qu'arresté sur cu,
Pour tout jamais ta force m'a vaincu.
Lors, la lassive, impudemment applique
Son sçavoir Grec, pour redresser ma picque;
Elle croyoit avecque ses efforts,
De redonner de la vie à mon corps;
Mais cognoissant ma branche comme morte
Semblable au corps qu'au sépulcre l'on porte,
Elle se dresse et en ses accens Grecs,
Dans le lict vœuf, fait ainsi ses regrets :
Lance, jadis mon but et mes délices,
Grand ornement des festes et des lices,
Où est l'ardeur dont tu soulois férir
Tout droict au vif, sans qu'on en peust mourir?
D'un coup plaisant qui prolongeoit la vie,
Et dont la playe avoit encore envie,
Ores ton bois naguères s'eslevant,
Est tout penchant du costé d'Occident,
Et ton vaisseau, las de courir mes ondes
A moüillé aux rades infécondes,
Ne dressant plus les voiles vers mon port.
Ha! pauvre engin, autrefois mon support,
Tu as changé ta couleur belle et rouge,
En laide et pasle, et ton corps ne se bouge
Non plus qu'un roc. Les propos, et les chans,
La mignardise, et les jeux aléchans,
Avant-coureurs de nostre jouyssance,
Ne peuvent rien dessus ton impuissance.
Ainsi chantoit se plaignant et criant.

Lors je luy dis doucement en riant,
Pleurant si fort ma langueur engourdie,
Et regrettant la foible maladie
De cet engin, innocent animal,
Tu monstres bien estre atteinte de mal
Plus dangereux, pource je te conseille
De pourchasser avanture pareille
A ton désir, tu mérites avoir
Un plus vaillant et de plus de pouvoir.
  Elle, en fureur, me respondit à l'heure,
Que penses-tu, desloyal, que je pleure?
Je pleure icy non pas un bien privé,
Mais le public, dont l'univers privé
Ne seroit rien sans ceste herbe féconde.
C'est ce qui fait embellir tout le monde,
C'est ce qui crée hommes, bestes, oyseaux,
Qui fait nager les poissons dans les eaux,
C'est ce qui cause une loy conjugale,
C'est ce qui fait la femelle et le masle,
Noüant deux cœurs d'un neud coulant si fort
Qu'un corps des deux se fait par cet accord.
Sans cet engin la beauté de la femme,
N'a point de prix non plus qu'un corps sans âme.
O rare perle! ô exquise union!
O bien qui plaist mesme en opinion!
O diamant! ô précieuse pierre,
Quand mise en œuvre, un c.. te tient en serre!
O prix sans pair! ô pair non comparé,
Le genre humain est par toy réparé!
  Ayant ainsi fait ses complaintes grecques,
Elle se taist, et finit ses obsèques,
Me laissant là, et haïssant du tout,
Le v.. qui meurt et qui faut par le bout.

Impuissance.

De Rémy Beleau, non imprimée dans ses œuvres.

Quel désastre nouveau, quel estrange malheur,
Me brasse le destin, me bannissant de l'heur
Dont je pouvois jouyr ceste nuict près de celle
Qui brusle comme moy d'une amour naturelle :
He quoy! tenant ma langue auprès l'yvoire blanc
De sa bouche de bausme, enté flanc contre flanc,
Voyant du beau Printemps les richesses escloses,
Dessus son large sein les œillets et les roses,
Un tétin ferme et rond en fraise aboutissant,
Un crespe d'or frisé sur un teint blanchissant,
Un petit mont feutré de mousse délicate,
Tracé sur le milieu d'un filet d'escarlate,
Sous un ventre arrondi et gras, et potelé
Un petit pied mignard bien fait et bien moulé,
Une grève, un genoüil, deux fermes rondes cuisses,
De l'amoureux plaisir les plus rares délices,
Un doux embrassement de deux bras gros et longs,
Mille tremblans souspirs, mille baisers mignons,
Mon v.. faict le poltron estant en mesme sorte
Qu'un boyau replié de quelque chèvre morte :
Bref, il reste perclus, morne, lasche et faquin
Comme un drapeau moüillé, ou un vieil brodequin,
Baigné, trempé de l'eau comme si la tempeste,
Eust voulu triompher des honneurs de ma teste.
Frappé d'un mauvais vent, je demeure sans cœur,
Flac, equené, transi, sans force et sans vigueur.
Qu'est devenu ce v.. à la pointe acérée?
V.. rougissant ainsi que la creste pourprée

Qui couronne flottant le morion d'un coc,
Roide entrant tout ainsi que la pointe d'un soc,
Qui se plonge et se cache en toute terre grasse,
Jusqu'aux coüillons, ce v.. estoit enflé d'audace,
Éscumant de colère, et de fumante ardeur,
Ce v.. comme un limier qui de flairante odeur
Suyvant le trac d'un c.., v.. de bonne espérance,
Tousjours gonflé d'orgueil et gorgé de semence,
Et qui pour galoper ne faisoit du rétif;
Mais maintenant, ô Dieux, est couard et craintif.
Donc pour te faire arcer, mon v.. il te faut ores,
Une vieille à deux dents qui se souvienne encores
De Jeanne la pucelle, à qui l'entrefesson
Sans enflure, sans poil, soit gelé de frisson,
Et si peu fréquenté qu'on sente de la porte
Un relant vermoulu, une peau desjà morte,
Entrouvrant tout ainsi qu'un sépulcre cendreux,
Béant sur le portail tout rance et tout poudreux,
On pende pour trophée et pour belles enseignes
Un vieux crespe tissu des lèvres des areignes,
Un c.. baveux, rongneux, landieux et peautreux,
Renfrongné, découpé, marmiteux et chancreux,
Tel c.. sera pour toy, afin de mettre au plonge
Dans l'abisme profond ce nerf qui ne s'allonge,
Et qui ne dresse point, glissant comme un poisson,
Qui frétille goulu, autour de l'ameçon,
Mars, qui jamais ne prend, amorce à la languette,
Une tripe, une peau, une savatte infecte,
Rebouchant, remoussé, et pliant de façon
Que faict contre l'acier une lame de plon,
Brave sur le rempart et coüard à la brêche,
Un canon démonté sans amorce et sans mesche,
Un manche sans marteau, un mortier sans pilon,

Un navire sans mast, boucle sans ardillon,
Un arc tousjours courbé et qui jamais ne bande,
Un nerf tousjours lasché et qui jamais ne tende.
Il faut donc pour ce v.. un grand c.. vermoulu,
Un c.. desmésuré qui dévore goulu
La teste et les ....llons pour le mettre en curée,
Un c.. tousjours puant comme vieille marée,
Tel c.. sera pour toy, plus qu'un autre plus beau
Ne peut faire roidir ceste coüarde peau.
Adieu, et jamais plus ne t'avienne entreprendre
De faire le raillant, toy qui ne sçaurois tendre ;
Adieu, contente toy et ne pouvant dresser,
Que le boyau ridé te serve de pisser.

De la femme d'un receveur.

Épigramme.

Qui plus que moy cent fois heureuse,
Au lict d'un vieillard me voit bien,
Ne m'appelle point receveuse,
Car ma foy je ne reçoy rien.

Autre, par le sieur Motin.

Que vous sert posséder Royaumes et Provinces,
Habiter des Palais richement tapisséz,

Vous servir de valets à gravité de Princes,
Et porter diamans richement enchasséz?
Que vous sert ce parfum, qui sort d'une toilette,
Voir vos coffres remplis de joyaux précieux,
Égaler la beauté du Soleil radieux,
Pour languir dans un lict la nuict toute seullette?

Autre.

De deux malheurs dont suis au vif atteinte,
Ne sçay duquel me dois plus lamenter,
Car deux maris, autheurs de ma complainte,
En divers temps m'ont sceu mal contenter.
De l'un n'ay peu les efforts supporter,
Trop jeune éstant, l'autre de froid courage
Tient mes beaux ans sans fruict de mariage.
Ainsi ces deux, par contraire moyen,
M'ont osté l'heur de l'un et de l'autre âge,
L'un faisant trop, l'autre ne faisant rien.

Les contretemps.

Épigramme par le sieur Regnier.

Lorsque j'éstois comme inutile
Au plus doux passetemps d'amour,
J'avois un mary si habile,
Qu'il me caressoit nuict et jour.

Ores, celuy qui me commande
Comme un tronc gist dedans le lict;
Et maintenant que je suis grande,
Il se repose jour et nuict.
L'un fut trop vaillant en courage,
Et l'autre est trop alangoury.
Amour, rends moy mon premier âge
Ou rends moy mon premier mary.

Autre, par le sieur Motin.

Quoy que cet esbarbé vous cause,
Justes Dames, il est bien loin
De gaigner devant vous sa cause.
Il n'a ny pièce ny tesmoin
Pour rien produire à vostre endroit,
Or, jugez donc s'il a bon droit.

Autre, d'un chastré.

Par le sieur Motin

Un Chastré devisant un jour
Avec une troupe de Dames,
Taschoit de prouver qu'en Amour
Tout le mal venoit par les femmes.

Mais l'une se prit à sousrire,
Et luy dit pour cela rien moins,
Monsieur, nous croyons vostre dire,
Si vous le prouvez par tesmoins.

Satyre contre un courtisan à barbe rasée.

Par le sieur de Sigognes.

Vous mettez chacun en cervelle,
Et tout le monde s'ésmerveille
Pourquoy vostre menton pointu
De long poil n'est point revestu.
Et que vostre barbe veluë
N'est davantage crespeluë.
Les uns disent qu'il n'y a point
De manches à vostre pourpoint,
Et que par faute d'attelage
Ne roule point vostre bagage.
Les autres, que pour prévenir
Le mal qui vous peut survenir,
Et purger l'humeur qui domine,
Vostre barbe prend médecine,
Et le jour mesme et le suivant
Qu'elle n'ose prendre le vent,
De peur que sa tresse débile
Daus la nue ne s'éparpille.
Les autres, qu'en ceste saison
Où l'on voit régner à foison,
Le mal fait pêler la teste,

Où les barbes sont de requeste,
Vous la cachez ainsi de peur,
Que quelque affronteur ou pipeur,
Par emprunt ne vous la demande,
Et que jamais ne la vous rende.
Mais aucuns mettent en avant,
Qu'au renouveau le plus souvent,
L'habile vigneron retranche
Le tronc de l'inutile branche,
De crainte qu'il n'aille suçant,
L'humeur que le cep grossissant
A soi pour se nourrir attire,
Et que vous, pour nous faire rire,
De près vostre barbe rongnez.
Un autre dit que vous craignez,
Que dans le touffu de ces landes,
De mille morpions les bandes,
Pour à leur aise fourrager,
Entreprenant de s'y loger,
Et qu'une infecte pouillerie,
Y bastisse une hostellerie,
Car ces bestes la vont aimant,
Vostre peau naturellement.
Aucuns disent pour vous défendre,
Que ce grand guerrier Alexandre,
Ce cœur sans peur et qui jadis,
Fut la terreur des plus hardis,
Et que ce foudre de la guerre,
Ce César qui rua par terre,
Les remparts de mille citéz,
Et de mille peuple domptéz,
Qui dessus l'autel de mémoire,
Immola son nom et la gloire,

Estimoient que c'estoit abus,
De porter les mentons barbus,
Et que ces espoisses filasses,
Ces flocons, ces longues barbasses,
Ne servoient parmi les combats,
Pour ruer les guerriers à bas.
Ains pour leur donner quelque prise,
Sur nostre liberté conquise,
Et pour nous trainer éstonnez,
Comme gros bufles par le nez,
Et que vous, de qui la vaillance,
S'accompagne de prévoyance,
Pour ceste cause tout expres,
Rongnez vostre barbe de prés.
Quelqu'un jugeant à vostre mine,
La froide humeur qui vous domine,
Ne luy voulut adjouster foy,
Disant que ce n'est là pourquoy
Vostre barbe fut escourtée,
Car vostre valeur indomptée
Plus viste que les cerfs légers,
Qui ne craint rien que les dangers,
Si fort au combat ne s'attache,
Que par le poil de la moustache
Quelqu'un vous puisse retenir,
Si tost que les voyez venir,
Par le dépit qui vous agite,
On dit que vous prenez la fuite
Et qu'au lieu d'un front invaincu,
Vous leur allez tournant le cu.
Certainc discoureur qui se fonde
Sur vostre sagesse profonde,
Dit que c'est de peur de frotter,

Et tous les matins dorlotter,
De vostre barbe fort crottée
La chevelure gringotée ,
Et de peur d'estre surnommé
Un Ganimède , un parfumé ,
Et que vostre barbe soit dite ,
La barbe d'un hermaphrodite.
Aussi le mignard hameçon ,
De vostre galante façon
Peut assez sans ses bagatelles
Attraire à soy le cœur des belles ,
Et les charmes de vos beautéz ,
Triomphent de leurs volontéz ,
De sorte que pour les attraire ,
De barbe vous n'avez que faire ,
Une autre touche , un autre poinct ,
Et dit qu'elle ne se voit point ,
D'autant qu'elle est en sentinelle
Et que naguerre elle eut querelle
Avec le sieur de vérollé ,
Qui vous tient pour son enrollé ,
Luy donnant une camisade,
La menaçoit de la pélade
Et craignant que ce faux garçon
Aussi tost sonna la rétraite,
Et que depuis ceste pauvrette ,
De peur de perdre sa toison
A voulu tenir garnison
L'espiant tousjours au passage
Pour se venger de cet outrage,
Un autre qui a fueilleté
Le livre de l'antiquité ,
Dit que vostre cervelle vuide

Craint le crachat aristipide,
Et que quelque vieil ravasseur,
Quelque pulmonique tousseur,
D'une barbe infecte et puante
Concrache ta barbe relante,
Et que ton menton soit moiteux
De maint crachat pituiteux.
Un autre sçavant œconome
Dit que tousjours un gallant homme,
Et qui veut des biens espargner
Faict de près sa barbe rongner :
Aussi qui pourroit satisfaire
A tous les jours sa barbe raire,
Et à tousjours se confesser,
Quoyque l'homme puisse amasser,
Il n'y a ny denier ny maille
Que pour ce subject il ne s'en aille,
Et celuy-là faict sagement
Qui se confesse rarement
Et qui fait peu sa barbe faire.
Un autre disoit au contraire,
Que c'est faict en homme rusé
De porter le menton rasé,
Et qu'usant de ceste practique,
Ne pouvez estre mécanique,
Soit de vos amis conviéz
Qu'en grand nombre vous festoiez,
Ou que le jeu vous désennuie,
Ou soit qu'une amoureuse envie,
Vous fasse payer chèrement
D'une Dame l'embrassement.
Ne craignez point que vostre teste
Y laisse du poil de la beste,

Car de tous lieux vous sortirez,
Et barbe rase et pieds ferréz.
Un autre dit que c'est dommage
Que n'estes Curé de village,
Car vous avez tout le minois,
De quelque Curé villageois,
Et vostre moustache rongnée
Comme la sienne est façonnée.
Un autre qui fait le plaisant,
Va de vostre barbe disant
Que c'est une barbe secrette,
Une barbe à la vinaigrette,
Une brosse à peigner oyseau,
Ramassée de poil de pourceau,
Et que vostre barbe coupée
N'a rien que la cape et l'espée.
Un autre qui d'elle fait cas,
La compare à du velours ras.
Qui, la va nommant barbe noire,
Qui, barbe faite en déscrotoire,
Qui, la barbe d'un papelard,
Barbe de couane de lard,
Barbe de bouc, barbe de lièvre,
Barbe de chat, barbe de chèvre :
Ainsi chacun à son vouloir
Vous faict la barbe sans rasoir.

Gaillardise, par Pierre de Ronsard.

Tu te mocques, jeune ribaude,
Si j'avois la teste aussi chaude
Que tu es chaude sous la cotte,
Je n'aurois besoin de calotte,
Non plus qu'à ton ventre il ne faut
De pelissons tant il est chaut.
Tous les charbons ardans
Allument là dedans
Le plus chaud de leur braise,
Un feu couvert en sort
Plus fumeux et plus fort,
Que l'air d'une fournaise.
J'ay la teste froide et gelée,
D'avoir ma cervelle escoulée
A ce limonier, par l'espace
De quatre ans sans m'en sçavoir grâce,
Et te voulant vaincre le cu
Moy-mesme je me suis vaincu.
Ainsi le fol frappeur
Au fondement trompeur
D'un bouleverd s'arreste,
Quand le fais tout soudain,
Esbranlé de sa main,
Luy escrase la teste.
Escoute, tu n'es qu'une sotte,
De te mocquer de ma calotte
C'est bien afin que ma cervelle
Garde sa chaleur naturelle,
Et que mon double taffetas

La fasse devaler en bas.
  L'estomac mieux en cuit
La viande et induit
Que plus chaud il demeure.
Or la concoction
Faite en perfection
Rend la santé meilleure.
  De là le bon sang prend naissance,
De là s'engendre la semence,
Qui aux reins plus chaude s'arreste;
Tant plus on a chaude la teste,
De là le sperme coule après,
Plus blanc, plus chaud et plus espés.
  Prend l'un et l'autre point,
Ou ne te mocque point
De me voir en la sorte,
Ou bien te ramentoy,
Que pour l'amour de toy
Malgré moy je la porte.

Autre, par le mesme.

Contente toy d'un point,
Tu es, je n'en mens point,
Trop chaude à la curée;
Un coup suffit la nuit,
L'ordinaire qui suit
Est tousjours de durée.
  De reins, foible je suis,
Relever ne me puis;

Un cheval de bon estre
Qui du montoir se plaist,
Sans un nouveau surcroist,
Porte tousjours son maistre.
  Le nombre plus parfait
Du premier un se fait,
Qui par soy se compose :
La très-simple unité,
Loin de pluralité
Conserve toute chose.
  Le monde sans pareil
Ne porte qu'un Soleil,
Qu'une mer, qu'une terre,
Qu'une eau, qu'un Ciel ardant :
Le monde discordant
Est cause de la guerre.
  Ma mignonne, croy moy,
Mon v.. n'est pas mon doy ;
Quand je puis, je le dresse :
Tant de fois pigeonner,
Enconner, renconner,
Ce sont tours de jeunesse.
  Mon cheveu blanchissant,
De mon v.. va chassant
La force et le courage :
L'hyver n'est pas l'esté,
Tu seras de mon âge.
  Hier tu me bravas,
Couchée entre mes bras,
Je le confesse bure.
J'eusse esté bien marry
Au règne de Henry,
D'endurer telle injure.

Lorsqu'un printemps de sang,
M'eschauffoit le flanc
A gaigner la victoire,
Bien dispos je rompois
Huict ou neuf fois mon bois :
Maintenant il faut boire.
Ne ressemble au goulu,
Qui son bien dissolu
Tout à la fois consomme,
Cil qu'il prend peu à peu,
L'argent qu'il luy est deu
Ne peut toute la somme :
Sois donc saoule de peu :
De l'homme n'est repeu
Celuy qui sans mesure
Le faict et le refaict,
Mesnager il ne sçait
Le meilleur de nature.

Traduction d'Horace.

Par le sieur de Sigognes.

C'est assez, ma belle, il est temps,
Nous devons estre assez contents,
Tréfve de l'amoureuse guerre,
J'ay mal au cœur, j'ay mal aux reins,
Je suis tout malade et je crains
D'estre un jour subject à la pierre.
Demain je cracheray du sang,

L'haleine me bat dans le flanc,
Tastez que le front me dégoutte,
Il est mal-aisé que l'excèz
Ne me cause un fièvreux accèz,
Et ne me fasse avoir la goutte.
Puis les galants injurieux,
Qui me verront rouges les yeux,
Le front deffait et la peau morte,
Pourront bien demander pourquoy,
Et facile à croire de moy,
Sentiront mon haleine forte.
A demain, ma belle, à demain,
Je vous prie ostez vostre main,
Maintenant elle dégouste,
Tout cela ne vous sert de rien,
Ostez-vous, ma belle, aussi bien
Je m'en vais faire banqueroute.
Je me suis aujourd'hui fasché,
Et dès que je me suis couché
Soudain j'ai senti la migraine,
Mais ce qui beaucoup plus me cuit,
C'est qu'éstant sans bonnet de nuict.
Je crains qu'un caterre me vienne.
Mais causons encore un petit,
Car pour me donner appétit
Il me faudroit bien d'autres sausses.
J'ai froid aux pieds, j'ay froid au nez,
Et, ma foy, vous m'importunez,
Adieu, je vais prendre mes chausses.

—

Epigramme.

Un bon vieillard qui n'avoit que le bec,
Se trouvant court prèz d'une belle Dame,
Du désir prou, mais de cela tout sec,
Ne suis-je pas, ce dit-il, bien infame,
Pour tout discours luy chante ceste game.
Il taste, il monte assez pour l'escacher
Plus de cent fois, et ne peut délascher.
Dont se mocquant, dit la Dame fachée,
L'esprit est prompt, mais infirme est la chair,
Nostre Curé souvent m'en a préschée.

Autre. (1)

Par le sieur de la Ronce.

Un Vieillard apprendre voulut,
Atteint possible de folie
Comme il falloit toucher le lut,
Pour passer sa mélancolie;
Son maistre en guignant de travers,
Luy dit, riant de ses simplesses:
Apprenez à jouër des airs,
Vous ne sçauriez jouër des piesses.

(1) Une édition postérieure donne à cette pièce le nom de Satire.

Autre.

D'où vient cela que si souvent
Double Jean, ta femme s'esgare ?
C'est faute, je croy, que ton phare
Ne flambe assez pour son devant.

Autre, par le sieur Berthelot.

Depuis que Madelon m'a veu
Porter lunettes et calotte,
Elle a secrettement pourveu
De trouver un autre Pilote :
Je ne l'en trouve pas trop sotte,
Car il faut pour vray confesser,
Que le navire bransle et flotte
Quand le mast ne peut plus dresser.

Autre, par le sieur Motin.

Il a passé son meilleur temps,
Et vous veut faire un advantage,
Et avec beaux deniers comptans,
Achepter vostre pucelage.
Vous dites qu'il est par trop d'âge,

Et qu'il n'auroit enfans de vous.
Mignonne, vous n'estes pas sage,
Et où suis-je, et où sommes nous?

A un nouveau marié.

Stances par le sieur du Rié.

Tu t'es donc marié sans nous en dire mot,
Pauvre homme, qu'as-tu faict, je te pensois plus sage,
Respons moy, le beau fils, n'estois-tu assez sot,
Sans te mettre en danger de l'estre davantage.
Mais puisque tu n'as peu éviter ton malheur,
Encore faut-il pas que tu te désespères,
Combien voit-on d'enfans avoir ce déshonneur,
D'hériter comme toy au malheur de leurs pères.
Si tu veux vivre en paix le reste de tes jours,
Et faire maintenant le salut de ton âme,
Il le faut endurer, et s'il te faut tousjours
Avoir devant yeux la crainte de ta femme,
De crainte d'avoir pis n'entre point en soupçon,
Si tu vois qu'un amy devant toy la caresse,
Car à vous voir tous deux vous avez la façon,
Toy d'estre le valet et elle la maistresse.
On m'a dit que tu cherche un estat maintenant,
Et que vostre contract porte exprès cette clause,
Tu ne dois point quitter celuy de fainéant,
Car je crois que tu n'es capable d'autre chose.

Stances sur la crainte du cocuage.

Par le sieur de Sigognes.

Plusieurs craignent comme prison
De vivre aux loix de mariage,
Et n'en sçais point d'autre raison
Que la crainte du cocuage.
Crainte dont l'esprit est attaint
D'un travail presque insuportable,
Car c'est bien en vain que l'on craint
Si le mal est inévitable.
C'est alambiquer son cerveau,
Que d'empescher le cours du Tibre,
Car le c.. faict passage à l'eau ,
Et l'eau veut son passage libre.
Ceste crainte d'estre cocu
Rend l'homme si sot et si beste ,
Que le c.. va d'auprès du cu ,
Luy porter le mal à la teste.
Il tremble, il frémit de douleur
Chaud comme feu , froid comme glace,
Faisant son Roy et son bonheur
De bien conserver ceste place.
Doute-t-il que quelqu'un la ..ut
Il met en garde sa femelle;
Craint-il que l'on n'en vienne à bout ,
Il place garde et sentinelle.
La tient-il ore entre ses bras ,
Elle ne peut estre plus seure ,
Il est mesme jaloux des draps ,
Du lict et de la couverture.
Bref, je croy fort asseurément

Que l'homme en ceste resverie
Ne pense en son entendement
Que c.., que v.., que ...rie.
  On ne sçauroit dire en effect
La cause de ces craintes nostres,
Fors qu'on dit qu'il nous sera faict
Comme nous avons fait aux autres.
  Mais si cela se peut prouver
Beaucoup courent mesme fortune,
Car à peine peut-on trouver
Quelqu'un qui n'ait ...tu quelqu'une.
  Par là donc estant convaincus
Sans chercher d'autres tesmoignages,
Ceux qui auront fait des cocus
Seront sujets aux cocuages.

Remède pour le cocuage.

Sonnet.

Mon amy, ne crains point ce nom de cocuage,
Marie toy si tu veux ou ne te marie pas,
Le destin ne se peut éviter icy bas,
Et celuy qui s'ensauve est plus heureux que sage.
  Tout ainsi que le corps suivi de l'ombrage,
Le beau jour de la nuict, la vie du trespas,
Le printemps de l'hyver, d'un mesuré compas,
Les cornes pour certain suyvent le mariage.
  Voudrois-tu pour un bien qui dure moins que rien,
Perdre en demeurant seul le plaisir et le bien
Que l'on peut recevoir des beautéz d'une femme ?

Croy moy qu'il faut avoir moins d'yeux que de raison,
Car de ce mal commun qui travaille nostre âme
Mon amy, n'en rien croire en est la guérison.

Epigramme.

Pampineau, tu te ris, et dis qu'en ton mesnage
Tu as la mesme joye empreinte sur le front,
Bref, que tu ne crains point le nom de cocuage,
Car, dis-tu, les cocus sont ceux-là qui les font.
Hé bien! tu le seras, mais d'un nom remué,
Non cocu cocuant, mais cocu cocué.

Sur la jalousie.

Sonnet.

Vous avez un mary qui entre en frénésie
Quand il voit que quelqu'un veut de vous s'approcher,
Dit qu'on sorte dehors et qu'il se veut coucher,
Voulant et ne pouvant cacher sa jalousie.
Mais puisqu'il continue en ceste résverie,
Et qu'il veut sans subjet vos plaisirs empéscher,
Sans plus tant se fascher il se faut dépéscher
De le mettre au papier de la grand' confrérie.
Il ne ressemble pas à dix mille maris,
Qui cocus de leur gré, paraissent dans Paris,
Sont habillez de soye, et vivent à leur aise.
Les femmes de ceux-là ont meilleur temps que vous,

Car tant s'en faut qu'ils soient de leurs femmes jaloux,
Qu'eux-mesmes font le guet quand quelque amy les baise.

Le mary opulent sans bien.

Sonnet en dialogue.

Dem. Mais comment peut-il faire ? on sçait bien qu'il n'a rien,
Qu'il n'a point d'exercice, et ne faict point d'affaire,
Et qu'il ne laisse pas de faire bonne chère,
Et de paroistre ainsi qu'un homme de moyen.
Et qui plus est encor l'on sçait assez combien
D'importuns créanciers, pour comble de misère,
Le tiennent obligé corps et biens par Notaire,
Et au partir de là son mésnage va bien.
Il faut que quelque jour je l'aborde et le prie
De me vouloir monstrer ceste belle industrie,
De paroistre sans charge et sans commodité.
Résponse. Mon amy, te voilà en une peine extrême,
Si tu es si jaloux de sa prospérité,
Prends, une belle femme et tu seras de mesme.

L'expérience fait la science.

Épigramme.

Le jour qu'André fut marié,
Et qu'il eust toute nuict fait rage,

Sa femme au matin m'a prié
Du reste de son pucelage.
Je la ...tis de grand courage,
Cent fois savourant ces beaux yeux,
Puis me dis d'un ris gràcieux,
Amy, ce que je viens de faire
N'est que pour sçavoir quel vaut mieux
Le mariage ou l'adultère.

Stances, contre un cocu jaloux.

Par le sieur Motin.

Quel horrible démon vous a l'àme tentée
Et faict qu'aux traits d'un fol vos discours soient pareils?
Vous pensez voir deux corps comme faisoit Penthée,
Qui trouble de fureur pensoit voir deux Soleils.
Vostre femme estoit seule, une apparence éstrange
Vous a troublé les yeux, et cela n'estoit rien,
C'éstaient illusions venant du mauvais ange,
Que vous devez fuir si vous estes Chrétien.
Père de tout mensonge, esprit, je t'exorcise
De quitter ce pauvre homme et ne troubler son heur :
Car estant fait ainsi comme l'on peint Moyse,
Il croit tant il est sot que c'est un déshonneur.
Retirez vos pensers loin de ceste imposture,
De crainte de punir vostre crédulité,
Croyant que vostre femme est de chaste nature,
Tant pour vostre repos que pour la vérité.

Et si par advanture autre que vous elle ayme
En prenant tout au pis comme on faict aujourd'huy,
Pensez que chacun doit respondre de soy-mesme,
Et qu'on n'est point damné pour le péché d'autruy.
Je voy bien que c'en est une ombre imaginaire,
Un honneur vous déçoit et vous rend glorieux,
Vous péchez, mon amy, comme fait le vulgaire,
Car on n'est point jaloux sans estre ambitieux.
Mais si ce mal secret dont vostre cœur souspire
A des braves guerriers autrefois surmonté,
Et d'autres de ce temps que je n'ose pas dire,
Endurez par exemple et par nécessité.
Cet illustre César qui dompta tout le monde
Sans l'effort merveilleux de son bras invaincu,
Encore que sous luy fussent la terre et l'onde
Sa femme n'y fut pas, car il estoit cocu.
Bien que ce brave enfant de Mars et de victoire
Fut la peur et l'honneur des plus braves guerriers,
Sur son front couronné par les mains de la gloire,
Les cornes s'éslevoient à l'envy des lauriers.
Vous n'en avez pas plus, mais vous estes moins sage,
Pour en porter le faix et pour n'en dire mot,
Vous avez moins de cœur, il eust plus de courage,
Et ne fut moins cocu, mais vous estes plus sot.
Bienheureux toutefois, car le Ciel débonnaire
Vous donne belle femme à contenter vos ans,
Si vous l'eussiez eu laide il estoit nécessaire
Que pour se faire aymer elle eust fait des présens.
Il ne vous couste rien de la voir bien servie,
Elle veut au repos vostre corps réserver,
Puis on dit que l'amour accourcit nostre vie :
Quand elle a des amans, c'est pour vous conserver.
Sa douceur au contraire allume vostre audace,

La couleur de son teint vous rend pâle et desfait,
La grâce de ses yeux vous oste toute grâce,
Et ses perfections vous rendent imparfaict.
Vous devenez bourreau pour un mary fidèle,
Vous la payez d'injure et non pas d'amitié:
La beauté, don du Ciel, est un malheur en elle;
Elle vous sert d'esclave et non d'une moitié.
En la traitant si mal, vous estes homicide,
Par la vaine contrainte on ne la doit dompter,
La femme est comparable au cheval fort en bride,
Il faut lascher la main afin de l'arrester.
Je pardonne à l'amant tenté de jalousie,
Quand il void un rival ses plaisirs retenant,
Encore qu'un plus fin n'en ait l'âme saisie
A cause que l'amour est un bien revenant.
Ne vous en faschez plus, c'est à la vieille mode,
Suyvez la destinée et prenez tout au mieux,
Faut-il qu'à vos humeurs le destin s'accommode,
Plustost que vos humeurs s'accommodent aux Dieux?
Cœur lasche et défiant, venez à vous cognoistre,
Et ne vous donnez plus vous mesme de tourment.
Bien, vous estes cocu, mais ne pensez pas l'estre,
Car l'estre et le penser c'est l'estre doublement.

Contre un vieillard jaloux.

Par le sieur de Racan.

Vieux corps tout éspuisé de sang et de mouëlle,
D'où l'ame se despart,
Jouyrez vous tousjours d'une flamme si belle

Sans nous en faire part ?
Ces beaux yeux hors d'espoir d'éschauffer par leurs
Vostre froide amitié, [charmes
Mésprisant leurs attraits ont leur recours aux larmes
Pour vous faire pitié.
Ainsi l'on voit l'Aurore en sortant de sa couche
Souspirer et gémir,
Quand son vieil impuissant, aussi mort qu'une souche,
N'a rien fait que dormir.
Nostre goust suit nos ans, la vieillesse désire
Un bon vin savoureux,
Au lieu que la jeunesse incessamment souspire
Les plaisirs amoureux.
L'Amour encor enfant chérit ceste verdure,
Et ces fleurs du printemps,
Fuyant ces vieux rochers où l'on voit la froidure
Demeurer en tout temps.
Puis donc que désormais vos vieux membres de glace
Ne luy sont qu'ennuyeux,
Ne luy déffendez point de mettre en vostre place
Quelqu'un qui fasse mieux.
Laissez en liberté ceste beauté céleste,
N'en soyez point jaloux :
Quand j'en prendray ma part vous en aurez de reste,
Plus qu'il n'en faut pour vous.

D'une bourgeoise.

Sonnet.

Quand Monsieur l'Advocat vient au logis me voir,
Je dis à mon mary qui en prend de l'ombrage,
Pour tousjours empescher qu'une jalouse rage
A la fin contre moy ne le puisse esmouvoir :
Que monsieur l'Advocat y vient de moy sçavoir
Le revenu, l'argent, l'honneur, la race et l'âge,
D'une certaine dame, entrée en son mesnage,
Que pour se marier il voudroit bien avoir.
Si bien que mon mary fort librement nous laisse
Tout bassement parler l'un à l'autre sans cesse,
Croyant qu'un mariage est tout seul nostre ésmoy.
Il ne se trompe pas si grandement qu'il semble,
Car monsieur l'Advocat discourt avecque moy
Du mariage aussi de nos deux culs ensemble.

Stances à une femme mariée.

Par le sieur Motin.

Soudain que j'eus l'honneur de vostre cognoissance,
Si lors j'eusse de vous ma demande obtenu,
C'eust esté recognoistre un amant incogneu,
Et sans avoir servy me donner récompense.
Mais depuis vous ayant ma longue servitude
Fait juger mon amour et ma fidélité,

Me refuser cela c'est trop de cruauté,
Et ne me l'accorder c'est trop d'ingratitude.
Vous m'advouëz souvent que vostre humeur vous porte
A me vouloir du bien si vous estiez à vous,
Mais que la foi promise à vostre cher éspoux,
Du paradis d'amour me faict fermer la porte.
Quoy, doutez-vous qu'il soit au sacré mariage
Tacitement permis de se faire un amy,
Un éspoux, croyez-moi, n'est cocu qu'à demy
Quand un amy discret cause son cocuage.
» Aymer gens incogneus c'est par trop d'imprudence,
» Et d'en aymer plusieurs trop de lubricité,
» N'en aymer point du tout trop de simplicité,
» Et n'en aymer qu'un seul beaucoup de continence.
L'on ne peut s'exempter de l'amoureuse flâme,
Le cœur cherche l'amour, comme l'œil fait le jour,
Celles qu'on n'ayme point, ou qui n'ont point d'amour,
Sont des corps sans beauté, ou des beautéz sans âme.
Mais il faut en amour faire choix d'un bon maistre,
Et qui sçache planter des cornes bien à point,
Qu'un fin mary les porte et ne les sente point,
Et que les yeux d'autruy ne les puissent cognoistre.
De la discrétion qui ne passe les bornes,
Qui en faisant beaucoup ne parle que bien peu,
Car bien souvent la femme enseigne où est le feu :
Le coup fait le cocu, et le bruit fait les cornes.
Arrière les humeurs arrogantes et vaines
Qui font peu de cocus et beaucoup de jaloux,
Il faut qu'un amant soit fin, patient et doux,
Modeste en ses faveurs, et muet en ses peines.
Qu'il sçache tellement former sa contenance,
Composer ses regards, et régler ses discours,
Qu'on ne puisse juger l'objet de ses amours :

Nul n'est digne d'aymer qui n'a ceste prudence.
  Souvent de n'aymer pas une dame est contrainte,
Surtout quand les amans sont volages et fous,
Car la femme a un cœur et des yeux comme nous,
Et n'a pas moins d'amour, mais elle a plus de crainte
  La crainte de la honte et non pas de la faute
Qui faict estimer l'homme et la femme blasmer.
Est le point principal qui l'empêche d'aymer,
Mais un amy prudent ceste crainte lui oste.
  Non, il n'est point de femme à l'amour si contraire,
Qui n'en ait quelquefois l'effect ou le désir,
Mais puisqu'en désirant l'on pesche sans plaisir,
Que sert de désirer, et que nuit de le faire ?
  Puisque le seul désir envers Dieu fait l'offence,
Et que le seul effet cause la volupté,
De punir les désirs c'est à Dieu cruauté,
Où folie aux humains d'aymer sans jouyssance.
  Ce qui faict que la femme en désirs est féconde,
Et qu'à peine souvent aux effets elle vient,
C'est que pour désirer seule elle s'entretient,
Et pour effectuer il faut qu'on la seconde.
  Mais souvent le vainqueur publie la victoire,
Ou va de prise en prise ainsi que le veneur,
Puis la femme à aymer n'en a que déshonneur,
Et l'homme d'estre aymé n'en a que de la gloire.
  La pluspart des amans ne faillent leur poursuite
Que par trop peu d'amour ou trop de vanité,
Ou bien en possédant quelque jeune beauté,
Engagent leur honneur par faute de conduite.
  Les uns sans jugement, d'une foiblesse estrange,
Délaissent leur poursuite, ou s'y font consommer,
Et les autres sans foy cessant de plus aymer,
Après avoir jouy soudain courent au change.

C'est pourquoy les beautéz discrètes et prudentes,
Considèrent longtemps toutes nos actions,
Avant que faire part de leurs affections;
Leurs désirs sont soudains, mais leurs amours sont lentes.
Si faut-il tost ou tard que les plus sages dames
A quelque amant cognu consacrent leurs amours,
La femme en son désir ne peut languir tousjours,
« L'irrésolution sied mal aux belles âmes.
Il faut qu'une beauté de longtemps assaillie,
Aime celuy qu'elle a recognu de tout point,
Car si l'on faut d'aymer et ne cognoistre point,
Cognoistre et n'aymer pas seroit-ce pas folie?
Le mariage n'est qu'un prétexte aux plus fines,
Pour esconduire ceux qui leur sont odieux,
Car puisqu'amour est Dieu, et le maistre des Dieux,
Il n'est sujet aux loix humaines ny divines.
Vous, belle, objet divin de mes amours fidelles,
La vie de ma vie et le cœur de mon cœur,
Qui ostez à l'amour le titre de vainqueur,
Et à toutes beautéz la gloire d'estre belles;
En qui tout est parfait et rien n'est à redire,
Dont l'on ne peut assez le mérite admirer,
Dont la rare beauté ne se peut comparer,
Qui donnez aux humains plus à penser qu'à dire;
Vous à qui nuict et jour ma pensée s'eslève,
A qui seule je rends depuis vous avoir veu,
Et mes vœux pour hommage et mon cœur pour adveu,
Qui comme un fief d'amour de vos beautéz relève;
Moy qui ne plains jamais que par trop de silence,
Qui ne suis malheureux que par trop de respect,
Qui n'ay devant mes yeux que vostre seul aspect,
Et n'entretiens mon mal que par trop de constance;
Quand verray-je finir mes amours et mes charmes,

Et quand viendra le jour que ma ferme amitié,
A vos autres vertus marrira la pitié,
Vos désirs à mes feux, et vos pleurs à mes larmes ?
Quand le poinct que tomber entre mes bras je voye,
Vostre corps affoibly du feu de vos désirs,
Et vos beaux yeux se fondre en cent mille plaisirs,
Tout en regards de flamme et en larmes de joye ?
Verray-je point le temps paravant que je meure,
Qu'en m'aymant tous ennuis loin de vous soient chasséz,
Fors un juste regret de mes tourmens passéz,
Et de ne m'avoir pas aymé de meilleure heure ?
En sorte que durant le cours de notre vie
Nous puissions vous et moy, égaux d'affection,
Guider sous le silence et la discrétion,
Nos amours sans soupçon et nostre heur sans envie.

Epigramme par le sieur Motin.

Qu'on ne s'en mocque désormais,
Pour cocu qu'on ne le diffame,
Hé! le pauvre homme n'en peut mais,
Il ne l'est que de par sa femme.

Autre, par le sieur Maynard.

Belle, dont les yeux m'ont vaincu,
De sçavoir si Jean est cocu,

Vous avez une forte envie.
S'il est cocu je n'en sçay rien,
Mais je sçay bien que de sa vie
Il n'a baisé femme de bien.

Autre.

Un Médecin fameux bien connu par la ville,
Rencontrant son fermier venant en sa maison,
Luy dit, tu viens bien tard, je ne suis guère habille.
A mon très-grand regret, voicy, Monsieur, l'oyson
Que vous avez mandé, voulez-vous qu'on l'habille,
Il est gras tout à fait, et plus que de raison.
Ouy, dit le Médecin, gras comme ton chapeau,
Qui semble proprement estre fait au niveau
D'un cocu à dix doigts de la plus haute game.
Monsieur, dit le Fermier, il n'est plus guère beau,
Mais c'est un de vos vieux que m'a donné Madame.

Autre.

Un Médecin brusque et gaillard,
Fit à son fermier telle enqueste :
Viens ça qui t'a mis en la teste
Ce gentil chapeau de cornard?
De ce le manant estonné

Réspondit, Monsieur, par mon ame
C'est un de vos vieux que Madame
M'a de vostre grâce donné.

Autre.

Dis, pourqouy te vantes-tu tant,
Par un titre si magnifique
D'estre une personne publique?
Ta femme en peut bien dire autant.

Autre, par le sieur Maynard.

Ce jaloux à barbe rasée,
Ne chemine que par compas,
Vist-il sa maison embrasée
Il n'en daigneroit faire un pas :
Lorsque devant luy je m'incline,
Saluant mesme son mulet,
Il me faict une triste mine,
Comme si j'estois son valet.
Jamais pourtant je ne m'en pique,
Car le bon homme à bien raison
De me traiter en domestique,
Puisque je couche en sa maison.

Autre sur un jaloux.

Par le mesme.

Jean tant que vous avez permis
A vostre compagne fidèle,
De voir librement vos amis,
Homme vivant n'a voulu d'elle.
Mais depuis que vous la guettez,
Chacun pour charmer ses beautéz,
Tâsche d'ajuster sa rotonde.
Dites donc, monsieur le jaloux,
Eust-elle peu trouver au monde
Un Maquereau meilleur que vous?

Autre, par le mesme.

Il n'estoit personne en la ville,
Qui par amour eust chevauché
Sa femme au déduit si habile,
Bien qu'elle fust à bon marché.
» Mais plus un bien est difficile
» D'autant plus est recherché,
Car si tost qu'il ferma boutique,
Un chacun d'amour s'en éprit,
Par son martel elle eut pratique,
Puis dites qu'il n'a point d'esprit.

Pour un Peintre qui s'estoit acquis de la réputation par le portraict de Diane.

Épigramme par le mésme.

Peintre, que tous les bons espris
Honorent de tant de loüanges,
Que ce n'est plus qu'avec méspris
Qu'il se parle de Michel Ange,
Je ne reste plus estonné
Que ta Diane t'ai donné
Une gloire si recogneuë.
Amy, qui ne juge à ton front
Que ton œil trop hardiment prompt,
A veu ceste Déité nuë?

Le cocu pacifique.

Sonnet.

En parle qui voudra, tu es un homme rond,
Homme doux et bénin, et de grande patience,
D'avoir pu constamment souffrir en ta présence
Que l'on aye planté des cornes sur ton front.
Je sçay bien que plusieurs cet acte blasmeront,
En ce que du galand tu ne pris la vengeance,
Et au lieu d'admirer ta loüable constance
De ce nom tout commun, cocu, te nommeront.
Mais croy moy, mon amy, tu n'eusses sceu mieux faire,
Encor que de ta femme on t'eust bien pu défaire

D'autant que tu l'avois surprise sur le fait.
Mais de nuire au ...teur tu n'avois cause aucune,
Ne pouvant l'accuser qu'en rien il eust meffait,
En usant comme toy d'une chose commune.

Le Jeu du Toton.

Par le sieur Motin.

A Ce toton ta main sçavante,
Selon le temps donne le tour,
Et moy d'une façon plaisante,
Je le veux passer en amour.
Pour passer ma mélancolie,
Un jour la belle Jeanneton,
D'une façon gaye et jolie
M'entretint au jeu du toton.
Ceste fille toute follastre
S'assit dessus un oreiller,
Et m'ouvrant sa table d'albatre
Me fit près d'elle agenouiller.
Tenté du gain et de la gloire
Qui s'offroit à moy sans travail,
Je tiray mon toton d'yvoire
Marqué de branche de corail.
Aussitost d'une main pillarde,
Et par un coup anticipé,
La belle tourna frétillarde,
Et commença par *accipé*.
Voyant une humeur tant accorte,
Et le jeu si bien ordonné,
Je la laissay jouër de sorte

Qu'après elle fit un *poné*.
  Que je recommence, dit-elle,
Je serreray mieux le baston,
Là, c'en est faict, la chance est telle,
Qu'enfin j'ai gaigné le *toton*.
  Elle s'emporte d'allégresse,
Et suivant l'heur qu'elle avait eu,
Reprend le toton et le dresse
Aussitost qu'il est abbatu.
  Ses mains au jeu bien assorties,
Continuoient à m'esgayer,
Mais je perdis tant de parties,
Que je n'eus plus de quoy payer.
  La belle me voyant sans feinte
Plustost repeu que degousté,
Prit le toton et fut contrainte
De le tourner sur *dimité*.
  Dieu ! que ce jeu m'est délectable,
Me dit à l'heure Jeanneton,
Je serviray tousjours de table,
Si tu veux servir de *toton*.

Le Jeu de Dames.

Par le sieur de Rosset.

CElle qui tient les belles âmes
Subjectes aux loix de l'amour,
Pour s'esgayer au jeu de Dames
M'envoya quérir l'autre jour.

Moy qui ne prise rien ma vie
Au prix de son contentement,
Pour faire passer son envie
Je vay chez elle promptement.
Là, ceste main que j'idolatre
Avoit l'estat appareillé.
Dedans un beau damier d'albatre
De belles roses émaillé.
Les pions blancs elle vient prendre,
Pions d'immortelle valeur,
Et moy je prends pour me déffendre
Les pions de rouge couleur.
La belle pour gaigner la lice
S'efforce à jouër finement,
Et je conjoins à l'artifice,
Ma main, mon œil, mon jugement.
Pour frustrer le point où j'aspire,
Elle se tient tousjours de loin,
Et quant au combat je l'attire,
Elle se retire en un coin.
Moy de nature impatiente,
Je fonds d'ardeur et de désir,
La belle nage en ceste attente
Dans un doux fleuve de plaisir.
Elle dilaye, et moy je brusle
De voir bientost la fin du jeu,
Il est vray qu'elle dissimule,
Lorsque son âme est toute en feu.
Enfin pour déstourner ses ruses,
Un combat nouveau j'entreprends,
Rien ne luy servent ses excuses,
Elle me prend et je la prends.
En ceste prise mutuelle,

Je fis si bien sans me tromper,
Qu'en un coin j'enferme la belle
Sans espérance d'eschapper.
  Elle, voyant ceste surprise,
Tasche de sortir de ce lieu,
Mais vaine fut son entreprise,
Car j'avois gaigné le milieu.
  Alors cet astre de nostre asge
Baissant de honte un peu les yeux,
Et puis haussant son beau visage
Me dit ce propos gracieux :
  O douce cause de mes flammes,
Le sort accompagne ton heur,
Nous jouerons bien souvent aux Dames
Si tu conserves mon honneur.

La Douche.

AUX DAMES QUI VONT BOIRE DE L'EAU DES BAINS DE POUGUES POUR FAIRE DES ENFANTS.

Par le sieur Rapin:

Belles, qui venez rechercher
A Pougues les eaux sulphurées,
Pour la soif d'amour estancher
Dont vos veines sont altérées;
  Et vous qui lorsque le Soleil
Vienct ésclairer ce paisage.
Y venez chercher du vermeil
Pour colorer vostre visage;

Vous aussi qui pour le désir
De continuer vostre espèce,
Contre le stérile plaisir
Beuvez de ces eaux à largesse.
Quoyque fassiez, n'attendez pas
Aucune allégeance ou remède,
Des eaux de Pougues ou de Spas
Contre le mal qui vous possède.
Elles n'ont pas tant de froideur,
Qu'un gout aigret plein d'amertume,
Ne monstre tenir de chaleur
Du souffre chaud et du bitume.
Amour n'est que flamme et que feu
Plein de colères et de fougues,
Qui s'embraseroit peu à peu
Au vitriol des eaux de Pougues.
Jamais il ne vient en ses eaux
Tremper ses dards et son plumage,
Et jamais on y voit d'oyseaux
Pour boire ou chanter leur ramage.
Les Nymphes pures n'ayment point
Les Philandres et les Erastes,
Et faut pour s'en servir à point
Avoir le corps et les cœurs chastes.
Peu vous profiteroient aussi
Les bains, la sueur, et la douche,
D'Archambaut ou Montmorency,
Et l'estroit régime de bouche.
Mais en Lampsaque une liqueur
Se trouve odorante et éspaisse,
Qui pénètre jusques au cœur
De celle que le cul oppresse.
Le Dieu des jardins en ce lieu,

Une heureuse douche administre,
Par un tuyau dont au milieu
Son Phalle seul est le Ministre.
  Lampsaque la cité réspond
Vis-à-vis de celle où Léandre
Passoit à nage l'Hellespont,
Pour Héro ceste douche apprendre.
  Les valeureux Milésiens,
Auteurs de ceste ville furent,
Pour les grands plaisirs et les biens
Que de ceste douche ils receurent.
  Au Dieu qui en fut l'inventeur,
Leurs femmes en leur maladie
Offrirent, pour avoir cet heur,
Le lourd animal d'Arcadie.
  De ceste douche eut grand désir
Ceste Princesse Égyptienne,
Quand Joseph n'y prenant plaisir
Ingrat, lui refusa la sienne.
  De la mesme ardeur s'éschauffa
La belle mère, qui dépite
D'un triste licol s'éstouffa
Au refus qu'en fit Hypolite.
  A Didon, Médée et Philis,
La vie eust ésté prolongée,
Si par ce savoureux coulis
Leur soif eust ésté soulagée.
  De fait, belles, il n'y a pas
Au monde une liqueur semblable,
Qui s'administre par compas,
Et d'une hauteur convenable.
  De l'ample fruict Démonien
On voit enter sur la pistache,

Et le légume Samien
Au centre de Philis se cache.
  L'encolure en est proprement,
Tout ainsi qu'une chante-pleure,
Qui distille plus promptement
Que le Mire Arabe ne pleure.
  Tel éstoit jadis le fascin
Que les matrones plus sévères
Portoient au col ou dans leur sein
Pour plustost en devenir Mères.
  Tel fut le court Fueillard que vit
D'Alcinois la fille éstonnée,
Et le rameau d'or qui servit
De passe-temps par tout à Enée.
  Tel fut le javelot mutin
Dont Roger vainquit Bradamante,
Qui par le superbe Martin
Fut nommé la petite Mente.
  Tel en l'âstre se présenta
Le Dieu lare à la sœur d'Ocrise,
Dont un esclave elle enfanta,
Qui eust de Rome la maistrise;
  Après que Tiphon eut jeté,
Par une cruauté farouche,
L'instrument doux et affeté,
Dont Osiris donnoit la douche.
  Isis de grand regret qu'elle eut,
En fit représenter l'usage,
Pour porter en pompe, et voulut
Qu'en son temple on luy fit hommage.
  Telle Image à huis clos plaisoit
Aux Dames de Rome et de Grèce,
Quand le sacrifice on faisoit

De nuict à la bonne Déesse.
Or, ce n'est la teste ou le dos
Ou l'estomac, qu'il vous faut oindre,
Le mal ne vous tient pas aux os,
Vous sçavez ou le sentez poindre.
Il y a un certain endroit
Entre les jardins d'Himenée,
Où la douche coule tout droit
Un peu dessus le périnée.
Mais pour ne réspandre ce laict
Ruisselant aux ruisseaux internes,
Ne faut chapeau ny mantelet,
Ny autres appareils externes.
Un peu de mouvement de corps,
Imitant la fissagne dance,
Tire par mutuels accords
L'arrousement à la cadance.
Deux petits globes au dessous
Pour fortifier ce mystère,
Donnent le contrepoids aux coups
Et rendent le suc moins austère.
Quelquefois plus, quelquefois moins,
L'aspersion est avancée,
Et y a tousjours deux témoins
Par qui la dose est dispensée.
Les anciens n'ont inventé
Ny Dieu, ny Déesse à leur mode,
Qui n'ayent expérimenté
Combien la douche en est commode.
Minerve mesme, et les neuf sœurs,
Et Veste, et Cibèle, et Lucine,
En ont essayé les douceurs,
Par plaisir ou par médecine.

Un Grec qui la douche n'aymoit,
Ayant sa canelle accourcie,
N'en pouvant user, la nommoit
Une petite Èpilepsie.
Sans force elle ouvre les conduits,
Et fait suppurer les ulcères,
Qui en sont doucement enduits,
En y appliquant les pessères.
Elle sert aux obstructions
Des reins, du foye et de la rate,
Et guarit les oppressions
Mieux qu'une dragme attipocrate.
Les nerfs tendus elle fleschit,
Elle humecte et mollit les roides,
Le sang chaud elle rafraichit,
Et reschauffe les humeurs froides.
Quelquefois prise gloutement
Elle engendre une hydropisie,
Qui neuf mois après justement
Se termine en paralisie.
Elle perce les corps humains
D'une faculté laxative,
Se tournant en pieds et en mains
Selon que l'influence arrive.
Sans elle l'univers perclus
Seroit désert en peu d'années,
Et les dieux mesmes n'auroient plus
Sur qui verser leurs destinées.
C'est le Moli qui eut vertu
Contre tous les charmes de Circe,
Aydé de ce glaive pointu
Que desgaina contre elle Ulysse.
C'est le Népente singulier,

Dont Hélène avoit la science,
Qui de tout mal particulier
Apporte une douce oubliance,
  L'onguent en est si précieux.
Quand de son canal il découle,
Qu'il passe celuy qui des cieux
Descendit en la Sainte Ampoule.
  On n'en peut prescrire le pois
Par livre, par dragme, ou scrupule,
Mais on le prend à plusieurs fois
En tout temps sans aucun scrupule.
  Mesme de nuict entre deux draps
Penas, Duret, Liebaut l'ordonnent,
Ceux qui vous mènent sous les bras
Sçavent bien comment ils la donnent.
  Or allez donc, et ne perdez
L'occasion de tel remède,
De peur que si trop vous tardez,
On y suppose un Ganymède.
  Quelquefois une folle main,
Troublant la source et la rivière,
Fait couler la liqueur en vain
Par abondance de matière.
  Hastez vous donc, belles, de peur
Qu'un si grand trésor ne se perde,
Et ne laissez faner la fleur
De vostre jeunesse plus verde.
  Faites place à ces mésheignéz,
Qui vont en chaire et en potence,
Et à ses sourcils renfrongnéz
Qui font icy leur pénitence.
  Ces eaux ne sont propres qu'à nous,
Tous devenus vieux Capitaines,

Qui n'osent boire devant vous
Quand vous paroissez aux fontaines.
  L'un fait la grimace en beuvant,
L'autre rotte ou fait quelque mine,
L'autre tient à peine son vent,
Ne pouvant porter l'eau de mine.
  L'un est graveleux, et gouteux,
Mangé de loups, ou hidropique,
L'autre est impotent et boîteux,
De vérole ou de schiatique.
  Bref, de tous ceux que vous voyez
Pas un n'est sans tare ou sans vice,
Et en prendrez si me croyez
D'autres pour vous faire service.
  Les beaux et jeunes Damoiseaux
Qui dessous les bras vous soustiennent,
Ne sont point à boire ces eaux
Que quelques maux ne les y tiennent.
  S'il s'en trouve un seul d'entre tous
Qui feigne estre hipocondriacque,
Je suis d'avis qu'avecque vous
Il aille à la douche en Lampsacque.

Les joueurs de paume.

AUX DAMES.

Stances, par le sieur du Souhait.

Nous sommes six joüeurs, portant balles et raquette,
Qui voulons, s'il vous plaist, joüer en vos tripots,
Mes Dames voulez-vous, la partie en est faicte,

Car qui veut s'accorder il ne faut que deux mots.
  Vous sçavez nostre jeu, nous taschons dans la grille,
Et ne voulons jamais mettre nos coups dessous,
Ayant quarante cinq d'une dextre subtile
Nous cherchons le moyen de mettre aux petits trous.
  Nous ne remettons pas la partie sur la chasse,
Ce seroit follement tromper les attendans,
Nous visons dans le trou et la nuict ne nous chasse,
Car encor qu'il soit nuict nous mettons bien dedans.
  Et si du premier coup dans le trou l'on ne baille,
Nous repoussons encor une fois nostre esteu,
Évitant que nos coups ne sautent la muraille
Nous le faisons mourir doucement dans le jeu.
  Nous ne donnons jamais à personne advantage,
Nous gaignons quinze, trente, et tousjours peu à peu
Nous taschons d'avancer et gaignons l'advantage,
Et puis d'un coup de trou nous emportons le jeu.
  Soudain du premier jeu nous venons au deuxiésme
Au tiers, et puis au quart, souvent on vient à deux,
Quelquefois on met bien la partie au sixièsme,
Mais la plus ordinaire est faite en quatre jeux.
  Mes Dames voulez-vous accorder la partie,
Nostre raqueste est bonne et le manche assez long,
Afin qu'ésgalement la chose soit partie
Nous prendrons la vollée, et vous irez au bond.
  Tenez donc vos tripots arméz de couverture,
Et que les murs soient hauts et qu'ils soient assez forts,
Car c'est un désplaisir quand par cas d'avanture
L'on veut mettre dedans, et que l'on met dehors.
  Et nous serons arméz de nos fortes raquettes,
Dont les boyaux sont bons et les nerfs bien tendus,
Et nous tiendrons tousjours nos balles toutes prestes,
Afin de bricoller aux trous mieux déffendus.

Le gage touché.

Stances par le sieur Chauvet.

Une trouppe de Damoiselles
De passer le temps dévisoit,
Madame estoit avec elles
Qui dessus toutes reluisoit.
Je vins là pour les voir esbastre,
Amour y vint pareillement,
Car il ne quitte, l'opiniastre,
Moi ny ma belle un seul moment.
La place nous fut départie
Comme aux Dames à nostre tour,
Et fallut que de la partie
J'eusse de mesme que l'Amour.
Quel jeu plairoit à ceste bande,
On y fut long-temps empesché,
Mais enfin Madame commande
Que ce fust au gage touché.
Soudain elle eust cet advantage,
Que dans son giron gracieux
Chacun de nous y mit son gage,
Ce qu'il a de plus précieux.
Amour abandonnant ses armes
Y jeta son brandon vainqueur,
Esteint à demy de mes larmes,
Et moy j'y mis mon pauvre cœur.
Madame avoit sa portraiture
Dans un estuy d'or esmaillé,
Qui luy pendoit à la ceinture,
C'est le gage qu'elle a baillé.

Lors de son escharpe incarnate
Les yeux d'amour elle banda,
Et puis de sa main délicate
Touchant mon cœur luy demanda :
Petit Gentilhomme, dit-elle,
Qui avez les deux yeux bouchéz,
Auquel de la troupe ou à quelle
Donnez-vous les gages touchéz?
A la plus belle je les donne,
Respond Amour tout affecté,
Madame rougit et soupçonne
Qu'il a déscouvert sa beauté.
Et de faict sa veuë traistresse,
Qui sous le bandeau regardoit,
Apperceut bien que ma maistresse
Touchoit mon cœur du bout du doigt.
Voulant donc faire son partage,
Il reprit pour luy son brandon,
Belle, il me donna vostre image,
Et de mon cœur il vous fit don.
C'est maintenant à vous madame,
Ça ça que je bande vos yeux,
Le bandeau couvrira la flamme
De leurs ésclairs victorieux.
Tandis que vous n'y verrez goutte,
Je prendray mon cœur que je plains;
Mais non, n'entrez point en ce doute,
Il se plaist trop entre vos mains.

—

Le Ballet des Maquereaux.

Stances.

Nous sommes du pays d'Erice,
Bien cogneus par nostre artifice
Des plus illustres de la Cour,
Le grave Amour est nostre maistre,
Et nous avons la gloire d'estre
Les Ambassadeurs de l'Amour.
Nous sçavons si bien par usage,
Comme il faut faire le message,
Et rendre les petits poulets,
Qu'il faut que l'on se persuade
Qu'en ceste amoureuse ambassade
Nous sommes d'insignes valets.
Nous sçavons faire des merveilles
Quand il faut charmer les oreilles
Des esprits mesmes invaincus,
Et l'on peut dire en asseurance
Que nostre art faict en la France,
Plus d'un régiment de Cocus.
Belles, si quelqu'une souhaitte
D'arborer la belle cornette
Du signe luisant des Taureaux,
Nous sommes à vostre service,
Car nous ne tiendrons pas à vice
De vous servir de Maquereaux.

—

Les Fureteurs.

AUX DAMES.

Stances.

Ce faux garçon qui nous travaille
Le cœur et l'âme nuict et jour,
Par nos furets ce faux Amour
Sera pris quelque part qu'il aille.
  Et s'il n'est pris en ses déserts,
Que nous soyons pris pour des dupes,
Fust-il caché dessous vos jupes,
Si vos clapiers nous sont ouverts.
  Il sera pris fust-il sous terre,
L'eussiez-vous recelé chez-vous,
L'eussiez-vous caché dans vos tours,
Belles, nous luy ferons la guerre,
  Nous avons poches et furets,
Propre à faire ceste chasse,
Qui luy feront quitter la place
Fust-il au fonds de ces forests.
  Car éstant fureteurs, Mesdames,
Nous voulons pour vous attaquer,
Trouver moyen de fureter
Celuy qui furette nos âmes.
  Ce méstier que nous exerçons,
Nous fut appris par la nature,
Comme il n'est point de créature
Qui n'en retienne des leçons.
  Ainsi depuis nostre jeunesse
Nous avons tousjours fureté,
Et n'avons autre volupté,
Sinon de fureter sans cesse.

En furetant nous fusmes faicts,
Vous mesmes en sçavez que dire,
Belles, qui vous prenez à rire,
Oyant parler de nos effects.
Si c'est quelque vieille tanière,
Trous de chevreux et de renards,
Nos furets se monstrent coüards.
Et veulent retourner arrière.
Mais aux clapiers, de qui les bords
Sont couverts de nouvelle mousse,
Plus la chasse leur semble douce,
Plus ils sont vigoureux et forts.
Dans les voutes plus relevées
Ils vont éventer le gibier,
Et battent si bien un clapier,
Qu'ils suivent toutes les coulées.
Pourveus donc de furets si fins,
Nous ne sçaurions faillir à prendre,
Et si l'Amour s'en peut déffendre,
Belles, nous prendrons vos connins.

Les batteurs d'amour.

AUX DAMES.

Stances.

Nous sommes les batteurs d'Amour,
Soit que la nuict vienne à son tour,
Ou que le beau jour renouvelle,
Incessamment nous besongnons,

Et sans que pas un traisne l'aisle,
Tant nous sommes bons compagnons.
  Nous allons de teste et de reins,
De pieds, de jambes, et de mains,
Ore en avant, ore en arrière,
Et frappons en nous démenant
De si vigoureuse manière,
Que le grain sort incontinant.
  Aussi nous avons entre nous
De bons fléaux par dessus tous,
Ils ont une gloire accomplie,
Et sont tellement bien verséz,
Que plustost l'effort ne les plie,
Que leurs grands bouts sont redresséz.
  Belles Nymphes, dont les beaux yeux
Esclairent ces champestres lieux,
Qui vous bénissent de loüanges,
Si vous les jugez moins parfaicts,
Prestez-nous seulement vos granges,
Et vous en verrez les effects.

Les pionniers d'amour.

AUX DAMES.

Stances.

Dames, vous pourriez trouver pis
Que nos pesles bien emmanchées,
Nous sommes bien fournis de pics,
Pour besongner à vos tranchées.
  Sans pionnier on ne peut prendre

Ny remparts, ny ville, ny tour,
Et d'effect si voulez l'apprendre
Nous sommes pionniers d'Amour.
  Nous sommes si bons à la guerre
Pour miner, frapper et trancher,
Qu'enfin nous faisons rez de terre
La forteresse tresbucher.
  Tousjours avec la besoche
La treuth, le picq, et le hoyau,
Nous frappons si bien une approche,
Que nous renversons le chasteau.
  Nous portons dessus nos eschines
Nos ferremens bien retrousséz,
Car il faut de grosses fassines
Pour bien recombler vos fosséz.

Les Astrologues.

Stances.

Ces faiseurs d'Almanacs connoissent aux estoilles,
Que tous les amoureux ne seront pas contens,
Qu'on verra des jaloux, des femmes infidèles,
Des neiges en yver, et des fleurs au printemps.
  Voyez leur instrument tesmoin de leur science,
Par qui de tous les Cieux les astres sont cognus,
Et le prenez en main pour voir quelle influence
Jupiter vous envoye, ou Mercure, ou Vénus.
  Vous sçavez de vos jours la fatale adventure
Et si l'on aymera cet an fidèlement ;
Mais si l'art leur défaut ils prendront la nature,

Car ils ne veulent pas user d'enchantement.
Et quand bien ils seroient sur le dos de Neptune,
Ils sçavent le moyen de choisir un bon port,
Puisqu'au fort de l'orage et contre la fortune
Leur esguille regarde incessamment le Nord.
Si donc vous désirez sçavoir les destinées
De vos affections et tous leurs accidents,
En leur disant le point auquel vous fustes nées,
Ils trouveront bien tost quels sont vos ascendans;
Et pour mieux vous monstrer des traits de leur science,
Ils laisseront leur robe et tous empeschements,
Afin que vous voyez comme on fait de naissance
Et du Ciel de Vénus les plus beaux mouvemens.
Nous avons employé la plupart de la vie,
A cognoistre des cieux les divers mouvemens,
Ét sur tous les secrets qu'apprend l'astrologie
Discourons de la cause et des événemens.
Mais, voyant les clartéz dont ceste cour abonde,
Surpris d'éstonnement parmy tant de flambeaux,
Nous croyons sans mentir que c'est un autre monde,
Puisqu'on voit un Soleil et des astres nouveaux.
Leurs rayons ésclairant ont leurs flammes si belles
Que comme en plein midy ceste sale reluit,
Que qui voit ce Soleil avecque tant d'éstoiles,
Ne peut bien asseurer que ce soit jour ou nuict.
Désjà dedans nos cœurs leur lumière rayonne,
Qui doit bien mériter l'empire de l'Amour,
Et que chacun de nous pour jamais abandonne
Les éstoiles du Ciel pour celles de la cour.
Beaux astres, vous pouvez beaucoup plus sur les hommes
Que tous les cieux ensemble et les destins jaloux,
Puisqu'un seul d'entre vous, de sages que nous sommes,
Nous oste la raison et nous fait estre fous.

Mascarade des buscherons.

AUX DAMES.

Le premier Buscheron.

Fy de ces Buscherons, qui nés dans le méspris,
Au bois sec ou tortu font une triste guerre :
Les arbres les plus beaux des forests de Cypris,
Sont les bois glorieux que je couche par terre.

Le second Buscheron.

Bien que je sois poussé du désir de paroîstre,
Ne me souhaitez pas que la faveur des Rois
Me fasse quelque jour grand Veneur, ou grand maistre,
C'est assez que je sois grand abbateur de bois.

Le troisièsme Buscheron.

Ce n'est pas grand trophée
Que la lyre d'Orphée
Des plus fiers animaux ait charmé le courroux :
La douceur tésmoignée
Du son de ma congnée
Ravit tous les oyseaux, excepté les Coucoux.

Le quatrièsme Buscheron.

O beautéz, qui voyez le méstier que je fais,
Si vous me mésprisez, it iroit bien du vostre :
Ma cognée aujourd'huy faict d'éstranges effets,
Quand elle abbat du bois, elle en faict venir d'autre.

Mascarade des Scieurs de bois.

AUX DAMES.

Le premier Scieur de bois parle.

Je travaille sans cesse avec un tel effort
A scier des Beautéz la rigueur endurcie,
Que l'Amour est ingrat, si quand je seray mort,
Dans le Ciel de Vénus il ne loge ma scie.

Le second Scieur de bois.

Personne mes vœux ne reçoit
Qui soudain ne m'en remercie,
Car tout ce que l'œil apperçoit
N'a rien de si doux que ma scie.

Le troisièsme Scieur de bois.

Ne mésprisez point mon outil,
L'advantage qu'il vous présente,
C'est qu'il n'est rien de si subtil
A se loger dans une fente.

Le quatrièsme Scieur de bois.

Je ne suis point de ceux dont l'outil mercenaire
Sert indifféremment à toutes sortes d'arts,
Si mes bras à scier, s'occupent d'ordinaire,
C'est pour les traits d'amour, et les lances de Mars.

—

Mascarade des Sagittaires.

AUX DAMES.

Le premier Sagittaire.

Puisque l'amour m'appelle au mestier de Bellonne,
Que n'ai-je comme vous le courage inhumain ?
Et que n'ai-je, o beautéz, le pouvoir qu'il vous donne !
C'est de bander un arc sans y mettre la main.

Le second Sagittaire.

Bien que mon arc bande à cause de vous,
Et que ma flèche à nulle autre ne cède,
Ne craignez point la rigueur de mes coups,
S'ils font du mal ils donnent le remède.

Le troisièsme Sagittaire.

Ne cachez point les lys de vostre gorge ouverte,
Je suis trop malheureux lorsque je vise au blanc,
Sur moy seul, ô beautéz, tombe toute la perte,
Je ne tire un seul coup qu'aux dépens de mon sang.

Le quatrièsme Sagittaire.

Ne craignez point les traicts que mon bras va tirer,
Toute âme que je blesse en est d'aise ravie,
Quel mal à mes amis pourrois-je procurer,
Puis qu'à mes ennemis mes coups donnent la vie?

—

Les fous.

Chanson.

De tous les fous qu'on voit en France,
Et de ceux qui font les prudens,
Il n'y a point de différence
Que de barbe et d'habillemens :
Car tout le monde a sa folie,
Qui le possède et le manie.
Les uns désirent la richesse,
D'autres désirent les hasards,
Tel faict le vain de sa Maistresse
Qui n'en a rien que des regards ;
Et cependant la jalousie
Trouble le plaisir de sa vie.
L'un ayme les champs solitaires,
L'autre se plaist dessus la mer,
Aucuns dedans les Monastères
Se font pour jamais enfermer,
Puis de leur âme repentie
Naist bien souvent quelque folie.
Tel se consomme dans les flammes
D'un amour plein de vanité,
Et pour la cour et pour les Dames
Vend son bien et sa liberté,
Et dans l'erreur et la folie
Passe le reste de sa vie.
Tel veut cognoistre la science,
Tel autre veut tout ignorer,
Tel autre pour une inconstance
Est prest à se désespérer,

Et tout enfin n'est que folie,
Qu'erreur, que mensonge, et manie.
  Mais qui sont plus fous ou plus sages,
Dites, messieurs les entendus,
Ou ces fous rians et volages,
Ou ceux qui les ont attendus,
Et qui pour voir une folie
Auront le rheume ou la chassie.
  Ces fous que l'on voit à la danse
Ne sont pas des fous tout à fait,
Ils sont plus sages qu'on ne pense,
Puisqu'ils sont fous quand il leur plaist;
Et la sagesse et la folie,
Leur tiennent bonne compagnie.

Autre, sur le mesme subject.

De l'humeur folle et frénétique
Les sages deviennent jaloux,
Et quittant leur robe à l'antique
Tous à la fin deviennent fous :
Car la sagesse est accomplie
De sçavoir feindre une folie.
  Mais s'ils manquent à leur cadance
Belles, ne vous en moquez pas,
Voyant les beautéz de la France,
Ils ne songent plus à leurs pas,
Et bruslent d'amoureuse envie
De faire une belle folie.
  Esblouis de flammes si belles
Qui vont leur esprit décevant,

Ils sont encore plus fous d'elles
Qu'ils n'estoient pas auparavant,
Et sentent croistre leur folie
Qui les rend fous toute leur vie,
  Vous voyez comme ils se remuent,
Et comme ils sont gais et jolis,
Dites, tous ceux qui les fous tuent
Devroient-ils pas être punis ?
Pour perdre la mélancholie,
Il faut tousjours qu'un fou se rie.
  Le sage au fort d'une bataille
Fuit le péril et le débat,
Ne craignez pas qu'un fou tressaille
De peur, au milieu du combat :
La peur et le mal il défie,
A cause de sa maladie.
  Un fou tousjours plein d'allégresse
Mésprise l'horreur et la mort,
Et si jamais rien ne l'oppresse,
Il se peut dire un fou très-fort :
Et faut que toute preud'hommie
Cède au pouvoir de la folie.
  Ceux qui ne sont pas de ces âmes,
Qui courent errans nuict et jour,
Ils veulent estre fous des Dames,
Et non des hommes de la Cour,
Et n'ont point ceste maladie
Qui règne aux villes d'Italie.
  Vous cognoistrez à leurs visages
Qu'ils sont François, et par leurs mœurs,
Encore bien qu'à leurs langages
On les print pour estre fous-teurs,
Goustez les fruicts de leur manie,

Ils sont plus doux que l'ambroisie.
  Des fous vous offrent ces sornettes
Qu'un fou bien fou vient de penser;
Si vous les trouvez malhonnestes,
Un fou ne vous peut offenser :
Quand vous voudrez voir leur folie
Peut-estre en aurez-vous envie.

L'arracheur de dents.

AUX DAMES.

Stances inégales.

Je tire les dents de la bouche,
Mais c'est avec un tel compas,
Qu'alors que je n'y touche pas,
Vous ne diriez pas que j'y touche.
  Je sens mille feux ardents,
Que pour trop aymer j'endure,
Ma belle, je vous le jure,
En foy d'arracheur de dents.
  Pour récompenser mon mérite,
Arrachant les dents bien à point,
Permettez que je vous visite
Vostre bouche qui n'en a point.
  Je fais qu'une dent on crache
En sonnant du flageolet,
Ou de cent pas je l'arrache,
Avec un arc à jalet.

On y viendroit comme à la feste,
Et j'en aurois bien plus d'escus,
Si je tirois hors de la teste
Les cornes de tous les cocus.
Les maux de dents sont des furies
Dont je sçay guarir promptement,
Plusieurs dames en sont guaries,
Mesme en voyant mon instrument.

Elégie contre les femmes.

Par le sieur Motin.

Que c'est fait sagement aux hommes d'empescher
Les femmes, de juger, commander et prescher,
Captivant sous les lois cet animal sauvage,
Qui chez les Muzulmans est tousjours en servage.
Rendez si vous pouvez de bonne heure arresté
De la femme et de l'eau le courroux indompté,
De peur que l'un et l'autre usant de violence
Sur vous trop paresseux n'estende sa puissance.
Malheureux est celuy qui s'en laisse abuser;
Mais bien plus malheureux qui la veut espouser:
J'aime mieux estre aux fers d'un Tartare sévère,
La femme n'est sinon qu'une belle misère.
Perdant de nos parens le thrésor amassé,
Elle est comme une poule en un monceau de blé,
Qui se paist en riant, se tourmente et se haste
Afin que de ses pieds tout le reste elle gaste.
Autant que l'avare est de ses biens indigent,
A de peine et de soin d'amasser de l'argent,

Autant elle travaille à faire le contraire,
Le trésor de David n'y pourroit satisfaire,
Ny la riche rançon du Roy mal secouru,
Que le fier Espagnol ruyna dans le Péru.
Bien qu'elle soit prodigue elle est avare ensemble,
Un contraire à la femme au contraire s'assemble,
Elle mesme se vend, et la nécessité
Sert alors de prétexte à sa lubricité ;
Mais quelle tour d'airain, quelle porte ferrée,
Ont pouvoir de tenir une femme serrée?
Quel Argus, quel geolier peut tenir en prison
Celle de qui l'amour surmonte la raison?
Est-il flamme impudique horrible à la pensée,
Qui par elle ne soit sans respect exercée?
Tésmoin Sémiramis qu'un cheval embrasa,
Et celle qu'au taureau Dédale supposa.
Leur impudicité de cruauté guidée,
Funeste aux innocens, fait naistre une Medée,
Fait encontre un vieux Père un silence animer,
Fait contre leurs maris les Chélides armer.
Le fer et la prison exercent leur vengeance,
Et de leur long courroux le sang est l'allégeance :
Aux funestes desseins de leur inimitié,
Il ne faut point jamais espérer de pitié.
Si quelqu'une en son cœur quelque haine vous porte,
Ne vous y fiez point encor qu'elle fut morte.
La vengeance est faiblesse et les plus beaux esprits
Surmontent une injure avecque le méspris.
Les femmes qui n'ont point les âmes généreuses,
De se pouvoir venger sont tousjours désireuses,
A l'impudicité de leur corps languissant
Se joint de leur esprit le discours impuissant.
Aussi Licurgue ainsi à ce sexe peu sage,

Cognoissant leur défaut, du vin osta l'usage,
De peur qu'en leur cerveau se venant à mesler,
Il les mit en furie, et les fit trop parler.
A quoy, destin sanglant, tient-il que tu n'ésgales
Le bonheur des mortels à celuy des Cigales?
N'ayant donné la voix qu'aux masles seulement,
Des femmes sans raison le foible entendement
Par la bouche exprimant ses images frivoles
Ne pourroit nous tromper par de vaines paroles,
Ne sçauroit pas mentir, reprocher et crier,
Flatter, feindre, trahir, jurer, injurier,
De là vient la feintise, et la haine, et la guerre,
De toutes les fureurs qui saccagent la terre :
Car tout le mal qui donne aux mortels du soucy,
Prend son nom d'une femme et sa nature aussi,
Comme peste, langueurs, fièvres, hidropisie,
Avarice, tristesse, envie, jalousie,
Crainte, furie, horreur, vengeance, ambition,
Le nom de femme est propre à toute passion :
La mort mesme, des maux le dernier et le pire
Est femme, et comme telle à toute chose aspire.
On dit vray qu'entre l'homme et la grandeur de Dieu,
Les esprits bienheureux obtiennent le milieu,
Et que des corps humains et l'animal inepte,
La femme est au milieu de l'homme et de la beste,
Elle est plus dangereuse au fiel de son couroux
Que n'est le noir venin de l'aspic le plus roux,
Ny que l'œil du serpent le plus grand que Sirène
Nourrisse aux chauds déserts de sa mouvante arène.
Elle n'est jamais bonne, ou bien c'est seulement,
Alors qu'elle apparoist mauvaise ouvertement :
Il faut qu'elle vous ayme ou qu'elle vous haysse,
La tiède indifférence irrite sa malice :

Elle songe tousjours, et ne pense qu'au mal,
Et seule elle entretient un méschant animal.
O femme, dont l'amour aux mortels délectable,
Autant comme la haine est tousjours redoutable,
Vous aymez en vipère, et ceux que vous baisez
S'avancent au sépulchre où vous les conduisez ;
Ou bien la pauvreté, la douleur et la honte,
Accompagnent tousjours ceux dont vous faite compte,
Insenséz et trop vains d'embrasser les premiers
Vos corps qui ne sont rien que des vivans fumiers,
Vos tresses en serpens au tombeau sont changées,
Et de vostre œil sorcier les fleurs sont outragées.
L'oyseau qui du Soleil sent les pures ardeurs,
Qui s'immole mourant sur un lict plein d'odeurs,
Son plumage doré de cent couleurs ésmaille,
Apparoist plus souvent qu'une femme qui vaille.

Epigramme.

Je ne suis point celuy qui s'ésmerveille
De voir les sots mieux que les advisez,
Estre de vous, Dames, favoriséz,
Car chaque chose estime sa pareille.

Comparaison des femmes et de la lune.

Stances.

La Lune pasle est moiteuse,
Et la rougeastre est venteuse ;
La blanche ayme le temps beau,
Dont à bon droit (ce me semble),
Tout genre de Dames semble
A ce nocturne flambeau.
La Dame pasle est pisseuse,
Et la rougeastre est vesseuse,
La blanche ayme le plaisir,
Et toutes comme la Lune
Ayment la nuict sombre et brune,
Pour tracasser à loisir.

Comparaison de la femme au cheval.

Sonnet.

La femme et le cheval doivent estre semblables,
Tous deux petite teste, œil gros, et large front,
L'oreille courte et droite, le col haut et long,
Les crins éspois et beaux, les gestes amiables.
L'estomach relevé, les éspaules capables,
Le flanc un peu longuet, le ventre droit en front,
Les reins forts, croupe large, et le maniement prompt,
La cuisse ferme et grosse, et les pieds maniables.

Tous deux se doivent rendre à l'homme obéyssans,
Façonnez à l'espron, et fiers en ornement,
Avoir le montoir doux, la descente bénigne.
L'emboucheure gaillarde avec un brusque pas,
Somme estre tous pareils, hormis en ce seul cas,
Qu'un porte sur le ventre et l'autre sur l'eschine.

Comparaison de la femme au procèz.

Sonnet.

La femme et le procèz sont d'une mesme essence,
L'un se plaist au caquet, l'autre parle tousjours:
Si l'un sçait mille traits, l'autre sçait mille tours,
L'un veut l'autorité, l'autre veut la puissance.
Tous deux sont importuns, tous deux sans suffisance,
Tous deux inconstamment rechangent tous les jours,
Tous deux disent beaucoup et font tout au rebours,
Tout deux ont pour leur fin enfin la répentence.
Chacun d'eux n'a jamais rien de bien arresté,
Chacun d'eux veut avoir le droit de son costé,
L'un se fasche pour rien, l'autre sur rien se fonde.
Tous deux sont d'une humeur de difficile accèz,
Qui courtise une femme et poursuit un procèz
Peut s'asseurer qu'il fait son purgatoire au monde.

Comparaison de la femme au démon.

Sonnet.

La femme et les démons ont beaucoup d'alliance,
L'un tente les pêcheurs, l'autre les amoureux;
L'un charme nos désirs, l'autre enchante nos yeux,
L'un nous paist de son fard, et l'autre d'apparence.
Tous deux trompent nos cœurs d'une belle espérance,
L'un nous brusle à présent, l'autre garde ses feux,
Les démons ont tousjours leur enfer avec eux,
Les femmes l'ont aussi, mais avec différence.
Car l'un est pour les vifs et l'autre pour les morts:
De l'un plaist le dedans, de l'autre le dehors,
L'un afflige nos corps, l'autre afflige nos âmes.
L'un brusle pour un temps, l'autre brusle à jamais;
Qui doncque voudroit voir des accords bien parfaits,
Il faudroit marier les démons et les femmes.

Le miroir des Dames.

Chanson, par le sieur Berthelot.

Vous, qui portez sur le front
Tant d'orgueil et tant d'audace,
Pour faire que sans affront
En baissant l'œil et la face
Vous portiez la teste basse,
Considérez en vostre âme,
Que vous n'estes qu'une femme.

Que si quelque poursuivant,
Par mille discours estranges,
S'efforce en vous décevant
De vous ésgaller aux Anges;
Sur l'aisle de leurs loüanges,
Considérez en vostre âme,
Que vous n'estes qu'une femme.
Je sçay qu'un Amour trompeur
Vous maintient en ceste gloire,
Mais c'est un petit pipeur,
Qui perd la blanche et la noire.
Or, afin de ne le croire,
Considérez en vostre âme,
Que vous n'estes qu'une femme.
Je veux qu'Amour d'un pinceau
Vous ait peint sur le visage
L'honneur d'un printemps nouveau,
Qui ne fléstrit avec l'âge,
Pour n'en estre pas moins sage,
Considérez en votre âme
Que vous n'estes qu'une femme.
Qu'il ait encor par dessein
D'œillets, de lys, et de roses
Parfumé tout vostre sein
Où lés graces sont encloses,
Pour fléstrir toutes ces choses,
Considérez en vostre âme,
Que vous n'estes qu'une femme.
Croyez encore vos yeux
Estre tels, que leur lumière
Pourroit redonner aux Cieux
Une lampe journalière.
Vous n'en serez pas plus fière

Considérant en vostre âme,
Que vous n'estes qu'une femme.
  Un plumage bigarré
Met un Paon en gloire extrême,
Mais son corps bien remiré
Le fait cacher en lui-mesme;
Pour en faire tout de mesme,
Considérez en vostre âme,
Que vous n'estes qu'une femme.
  Bref, il n'est rien de si fort
Pour dompter vostre arrogance
Après le coup de la mort,
Sinon qu'ayez souvenance
De vous et de votre essence,
Vous remettant dedans l'âme
Que vous n'estes qu'une femme.

Epigramme.

Guillaume ayant perdu sa femme,
S'en enquérant à son voisin,
Exagérant fort le diffâme,
Dont il menaçoit le destin;
Le voisin à cette sémonce
Fit cette gentille responce:
Voisin que j'ay longtemps cogneu,
Je ressens si fort cette injure,
Que je voudrois, je vous asseure,
Que ce mal me fut advenu.

A une dame dédaignée.

Sonnet.

D'un superbe méspris faire la courroucée,
Sur la vaine raison d'un subject médité,
D'un propos mésdisant faussement inventé,
Desdaigneuse paroistre, avoir l'âme offencée.
Avec la mine froide et la teste abaissée,
Feindre une maladie ou une sainteté
Et me blasmant tousjours de trop de vanité
Faire nouveaux desseins de changer de pensée.
Me quitter de tout point puis revenir à moy,
S'esloigner, retourner, donner, fausser sa foy,
Se faire quand on veut ou de glace ou de flamme,
Se feindre des amans, et puis n'en faire cas,
En faisant tout cela tu fais comme une femme,
Et je fais comme un homme en ne le croyant pas.

Satyre contre une jeune dame.

Par le sieur de Sigognes.

Vous n'estes grasse ny maigre,
Vous n'estes douce ny aigre,
Et si l'estes toutesfois,
Grasse aux cheveux, maigre au reste,
Au mestier plus douce et preste
Que n'est un cheval de bois.

Mais pour tout cela, Marie,
Vous mettez quand on vous prie
Caleçons et robe à part ;
Car à toute heure on vous trouve
Faisant la chatte ou la louve,
En public ou à l'escart.
L'on met les chevaux me semble
Aux cordes pour aller l'emble
Chez Laurens, ou chez Mascot,
Chez vous tous jeunes novices
Sont mis aux cordes des vices,
Moyennant un bon éscot.
Vostre chambre est tousjours pleine,
Le reste en bas se promeine,
L'on joüe en vous attendant,
La maison est trop petite
Renvoyez de vostre suite
Ou prenez logis plus grand.
Mais qui vous à jamais veüe
Sinon à pied par la rue,
Et la crotte jusque au bras
Marchant de façon agille,
Avec un cul qui frétille
Sans mesure et sans compas?
Pour éviter ce reproche,
Achetez un petit coche
Pour vacquer à vos amours,
Qui coure, galoppe, et trotte,
Dans la fange et dans la crotte,
A la ville et aux fauxbourgs.

Stances contre une jeune Dame.

Par le sieur de Sigognes.

Cette petite Dame au visage de cire,
Ce manche de couteau propre à vous faire rire,
Qui a l'œil et le port d'un antique rebec,
Mérite un coup de bec.
Elle a la bouche et l'œil d'une chatte malade,
L'auguste majesté d'une vieille salade,
Sa petite personne et son corps de brochet
Ressemble un trébuchet.
La voyant pasle et triste en sa blancheur coiffée,
Les Dieux de nos ruisseaux l'estiment une Fée,
Les autres un lapin revenant du bovillon,
Ou bien un papillon.
Le moindre petit vent pour soulager sa peine
Comme un vent de Lutins la porte à la fontaine,
Car elle pèse moins, la Nimphe du jardin,
Que son vertugadin.
Je consacre en ces vers sa teste de linotte,
Afin que tous les fols en fassent leur marotte
Et veux que de son corps mistement damoiseau
On en fasse un fuseau.

Satyre contre une Dame.

Par le sieur de Sigognes.

Je l'ay trouvée de gris vestuë
Depuis la teste jusqu'aux pieds,
Gaye en sa teste de tortuë
Comme lapins dans leurs clapiers.
Et tousjours nouvelle grimasse
Pour contreminer son rabat,
Platte et pressée en sa cuirasse,
Comme une figue en son cabat.
La mignonne est si joliette,
Qu'elle vuide trois gouttes d'eau
De la cuisse d'une aloüette,
Ou bien du col d'un pigeonneau.
Ses fesses, où rien ne s'assemble,
Et les deux pommes de son sein,
Sont telles qu'on peut bien ensemble
Mettre le tout dedans la main.
Sur sa folle petite teste,
Sa houppe du poids d'un escu,
Bransloit comme la rouge creste
D'un moyne au combat sur le cu.
Elle ressemble dans la bande
De son petit vertugadin,
Aux Damoiselles de lavande
Dans les bordures d'un jardin.
Elle bravoit faisant la rouë,
Devant le galant qui la sert,
Comme une mouche qui se jouë
Dessus la nappe d'un dessert.

Satyre contre une Dame maigre.

Par le sieur de Sigognes.

O ! le malheureux équipage
De ceste grand femme sauvage,
Des pélissons de son manchon
L'on feroit bien un capuchon,
Trois bottines et deux mitaines,
Je luy donne pour ses estreines
Un masque couvert de velours,
Puisque le sien de tous les jours
De son vieux satin jette l'huile,
Comme pluye tombe sur tuile.
Une biche qui du bois sort
A ces aleures et son port,
Et un sainct Crespin de boutique
Les traits de sa médaille étique;
Les joncs de son vertugadin,
Tous les chervis de son jardin,
Et les vistres de sa chapelle
Ont autant d'embonpoint comme elle,
Sa robe courte en vieux haillon,
Encore plus son cotillon,
Ses caleçons pour la durée
Sont de forte vache parée:
Comme espoucette de cheval
Et non de toile de Laval,
De Cambray, Quintin, ou Hollande,
Ses chemises elle demande,
L'éguillette de son calçon
Est curée comme un limaçon,

D'un maroquin passé en galle.
Au demeurant la forte galle
Est sur elle en toute saison,
Comme poux en plume d'oyson.
La malheureuse ne s'achette
Jamais ny chausson ny manchette,
Qui parle de rien parfumé
Dans sa maison a blasphémé.
On la voit maigre et rechignée,
Chercher au plancher l'araignée,
Faire neuf tours dans le logis,
Puis comme le Sorcier Maugis
Aux jours solennels de l'année
S'en aller par la cheminée,
Et sans patins et sans rabat
Tenir son rang dans le Sabat
Paroistre en chat dans les gouttières,
En esprit dans les cimetières,
Puis en carcasse toute d'os
De la Cour troubler le repos,
Et se faire bailler finance
Sans raison ny sans espérance.
La Nimphe du charivary.
A trouvé un pauvre mary,
Qui l'estime aussi bonne femme,
Comme le Cerf faict le dictame.
Chétif, où avez-vous les yeux?
La monterez-vous sans estrieux?
Je m'esbahis cheval de Bresse,
Que son pas bien fort ne vous blesse;
Maigre aujourd'hui, grasse demain,
Elle a tousjours le ventre plain,
Car ce qui faict femme nourrice,

C'est son maniable exercice.
Ses enfans aux nez d'escargot
Naissent aussi longs qu'un fagot,
Et comme cailles désnichées
Soudain vont chercher leurs bequées
Allant par toutes les maisons
Comme rats ou petits oysons,
Cette image de jument morte,
S'en va partout de porte en porte,
Dessus sa coiffe de cabat
Parée d'un demy rabat,
Sans chaisne, perle, ny dorure,
Comme une cappe sans fourrure.
Longue et droite comme un ormeau,
Elle entre à grand pas de chameau,
A trois petites révérence,
Comme paysanne qui dance :
Sans sçavoir ny quoy ny comment
Elle asseure fort son serment
Sur tabouret ou bout d'un coffre,
Elle s'assied sans qu'on luy offre,
Et d'un pied non jamais lavé
En coursier frappe le pavé.
Baston de lict, longue escabelle,
Des vieux siècles la gargamelle,
Aigle ou chainet fait de métal,
Escornifleuse d'Hospital,
Je veux qu'en France l'on vous croye
Femme à ce grand cheval de Troye,
Comme luy grosse de soldarts,
De tabourins et d'estendarts,
Et partout de peur d'embuscade
Contre vous l'on se barricade,

Que les enfants en tous endroits
Vous voyant élèvent leur voix,
Comme les pages dans le Louvre,
Quand maistre Guillaume on découvre.
  Ainsi Sorcière de haut lieu,
Retirez-vous dans le milieu
D'un grand guéret semé d'avoine,
Prenez l'aumusse d'un Chanoine
Pour vous faire un cache-museau;
En bouche tenez un fuseau,
Prenez une robe de paille,
Armez-vous d'un jacque de maille,
Et couvrez vostre long ergot
Non d'un soulier, mais d'un sabot.
Là, soyez ferme et immobile
Comme le but d'un jeu de bille,
Sinon qu'en gros et en détail
Vous remuyez votre ésventail,
Afin d'empescher que la gruë
Sur le grain semé ne se ruë:
Demeurez-là bien sagement
Jusques au bout du jugement.

Stances satyriques contre la fameuse Perrette.

Par le sieur de Sigognes.

Ne verray-je jamais l'ollivastre Perrette
Estroittement liée au cul d'une charrette
Monster à nud le grain de son vieil maroquin?
Assembler de Paris le monde par la ruë,

Estouffer les suyvans d'une odeur de moruë.
Plus aspre que le vent d'un Satyre bouquin ?
Ne verray-je jamais un crocheteur de grève
Qui descoupe la peau de cette fille vefve,
A chaque carrefour en criant hautement,
Masque de Calicut, furie vagabonde,
Qui fais dans le bordel toutes les nuicts la ronde,
Voicy de tes forfaits le juste chastiment.
Qui voudroit le supplice ésgaller aux mérites,
Pour des crimes si grands ces peines sont petites,
L'on doit comme aux sorciers lui raser les cheveux ;
Puis un jour de marché sur la rouë l'estendre,
La rompre d'une barre, et puis après la pendre,
Après couper la corde et la jeter aux feux.
Il faut pour accomplir ta noire destinée,
Que l'on te traite ainsi Nymphe de la Guinée,
Servant honteusement de joüet au public,
Afin que la rigueur des différens supplices,
Aille expiant l'horreur du nombre de tes vices,
Et l'impudicité de ton sale trafic.
L'exécrable Médée est moins que toi Sorcière,
Voulut du vieil Éson en son âge dernière
Dans un bain enchanté rajeunir les vieux ans,
Et toy bruslant du feu de l'amour qui te blesse,
Tu cours lubriquement et corromps la jeunesse
Par force ravissant la fleur de leur printemps.
Quiconque t'a hantée, infame maquerelle
L'espace de six mois, et demeure pucelle,
Est aussi bien que Malte à preuve de canon :
Car comme le Soleil ouvre le sein des roses,
Un pucelage ainsi, quand tu peux ou tu oses,
Se dissipe et se perd au seul bruit de ton nom.
Un rabilleur de bas, qui sert plusieurs mésnages,

N'en a tant rabillez que toy de pucelages,
Rendant mille maris abuséz et cocus :
Pauvres gens qui pensoient de leurs femmes pucelles,
Dedans un chaste lict prendre les fleurs nouvelles,
Mais ils n'ont rencontré sinon des gratte-cus.
Qui fut l'infortuné, détestable sorcière,
Qui cueillit le bouton de ta fleur printanière ?
Il eust bien plus gagné de cueillir un chardon.
Estoyt-il gadouard, vuideur de fosse sale ?
Ou arracheur de dents, pionnier, porte-malle,
Bourreau, rapetasseur? non, c'estoit un démon.
Mais exerçant l'amour ton ventre est tousjours vuide,
Comme un heureux soldat que la fortune guide ;
Qui combat à toute heure, et n'a jamais de coups,
Cet œuvre est naturel, car estant si séchée,
Si tu eusses conceu tu fusses accouchée,
D'un ardillon de boucle, ou d'un panier de clous.
Un pendu surannė, qui l'auroit endurée
De deux bruslans estéz l'ardeur démesurée,
Et de deux grands hyvers souffert la cruauté,
Reparé de lambeaux d'un vieux pauvre d'Irlande,
Qui cherche l'aventure, et du pain nous demande,
Seroit le vray portraict de ta piètre beauté.
Tu guides doucement tes yeux bordéz de cire,
Comme un bouc qui se plaint de l'amoureux martyre,
Tu as le teint de suif, et la gueule d'un four,
Comme un mulet galeux que l'estrille chatouille;
Le rire sort ainsi de ta bouche, qui mouille
De pluye et de crachat ce qui est à l'entour.
L'œil du Ciel ne voit rien, quelque part qu'il regarde,
Si laid que ton visage, encore que tu te farde,
Et le rouge d'Espagne et le blanc sublimé,
Paroissent sur ta peau comme sur une botte

De la cire fonduë, où l'esclat de la crotte,
Ne pouvant embellir un teint si parfumé.
Visage de crotesque, un jambon de Mayance
Broché de romarin, a de ta ressemblance,
Quand sur ta teste folle on plante le bouquet :
Meslant l'ésmail des préz à ta rude pélade,
Car le mal éstranger d'une chaude pélade
En suant fit tomber le poil de ton casquet.
Si tu vas au Palais, étique enchanteresse,
Les marchands effrayéz te sçachant larronnesse,
Criront, serre bagage, au voleur, je la voy,
Et si tu vas aux champs, le paysan se cache,
De peur que tu luy vole ou son bœuf ou sa vache,
Car les chouëttes sont moins larronnes que toy.
Si tu vas dans le Louvre, où les Dames s'assemblent,
Devant ton œil sorcier les pucelages tremblent,
Tant les filles ont peur des ruses de ton art,
Là tu fais cent desseins et cent tours en une heure,
Et lorsque tu t'en vas une senteur demeure,
Comme quand le tonnerre est tombé quelque part.
Si tu es courroucée, et que ton coche passe,
Où l'on vend des bouquets, le teint des fleurs s'efface ;
Si au lieu où la chair publiquement se cuit,
Le regard enflambé, que ton faux œil décoche,
Rostit plus de cochons sans les mettre à la broche,
Qu'un rotisseur n'en cuit et le jour et la nuict.
Les cantons de Zurich, de Berne et de Soleure
Sont bien moins renomméz que ton grand pot à beurre,
Qui assigne parfois plusieurs en un moment,
M'amour, ma fermeté, mon tout, mon espérance,
Dès le beau premier jour tu fais une alliance ;
Mais ce que dit ton bec, ton cœur pense autrement.
N'est-ce pas un grand cas, ô dévorante Harpie,

Que les inventions de ton esprit impie
Gastent les volontéz des plus chastes esprits?
Ton simple attouchement, ta parole et ton geste
Corrompent les humeurs comme feroit la peste,
Et n'y a rien si fin que tu n'ayes surpris.
  Fée de l'Occident, mule à vieille bossette,
Tes cheveux sont pareils aux brins d'une espoucette,
Mais après quatre mots de ton magique sort,
Chacun d'eux s'animant en rouge aspic se muë.
Et du venin secret qui coule de leur veuë
Gastent tous les humains et leur donnent la mort.
  A toute heure on te trouve ayant ta raze teste
Couverte de la peau de quelque éstrange beste,
A cheval en balay voler dessus Paris,
Passer dans le clocher, battre de porte en porte,
Et au moine bourru tenir fidèlle escorte,
Faisant toute la nuict mille charivaris.
  Souvent pour exercer l'art de ton sorcelage,
Tu vas changée en louve au carrefour d'un village,
Cruelle dévorant les petits et les grands,
Du tout inexorable aux pleurs et à la plainte,
Puis la panse remplie et la machoire teinte
Tu despoüilles ton charme et ta forme reprens.
  Ou bien des trespasséz ouvrant les sépultures,
Tu te formes un corps de leurs vaines figures,
Faisant tout résonner d'espouventables cris,
En mettant en frayeur la vefve qui lamente,
Ou le père attristé qui la nuict se tourmente,
Pour la perte d'un fils que la mort luy a pris.
  Ton sort rebarboté faict que la Lune pasle
Se destache du Ciel et en terre dévale,
Perdant le souvenir de toutes ses amours,
La part où il te plaist tu assembles ton foudre,

Séchant feuilles et fleurs, tu mets les bleds en poudre,
Et des fleuves courans tu arrestes le cours.
 Les mores de parfums pendus à tes oreilles,
Et ton muffle bronzé sont trois testes pareilles;
Mais ton enchantement les anime les soirs,
Inspirant le parler à leurs lèvres muettes,
Pour consulter après des choses plus secrettes,
Au douteux entretien de ces oracles noirs.
 Tes bracelets de nuict et tes chaines encore,
Ont le jour du Sabbath, du bouc que tu adore
Les profanes autels maintes fois parfumé,
Et ton étique corps, dessous ta robe vague,
Ne porte diamant, attache, perle, ou bague,
Ny grains, où tu ne tienne un démon enfermé.
 Monstre de la cité, qui effrayes le monde,
Urgande inimitable en magie profonde,
De ta lubricité passant Flore et Laïs,
Dauphine de Maroc, Célestine nouvelle,
Afin que nous sauvions au moins une pucelle,
Va t'en viste à la Chine et quitte le pays.
 Tu as assez donné de leçons de Grimoire,
Docte en toute magie, et la blanche et la noire,
Sibille renaissant du vieux siècle passé,
Furie de l'Enfer, qui te plais dans les Ombres,
Retire toy de nous en tes demeures sombres,
Dans le creux du tombeau de quelque tréspassé.
 Sinon on te fera, visage de marotte,
Accommoder pour bain un tombereau de crotte,
Pour te plonger dedans jusqu'au col seulement,
Et deux de tes démons la manche renversée
Te laveront du jus d'une chaise percée,
Et puis du bourrelet te coiffront mistement.
 Puis criront par trois fois en voix démoniacle,

Oyez peuples, oyez un éstrange miracle,
La Reine de Saba, si superbe en attraits,
La gloire d'Orient si belle et si pompeuse,
Ressuscitée enfin en forme très hideuse,
Vient salement icy régner sur les retraits.
  Effroyable Mégere, Hermaphrodite brune,
Qui as l'œil d'une truye et le teint d'une prune,
Les mains d'une guenon, et la peau d'un pendu,
Les tetins et le sein comme une bourse vuide,
L'ésclat d'un asne mort, l'embonpoint d'une bride,
Va t'en dans les Enfers Paris t'est deffendu.

Stances contre une Dame qui se fardoit.

Par le sieur de Sigognes.

Fille du Ciel et de l'année,
Vérité, longtemps condamnée
A demeurer au fonds d'un puis,
Enfin ta fortune se change,
Et par la conduite d'un Ange
Je te rencontre en un pertuis.
  Fidelle pertuis d'une porte,
Ce que l'apparence bien forte,
Et que la raison ne pouvoit,
Ny du temps l'amoureuse histoire,
A la fin tu me feras croire
Qu'il faut croire ce que l'on voit.
  J'ai veu par ton heureux office
Nays, dont l'œil et l'artifice

M'avoient le jugement blessé,
Nays, dont la froideur honneste,
Avoit produit dessus ma teste
Le froid du grand hyver passé.
J'ay veu, mais hélas quelle veuë!
Nays, de cent graces pourveuë,
Non pas les vouloir augmenter,
Ains pour s'en conserver l'usage,
Réparer dessus son visage,
Ce que les ans peuvent oster.
J'ay veu Nays la désdaigneuse,
Non pas de sa beauté soigneuse,
Rendurcir son sein avallé,
Ou cet autre endroit que l'on celle,
Ny se frotter dessous l'aisselle,
De litarge ou d'alun bruslé.
Ouy je la vis, ouy c'estoit elle,
Ceste jeune et parfaicte belle,
Dont les yeux qui furent mes loix,
Mes destins, et ma seule envie,
M'ostoient aussi souvent la vie
Que ceux du loup ostent la voix.
Celle qui cause mon martyre,
Je l'ay veuë et ne l'ose dire,
Je crains ce qu'elle ne craint point,
La perte de sa renommée,
Honteux de l'aveir tant aymée,
Et de l'avoir veuë en ce point.
Le serment de quelque Dieu mesme,
Osant me jurer de blasphème,
Sur moy n'eust point eu ce crédit,
Et sur une erreur si profonde,
J'eusse démenty tout le monde,

Si le pertuis ne me l'eust dit.
  Si les pensées et les gestes
Des Dames éstoient manifestes,
Verroit-on tant de Cavaliers
Les Dimanches en sentinelle,
Aller jouer de la prunelle
Au temple contre les piliers!
  Quoy Nays, estes vous si fine
De faire après si bonne mine?
Parlez-vous de me ratrapper?
Guarissant ce mal de parole,
Ou que j'aye appris à l'escole
Que les sens se peuvent tromper?
  Le pertuis est trop véritable,
Vostre crime est trop délectable,
Et du traict qui m'avoit dompté,
Quelque blessure que j'en aye.
Mes yeux en fermeront la playe.
Mes yeux m'en rendront ma santé.

Epigramme, par le sieur Maynard.

Durant le jour Lise n'a point
Faute d'appas, ny d'embonpoint;
Mais la nuict elle est un squelette,
Le visage qui l'embellit
Demeure dessous sa toilette
Et n'entre jamais dans le lict.

Autre, par le mesme.

Lise à qui mes désirs firent jadis hommage,
Quand je voy sous le fard ton visage caché,
Je dis que ton mary commet un grand péché,
Comme Pygmalion il embrasse une image.

Sur une vieille courtisane.

Sonnet.

Vous accoustrant de plastre ainsi que les poupines,
Et vous couvrant de fard du front jusqu'au menton,
Vous decevez les sots, comme d'un faux teston
L'on trompe en un marché les personnes plus fines.
J'aimerois mieux esteindre un fagot faict d'espines,
Qu'embrasser vostre corps si chaud et si glouton,
Non de chair de bœuf cuite, ou de chair de mouton,
Mais de celle qu'on donne entre quatre courtines.
Aussi bien tellement l'âge vous a surpris,
Que vous ne pouvez plus embraser nos espris,
Si quelque gros valet au fort ne s'en eschaude.
Avec qui je croy bien que vous passez le temps,
Car les petits charbons, qui vous servent de dents,
Sont tésmoins naturels que vous estes bien chaude.

Stances pour un désdain.

Madame il faut que je le die,
Je suis exempt de maladie,
Et des feux que vous allumez,
Mes passions je congédie,
Et chante une palinodie
Pour ne m'en repentir jamais.
Je désdaigne la récompence,
Que j'attends de mon espérance,
Et ne puis plus souffrir mes fers :
Blasme qui voudra l'inconstance,
Veu la cause de ma sonffrance
J'y gagne plus que je n'y perds.
J'ay menty de vous dire belle,
J'ay tort d'avoir esté fidelle,
J'en dis ma coulpe et m'en repens,
Une cognoissance nouvelle
A mis du plomb en ma cervelle,
Et m'a fait sage à mes déspens.
La blancheur de vostre pelage,
Et les plis de vostre visage
Ne sont plus dignes de mon veu :
Aussi changeay-je de langage,
Et mets mon amour hors de page
Jetant mes livrées au feu.
Si de cette humeur vagabonde,
Qui fait qu'autre part je me fonde,
Vous voulez la cause sçavoir,
Ostez cette perruque blonde,
Et ce fard qui trompe le monde,
Puis vous voyez dans le miroir.

La glace sera fort mauvaise,
Si vous jugez rien qui vous plaise
Sous cet artifice menteur :
De moy, plus je voy à mon aise
Ce qui sort hors de vostre fraise,
Et moins je puis estre flatteur.
Le fard, dont le confus méslange,
Métamorphose un Diable en Ange,
Vous a faict longtemps rechercher :
Il cache une laideur éstrange,
Mais vostre humeur sujette au change,
Est ce qu'il ne sçauroit cacher.
Par un nouveau droit de régale,
Méssprisant la loy conjugale,
Vous convoitez grands et petits,
Et vostre paillard goust s'ésgale
A cette gloutonne faim gale,
Qui augmente les appétits.
Pour faire encore la fillette,
Et vouloir qu'un chacun fueillette
Vostre vieil bréviaire d'amour,
Bien faudroit estre plus doüillette,
Et n'avoir couru l'esguillette
Cinquante ans y a dans la Cour.
Fy de vos grossières mont-joye,
Vieille peau couverte de soye,
Carcasse pour jeter aux loups :
Je ne seray plus vostre proye,
Je suis honteux que l'on me voye
Escrire ny parler de vous.

Contre une dame fardée.

Sonnet.

Ostez ce fard trompeur qui cache vostre jouë,
Cette tache Espagnole offense vostre teint,
L'Amour, quoy qu'il soit brave et secret, nous advouë,
Qu'il est mal asseuré quand un visage on peint.
  Ne vous attendez pas que personne vous louë,
Ny que d'un vray désir pour vous on soit atteint,
Vostre lascif regard en vain à nous se jouë,
Un pipeur déscouvert n'est plus aymé ny craint.
  Qu'espérez-vous de prendre en cette glu tenace
Dont vostre oysive main le naturel efface,
Si ce n'est par hazard quelque mouche en ésté?
  Les hommes d'aujourd'huy changent de tant de places,
Qu'allant en plein midy le masque sur leurs faces,
Ils sont presque imprenables à la mêsme beauté.

Songe.

Ode par le sieur de Sigognes.

Je pensois la nuict en dormant,
Que c'éstoit vous asseurément
Qui m'estiez en songe apparuë,
Car le fantôsme que c'estoit,
Hideux, ainsi que vous sentoit
L'odeur de la vieille moruë.
  Ainsi le port, ainsi le pas,

Ainsi la jambe, ainsi les bras,
L'air du corps, la taille et la mine,
Et sembloit ceste image icy,
Comme vous semblez bien aussi,
Un baston vestu d'estamine.
  Comme vous les yeux il avoit,
La mesme couleur s'y trouvoit,
D'un serpent qui vos yeux encerne,
Un grand front de teste de mort,
Un grand vilain nez de butort,
Un grand visage de guiterne.
  Il est vray, j'eus peur cette fois,
Je fis un grand signe de croix,
Croyant que cette image blesme
Fust un esprit désespéré;
Mais l'ayant bien considéré,
Je cogneus que c'estoit vous mesme.
  Pourquoy me venez-vous troubler,
Portant magiquement par l'air,
Vostre corps? ou bien une feinte?
Est-ce pour retirer mes vœux
D'une, pour qui j'ay plus de feux
Que pour vous je n'ay eu de crainte.
  Vous rendez mal le bien reçeu,
Car j'ay celé ce que j'ay sceu
De vostre large déscoupure,
Qui coulant un flus rouge et blanc,
Comme la bouche d'un éstang,
Nuict et jour sans cesse vous pure.
  J'ay juré que tout éstoit feint,
Sçachant que de face et de teint
Sembliez les costes de balaine,
Et le corps si sec vous avez,

Qu'à faute d'humeur, ne pouvez
Esmeutir deux fois la sepmaine.
Vous estes loüable en un point,
C'est que vous ne déspensez point,
En présens aux porte-éscritoires,
En jeux, banquets, et violons,
Mais en savon, et en lardons,
Pour faire des suppositoires.
Bien que souvent par vanité,
Plus que par libéralité,
Vous fassiez une bonne chère,
Tous les morceaux que vous mangez,
Sans êstre en aliment changéz,
Deviennent fiel, bile, et colère.
Car si vous venez de disner,
On ne sçauroit le deviner,
Vostre bouche n'est point humide,
Et vos costéz secqs comme bois,
Estant heurtéz avec les doigts,
Sonnent creux comme un tonneau vuide.
Alors que l'Ange rigoureux
Contre le Prophète amoureux
Porta la vengeance céleste,
Il luy laissa ce triste choix
Pour sa peine, une de ces trois,
La guerre, la faim, ou la peste.
Dieu vous vueille à l'heure envoyer,
Puisqu'on voit en vous déployer,
De ces trois la charge inhumaine :
Au ventre la faim et l'horreur,
Aux yeux la guerre et la fureur,
Et la peste à la chaude haleine.

Stances contre une dame maigre.

Par le sieur de Sigognes.

PEtite haridelle harassée,
Esquelette de peaux et d'os,
Tournez ailleurs vostre pensée,
Et laissez moy vivre en repos,
Je veux un plus ferme embonpoint,
Ou d'Amour ne m'en parlez point.
  Cherchez une nouvelle proye,
Où repaistre vos appétis,
Ces hameçons d'or et de soye
N'attrapent que les apprentis,
Vous avez beau me rechercher,
Je fuis le leurre et suis la chair.
  Avecque la robe et la cotte
Vous pourrez avoir du crédit,
Mais gardez vous d'estre si sotte
De vous laisser voir dans le list :
Car si vous prenez quelque cœur,
Vos affiquets en ont l'honneur.
  Ou pensez vous, seiche moluë
Qui n'avez poitrine ny flancs,
De m'attendre au lict toute nuë,
Et me laisser fourrer dedans ?
Vos os sont si pointus et fors
Qu'ils m'ont tout meurtry par le corps.
  Ce lit, où j'ay receu la gêsne
Dedans vos tyranniques bras,
Produit pour tésmoigner ma peine
Ses linceuls et ses matelas,

Où vos os ainsi que vos peaux ,
Font tous les jours des trous nouveaux.
J'attendois bien autre rencontre,
Et autre caresse de vous ,
Ainsi sous une belle monstre
Les hostes se mocquent de vous :
Jamais plus pour vostre satin
Je ne me leveray matin.
Qui ne se prendroit dans le piège ,
Lorsqu'un vertugadin pipeur,
Et que les patins hauts de liège ,
Cachent la taille et la maigreur :
Je vous méscognus dans les draps ,
Où rien n'est grand que vostre cas.
Ceux qui pipéz de l'apparance ,
Aspirent à un fruict plus doux ,
Au plus loin de leur espérance ,
Au lieu de chair, trouvent des cloux :
C'est tésmoigner trop de valeur ,
De picquer le corps et le cœur.
Fi de vostre amoureuse envie ,
J'en seray tousjours alarmé;
Si vostre désir m'y convie
Je n'y retourne plus qu'armé :
M'en donne qui voudra le tort ,
Je veux mieux employer ma mort.
Espargnez ces membres étiques ,
Qu'Amour rend un peu rigoureux;
J'ayme autant passer par les picques ,
Que de me frotter plus à eux :
Si vous les tourmentez ainsi ,
Ils s'allumeront à la fin.
Ce bois qui luy mesme s'enflame ,

Dont les Indes font tant de cas,
Est fort admirable, Madame,
Mais moy je ne l'estime pas:
On auroit du feu bien plustost,
Frottant vostre cul d'un fagot.
  Vous avez assez bonne grâce,
Et sçavez prou bien vostre cour;
Taschez donc de devenir grasse,
Ou bien faites tréfves d'amour :
Et s'il vous cuit en quelque endroit,
Portez-y cependant le doit.

Stances contre une dame.

Par le sieur de Sigognes.

C'est doncques maintenant l'usage
De porter le cul au visage,
Qui ne sent ny rose ny musq.
Hors d'icy vieille mammellue,
Car si jamais je vous salue,
Ce sera par le bout du busq.
  Que j'entre en vostre gueule sale,
Comme un sachet dans une malle
Si oncques vous m'y retenez,
Qu'ayant faict en vilaine sorte,
Puant comme une chèvre morte,
Mes affaires sous vostre nez.
  Double canon, pipe de bière,
Ventre de tonne et de litière,

Visage d'un gros vilain cu,
Y a t'il rien si effroyable,
Que les cornes d'un misérable,
Que vous faites souvent cocu ?
Vaisseau rond pour aller en guerre
Contre un gallion d'Angleterre,
Qui n'est chargé que de gros bois,
De naveaux, de cardes, d'estoupes,
De fèbves, nantilles, et souppes,
De milliers de cocques de nois.
Pétard renforcé de culasse,
Y a t'il plastron ny cuirasse,
Casque, gabion, mantelet,
Ravelin, terrasses, muraille,
Pourpoint gantelet, jacquemaille,
Que vous ne faussiez d'un seul pet ?
Les places en sont balloyées,
Les toiles en sont désployées
Dont les moulins tournent souvent,
Les roues en branlent aux coches,
Vistres en sonnent comme cloches
Et le nez en hume le vent.
Ainsi que rats en pleine grange
Un régiment de poux vous mange
Gros comme grives et pinsons,
Et les puces en abondance,
Vont dessus vous à la cadance
Grasses autant que des oysons.
Vous establissez la coustume
De porter au dos lict et plume
Sur les fesses tourtes de four,
Dessus les tetins gibecières,
Aux gras des jambes raboüillères,

Et dessus le ventre un tambour.
Du cul vous sort le vent de bise,
Qui faist voler vostre chemise,
Et les avirons pour ramer;
Vos pieds sont droits comme une vire,
Vostre derrière est le navire,
Et vostre urine en est la mer.
L'hostesse de l'escu de France
Vous le quitte avec apparence,
Comme au grand brochet le gougeon,
Les poulets aux cocqs de bagages
La carcelle aux canes sauvages,
Et l'esperlan à l'estourgeon.
Des orgues, maistresse pédale,
Sur tout vous n'avez point d'égale
A vostre métier ce dit-on,
Jugeant l'effest par l'apparence,
Et maudit soit qui mal y pense,
Il faut un honnêste pilon.
Comme cerf à la Magdelaine,
Vous avez graisse toute pleine,
Et eux en temps de venaison,
Moustarde peteuse fessue,
Retirez-vous le nez vous sue,
Et le lard n'est plus de saison.

D'une dame qui avoit un cautère au bras.

Épigramme par le sieur Regnier.

Cette femme à couleur de bois
En tout temps peut faire potage;
Car dans sa manche elle a des pois,
Et du beurre sur son visage.

Le peintre à Margot.

Sonnet, par le sieur de Sigognes.

Margot, en vous peignant je vous pince sans rire,
Asseurez vous la grâce, à ce coup c'est de bon,
Je vous veux crayonner sur la peau d'un jambon,
Et faire mon pinceau de l'ergot d'un Satyre.
Je vous fay les sourcils de gouldron de navire,
L'œil de cocque et de moule et les dents de charbon,
Le front de merlus cuit, la barbe de chardon,
La bouche d'une ésponge, et le menton de cire.
L'oreille de la peau d'une chauve souris,
L'ésclat de vostre teint des crottes de Paris,
Et puis je vous veux mettre en taille douce et fine,
Au bout d'un grand baston ainsi qu'un papegay,
Afin que tout passant le premier jour de May,
Saluë d'un crachat vostre chieuse mine.

La pourtraicture d'une jeune dame.

Jeune beauté, qui en rougeur surpasse
Le front vermeil d'une vineuse tasse,
Qui as les dents plus belles qu'un rateau,
Et le nez fait tout ainsi qu'un marteau,
Le corps vuidé comme une besaguë,
La taille courte et la poictrine aiguë,
La fesse grosse et le dos en façon
D'un lièvre en forme, ou d'un gros limaçon,
La têste longue ainsi qu'une citroüille,
Le nez crevé comme en braise une andoüille,
Les yeux rians comme ceux d'un mouton,
Et les cheveux plus roux qu'un hanneton,
Le sein enflé tout ainsi qu'une table,
La jambe grosse à la façon d'un cable,
Les pieds vuidéz ainsi que ceux d'un bœuf,
Et le talon comme une coque d'œuf,
Le geste prompt ainsi qu'une tortue,
Ou qu'un crapaud qui en sautant se tue,
Les genoux ords et forméz tout ainsi
Qu'est un éstron en rondeur éstrecy,
Le ventre ainsi qu'une creuse civière,
L'oreille ainsi qu'est une gibessière,
Et le nombril comme le trou d'un cul,
Et la main rouge ainsi qu'un gratte cul :
Bref tout le corps comme le dromadaire.
Cette beauté ne doit elle pas plaire
A mes doux yeux, qui en sont plus éspris
Que tous les chats des rats et des souris ?

Satyre contre une dame désdaigneuse.

Puisque vous mésprisez les eaux
De nostre Brie, et ses ruisseaux,
Et faisant de la désdaigneuse,
Dites qu'il n'est point de party,
Ny d'amant si bien assorty,
Dont vous puissiez estre amoureuse,
Il vous faut aller à Paris,
Car avec vos mignards souris,
Et vostre belle et blonde tresse,
Vos yeux si doux et pleins d'attraits,
De quelque porteur de cottrets
Vous pourrez êstre la Maistresse.
Car quand à moy, je ne croy pas,
Que vous puissiez par vos appas,
D'autres que telles gens attraire,
Si je dis que vos yeux sont doux,
C'est que je me mocque de vous,
Je sçay bien qu'ils ont le contraire.
Si vous ne croyez mes discours,
Il faut que vous ayez recours
A vostre miroir dont la glace
Vous fera voir en vérité,
Qu'on ne voit rien à la beauté
Si contraire que vostre face.
Mais gardez bien en vous mirant,
Et trop attentive admirant
L'hideuse façon de vostre ombre,
De vous noyer dedans vos pleurs,
Ainsi que celuy qui des fleurs

Par sa triste fin creust le nombre.
Encore si le mesme sort,
Vous faisoit estre après la mort
Changée en fleur si agréable,
Heureux seroit vostre tréspas :
Mais pourtant ne l'espérez pas,
« Le Ciel n'est à tous favorable. »
Car puisque vous ne faites cas
Des Docteurs, ny des Advocats,
Des cornettes, ny des soutanes,
Les Dieux ne vous feront pardon,
Mais vous changeront en chardon,
Pour servir de pasture aux asnes.

Epigramme contre une dame qui avoit les yeux rouges.

Beauté, dont je me ris, quand on dit que l'amour
Se plaist tant en vos yeux qu'il y fait son séjour,
N'avez-vous pas du sens pour juger qu'on vous flatte ?
Qu'il ne s'y loge point il est trop évident,
Sinon qu'il y logeast ainsi qu'un Président,
Prononçant des arrests en robe d'escarlate.

Ode satyrique contre une dame.

Frelaux, cette solle pie,
Cette Margot que tenez,
Cette dont tousjours du nez
Alembique une roupie;
Cette laideron dépite,
Cette putain que les Cieux,
Tant son bec est vicieux,
Ont jà de longtemps maudite;
Cette qui fait la mignonne,
Ayant un large et gros corps,
Les pieds de travers et torts
Et le mouffle à la guenonne;
Cette qui sans cesse lave,
Son menton et ses têtins,
Noirs comme des diablotins,
D'une dégoûtante bave;
Cette petite nabotte,
Cette qui n'a rien de grand
Qu'un gosier tout dévorant,
Et que le trou de sa motte,
Ose de mon nom mésdire,
Sans subject et sans raison,
Et faire comparaison
D'elle à celle que j'admire.
Mais enfin pour son audace
Guerdonner tous les matins,
Les marcoux et les matins
Luy pisseront sur la face.

Sonnet par le sieur Berthelot.

De toutes les laideurs Francine est la plus laide,
C'est un œuvre où nature a faict tous ses efforts,
Et tant de saletéz habitent sur son corps,
Que d'un retraict remply de parfums il excède.
La clarté de son teint du sublimé procéde,
Il la garde dedans et la porte dehors,
Sa voix d'une grenoüille imite les accords,
Et l'art n'y peut jamais donner aucun remède.
La cire de ses yeux ésblouyt les regards,
Ainsi que dans le miel Amour y tient ses dards,
Dont il la perce à jour comme l'on fait un crible.
Mes yeux en la voyant font un mauvais repas,
Qu'en dis-tu ma raison, croy-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, et ne l'abhorrer pas?

Méspris d'une dame devenuë vieille.

Stances par le sieur Desportes.

Enfin mes vœux sont exaucéz,
Lise tes beaux jours sont passéz,
Tu deviens laide et contrefaite:
Le temps ton visage a changé,
Et ce qui me rend mieux vengé,
Tu fais la jeune et la doucette.
Avec des appas dégoustans,
Et quelque vieux mot du bon temps,

Tiréz d'une bouche blêmie,
Tu pense ésveiller nos espris ;
Mais la dédaigneuse Cypris
Près de toy languit endormie.
Amour du printemps compagnon,
Est un enfant, c'est un mignon
Qui se plaist auprès des herbages,
Parmy les fleurs il tend ses rets,
Et fuyant les vieilles forests
Fait son nid aux jeunes bocages.
Maintenant ce Dieu glorieux,
Courtise Amarante aux beaux yeux,
Des grâces l'aymable compagne,
Tes carquans ne l'émeuvent point,
Ny ton contrefait embonpoint,
Ton rouge ny ton blanc d'Espagne.
Lise ne perds plus désormais
Le temps et le fard que tu mets
A couvrir ta face ridée,
Ton poil n'en sera moins grison,
Pour ravoir ta belle saison,
Il faudroit les arts de Médée.
Las ! hélas ! que sont devenus
Tant d'Amours, et tant de Vénus,
Qui tenoient mon âme charmée,
Chauds souspirs, poignantes douceurs
Feints regards, propos enchanteurs,
Tous vos feux ne sont que fumée.
Après de Cloris la beauté
Le nom de Lise estoit vanté,
Cloris avoit l'âme naïfve,
Et n'aimoit point à décevoir,
Où tousjours Lise s'est fait voir

Mauvaise, inconstante et lascive.
  C'est pourquoy les destins amis,
Peu d'ans à Cloris ont permis,
Et l'ont d'entre nous retirée,
Avant que la jeune vigueur,
De l'âge, esprouvâst la rigueur,
Et mille amants l'ont souspirée.
  Mais les Dieux qui ne t'ayment pas,
Lise te font vivre icy bas
Autant qu'une vieille corneille,
Afin que l'amant s'effroyant,
Voye sa faute en te voyant,
Surpris de honte et de merveille.

Stances, contre une vieille.

Par le sieur Desportes.

Le Ciel enclin à ma vengeance,
Est faché de tant d'arrogance,
Luy mêsme me veut consoler :
Le teint de Diane s'efface,
Et ne peut plus quoy qu'elle face
Trouver personne à qui parler.
  Se préparant à la conqueste,
Elle a beau se faire de fêste
Tousjours se fondant en raison.
Mais elle a perdu sa jeunesse,
Et malgré toute sa finesse
Elle est ma foy hors de saison.
  Quoy que tousjours elle se pare

D'un petit habit de damare,
Louant la constance et la foy,
De chacun pourtant délaissée,
Madame à la fin est forcée
De louer la Cour du feu Roy.
Ceux qui sont encore aux années
Au bal, à l'amour destinées,
Voyant ce visage si laid,
Quittent soudain cette chouette,
Qui les poursuit, et qui souhaitte
Qu'on prenne Janvier pour Juillet.
Quiconque à cette heure la touche,
Après avoir senty sa bouche,
Veut êstre payé par quartier,
Et fait cent nouveaux équipages,
Vêstant ses lacquais et ses pages
Du revenu de ce méstier.
Qu'est devenu ce premier âge,
Où sont les fleurs de ton visage,
Ces lys, ces œillets, ces appas,
Qui dessous des loix volontaires,
Rendoient tant d'hommes tributaires,
Qui mourans ne se plaignoient pas?
Où sont ces beaux yeux redoutables,
Où sont ces ris inévitables
Que pour moy-mêsme tu rendis?
Comme tout le monde se change,
Je voy d'une façon éstrange
L'Enfer où fut le Paradis.
Il te demeure un advantage,
Ton argent et ton héritage
Te donneront assez d'amans,
Et pouvant plus que les plus belles,

Tu pourras aux plus infidelles
Donner des cœurs de diamans.
  Car tu n'as garde de te rendre,
Et le Ciel ne te veut point prendre
Te faisant icy demeurer,
Afin qu'un chacun puisse rire,
De voir ce vieux flambeau sans cire,
Qui voudroit encore ésclairer.

Epigramme contre une vieille.

Par le sieur Maynard.

Lise vos beaux jours sont finis,
Vos yeux sont cavez et ternis,
Et si quelque valet vous offre
La fidélité de ses vœux,
C'est plus pour l'or de vostre coffre
Que pour celuy de vos cheveux.

Contre une vieille riche.

Stances.

Image de la mort, vieille sempiternelle,
Que vous sert-il d'user de tant de cruautéz ?
Ma foy vous vous trompez de faire la cruelle,
Car j'ayme vos éscus et non pas vos beautéz.

Vos cheveux ja grisons, noircis par artifice,
Vos yeux qui de la cire empruntent leur ardeur,
N'obligeroient personne à vous faire service,
Si vous n'aviez de l'or autant que de laideur.
Les Dieux vous ont faict naistre autant riche que laide
Vous faisant part de l'or dont le monde est jaloux,
Afin qu'à vos laideurs l'or serve de remède,
Et que pour avoir l'or on fasse cas de vous.
Si vous n'avez de quoy paroistre entre les belles,
Vous avez pour le moins de quoy vous faire aymer,
Sinon que vos laideurs resteront immortelles,
Et vostre amour se peut avec l'or consommer.
Ceux de qui vous avez la liberté ravie,
Sont remplis d'avarice et non d'autre désir,
Que si par le passé quelqu'un vous a servie
C'est pour l'espoir du gain et non pour le plaisir.
Maudits soient pour jamais ceux qui se disent vostres,
Pour moi je ne sçaurois vous le dissimuler,
Vous ne valez plus rien que pour les patenostres :
Un bois vieil et trop sec n'est bon que pour brusler.

Satyre contre une dame qu'on disoit qui n'en avoit point.

Par le sieur de Sigognes.

Mon crayon, qui manque de grâce
Qu'il faut pour bien peindre une face,
Que l'âge et le sort a dompté,
Refuseroit de l'entreprendre,

S'il n'estoit asseuré de rendre
L'art vaincu par la vanité.
  Quand je la voy si bien peignée,
Et de parfums accompagnée,
Par qui son poil est honoré,
Et que son marcher dissimule,
Je pense lors voir une mule
A qui l'on met un frein doré.
  Puis quand vers sa bouche puante,
Et sa narine reniflante,
De fortune je suis tourné,
Tout à l'heure je deviens fade,
Et suis deffaict comme un malade,
Qui a le cœur empoisonné.
  Et que luy sert d'estre jolie,
Ny son poil qu'en nœuds elle lie,
Ny le fard sur son front placé,
Cela ne peut rendre idolâtre,
Que quelque amant qui soit de plastre,
Et de qui le cœur est glacé.
  Encore la présomptueuse,
Estant du tout défectueuse,
Au faict d'Amour et meilleur point,
Veut estre prise et tasche à prendre :
Mais quel sot y voudroit entendre,
Puisqu'on dit qu'elle n'en a point.
  C'est un soldat sans son espée,
C'est une nef non équipée,
Qui veut tenir le large en mer,
C'est un fort sans garde guerrière,
C'est un cheval sans sa croupière,
C'est un châtré qui veut aimer.
  Elle pourroit sans jalousie

Loger en quelque Moinerie,
Exempte de tout mauvais bruit,
Et pourroit disant son brévière,
Avec quelque jeune beau-père
Sans reproche êstre jour et nuict.
  Bref, pour conclure son histoire,
Elle est fort propre en une foire,
Non pour servir aux gens de Cour,
Mais pour garder une boutique,
D'autant qu'elle est paralitique,
Et n'a rien propre pour l'amour.

Epigramme par le sieur Motin.

Jeanne, tandis que tu fus belle
Tu le fus sans comparaison ;
Anne à cette heure est de saison,
Et n'y a rien si beau comme elle ;
Je sçay que les ans luy mettront
Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa têste blonde
Mêsme injure qu'à tes cheveux.
Mais quoy ! Jeanne, ainsi va le monde,
Je t'ay vouluë et je la veux.

Autre par le sieur de Sigognes.

C'est en vain que vos artifices
Poudrent et frisent vos cheveux,
Ailleurs j'ay donné mes services,
Et ce n'est point vous que je veux.
Le cours des ans, qui tout moissonne
Vous faict si laide, que personne
Ne veut plus languir dans vos fers.
Croyez moy, vieille déseichée,
Si l'on ne chevauche aux Enfers
Vous ne serez plus chevauchée.

Satyre sur une vieille femme.

Par le sieur de Sigognes.

Quant je voy sa face effacée,
Que les ans de mêsme ont tracée
Que les charois un grand chemin,
Grand visage où l'effroy réside,
Qu'un chaud brandon caché luy ride,
Comme le feu le parchemin;
Quand je voy ceste têste entée
Serrant les éspaules ensemble,
Le col qui ne peut se plier,
Long et charnu comme une flêsche,
Je pense voir une chevêche,
Dans une fraise de papier.

Quand je voy comme elle tremble,
Serrant les éspaules ensemble,
Je me figure avoir trouvé
Une levrette délaissée,
Galeuse, de soufre graissée,
Qui n'ose aller sur le pavé.
Quand je voy ce front de malade,
Sophistiqué par la pommade,
Jaune et verdir comme du fiel,
Cet œil qui va jetant sa gomme,
Qu'un cercle à l'entour environne,
De la couleur de l'arc en Ciel;
Lorsque je voy ce teint étique,
Terny, battu, mélancolique,
Ce cuir usé, pendant et flacq,
Qui mieux qu'une épacte commune,
Pour marquer la fin de la lune,
Sert de véritable almanach;
Quand je voy l'azur de ses lèvres,
Je pense à ceux qui ont les fièvres,
Tremblans aux frissons de l'accèz;
Et puis de sa mine l'image,
La triste noire, et froide mine
D'un qui a perdu son procèz.
Quand je voy sa layde grimace,
Non pas sa grace, mais sa glace,
Ses pas raccourcis et traisnéz,
Et quand au cabinet elle entre,
Pensant qu'elle ait le flux de ventre,
Soudain je me bouche le nez.
Quand je pense aux hémorroydes,
De bourbe et de sang noir humides,
Qui luy bordent ésgalement

Le fondement et la nature,
Tout cela n'est que couverture,
Qui joint avec le fondement.
  Enfin je dis en ma pensée,
Cette femme cicatrisée,
Qu'une peau noire et flasque enceint,
Si ce n'est la mort elle-mesme,
C'est le vray pourtraict du Carêsme,
Ou celuy du Vendredi Sainct.
  Mary, ta vie est bien heureuse,
Ta femme n'est plus amoureuse,
Qui d'une bécasse a le cu,
Et sans qu'un mortel t'importune,
Tu cours bien plustost la fortune
D'un ladre vert que d'un cocu,

Epigramme.

Je la croy digne d'excuse,
Si parfois elle s'amuse
De parler de la vertu
Dont Platon fut revêstu :
Car à bien compter son âge
Elle peut avoir ...tu
Avec ce grand personnage.

—

Satyre contre une vieille courtisane.

Par le sieur de Sigognes.

Cette vieille aux yeux pleins de glus,
A qui de vingt ans ou de plus
La gale dont elle est le giste,
Les cloux, les pouls gros et moyens,
Et tous les quatre mendians
Tiennent la chandelle béniste;
Celle-là, dis-je, qui jadis,
Fut d'Amour un vray Paradis,
Quand ces beautéz vindrent à naistre
Est si pleine d'infirmité,
Qu'elle est ores l'extrémité,
De cela qu'elle fouloit êstre.
Elle n'a plus ces blonds cheveux,
Où l'on voyoit en mille nœuds,
Les âmes soudain prisonnières :
Car son vieil poil rude et blanchard,
Ressemble à ce fil de richard
De quoy l'on fait des souricières.
Sa belle gorge, dont la voix
Charmoit tant d'esprits autrefois,
Est de chancre si disssipée,
Que l'organe de ses tuyaux,
Au besoin serviroit d'appeaux
Pour prendre un diable à la pipée.
Quant à ses yeux jadis soleils,
Pour le jourd'huy les nonpareils,
L'un est caché dessous la brune
D'une maille, oû par son malheur,

Il représente la couleur
D'une vraye ésclipse de Lune.
L'autre fixe en un petit coin,
Du faict de quelque coup de poin,
Ne voit, si le corps ne désplace,
Ny plus ni moins à l'environ
Qu'une lanterne de larron,
Qui n'ésclaire que d'une face.
Sa belle bouche, qui d'ésmail
Surpassant mêsme le corail,
Sembloit de roses tapissée.
N'est plus qu'un ulcére fluant,
De quoy ce vilain cul puant
En plusieurs endroits l'a gersée.
Au lieu de ce baume odorant,
Que les cœurs alloient respirant,
De la faveur de son atteinte,
Il sort un parfum si fort,
Qu'on le prendroit pour ce qui sort
D'une chandelle mal ésteinte.
Au reste, on ne voit plus dedans
Ce double rang de belles dents,
Rangées avec tant d'adresse,
Car la pluspart mal arrachéz,
Ressemble aux creneaux ébréchéz
De quelque vieille forteresse.
Et puis ce beau nez dont les traits
Faisoit l'honneur de ce pourtraict
N'est maintenant qu'une peuplade
De bourgeons l'un sur l'autre entéz,
Aussi près a près rapportéz
Que les pépins d'une grenade.
Bref, ce nez gros comme le poing,

Défend sa bouche de si loing.
Avec l'odeur puante et forte,
D'où les deux nazeaux sont remplis,
Qu'il semble d'un maschecoulis
Qui défend le sueil d'une porte.
Pour le surplus quand à ce corps,
Pourry dedans comme dehors,
Et de qui la veuë est funeste,
Il infecte tellement l'air
Que le vouloir développer,
C'est vouloir engendrer la peste.
Ainsi celle qui autrefois,
Tenoit sous ses sévères loix
Les plus dignes cœurs en servage,
Faict qu'ils sont ores dégagéz,
Et plus encore que vengéz,
Au seul regard de son visage.
Voylà comme l'antiquité
A faict voir à sa cruauté
Qu'au temps tout obéit et cède,
Que toutes choses ont leur tour,
Et comme un remède d'Amour,
S'est faict un amour sans remède.
Au reste, je croy que le point
Pourquoy la mort ne la prend point,
Éstant ja si laide et si blêsme,
C'est à mon advis que la mort
A peur de se prendre à son sort,
Comme à la mort de la mort mêsme.

—

Epigramme.

Margot, la vieille édentée,
Tient tousjours l'œil sur Catin,
Quand d'une main effrontée
Je chatoüille son têtin.
Elle pleure, elle grommelle,
Elle fronce le sourcy,
Peut estre de quoy sur elle
Je ne voudrois faire ainsi.
Taisez-vous, vieille harassée,
Ne nous faites plus la cour,
Si ma voix est exaucée
La mort vous fera l'amour.

Sonnet, par le sieur de Sigognes.

Ce corps défiguré, basty d'os et de nerfs,
Couvert d'un parchemin, où l'horreur est éscrite,
Qui faict voir au travers une flamme illicite
Peut servir de lanterne à descendre aux Enfers.
Et ce cœur tout rongé de mille et mille vers,
Que la vengeance prend lorsque l'amour le quitte,
Où l'inceste, où le meurtre, et la fureur habite,
Et les forfaicts commis se monstrent déscouverts;
Qui a veu d'un tel corps une telle âme hôstesse,
Corps infect et défaict, âme fausse et traîtresse,
Sans estre désunis vous passerez là-bas,

Et si vous nous restéz, semence de désordre,
C'est que de vous l'Enfer ne veut encore pas,
Et la mort sur vos os ne peut trouver que mordre.

Autre sonnet, contre une vieille courtisane.

Par le sieur de Sigognes.

Vostre têste ressemble au marmouzet d'un cistre,
Vos yeux au point d'un dé vos doigts un chalumeau,
Vostre teint diapré l'éscorce d'un ormeau,
Vostre peau le revers d'un antique registre.
Vostre gorge pendante un bissac de bélistre,
Vostre gras embonpoint à celuy d'un rameau,
Vostre longue encoulure à celle d'un chameau,
Vos bras au plomb coupé qui soustient une vistre.
Vous passez soixante ans, faux fourreau de haut-bois
Vous avez veu régner neuf Papes et cinq Rois,
Et vous estes vestuë encore à la moderne.
Troussez vostre pacquet, vieille, c'est trop véscu,
On vous fera servir à Paris de lanterne,
Si vous pouvez souffrir un flambeau dans le cu.

Sonnet, par le sieur de Sigognes.

Elle a beaucoup de l'air d'une antique Marotte,
Son teint est délicat comme un vieil brodequin,

Son corps est embonpoint autant qu'un mannequin,
Et chemine aussi gay comme un lièvre qui trotte.
  Elle parle en oison qui jase dans la crotte,
Elle rit en guenon qui a son vert coquin,
Elle sent aussi bon que fait un vieux bouquin,
Et tient sa gravité comme un asne qu'on frotte.
  Son chant approche fort d'un geay pris à la glus
Amoureuse de la voir comme un plat de merlus,
Gaillarde comme un chat qui gambade en gouttière.
  Bref, c'est un marmouset habillé d'un rabat,
Un balay éscourté d'une vieille sorcière,
Car qui la monteroit iroit droict au Sabat.

Autre sonnet, par le sieur de Sigognes.

Vieille, qui as les yeux plus ardens qu'un fourneau,
  Où l'on fait jour et nuict cuire et fondre du verre,
Dont le regard est pis que l'ésclair du tonnerre,
Va t'en servir là-bas à Pluton de flambeau.
  Je te condamne au feu, à la corde, ou à l'eau,
Vieille qui fais horreur au Ciel et à la terre,
Pire que n'est la faim, et la peste, et la guerre,
Qui peut tout l'univers envoyer au tombeau.
  Vieille, le seul malheur de ce siècle où nous sommes,
Vieille, qui as juré la ruine des hommes,
Or puisque tu n'as peu trouver pour t'assouvir
  Un seul qui ait voulu refroidir ta matrice,
Va t'en à Montfaucon y exercer ton vice,
Parmi ces gros matins contentant ton désir.

Satyre contre une vieille Maquerelle

Par le sieur Regnier.

Esprit errant, âme idolâtre,
Corps vérolé couvert d'emplastre,
Aveuglé d'un lascif bandeau ;
Grande Nymphe à la barlequine
Qui s'est brisé toute l'éschine
Dessus le pavé du bordeau;
Dy-moy pourquoy, vieille maudite,
Des Rufians la Calamitte,
As-tu si tost quitté l'Enfer?
Vieille, à nos maux si préparée,
Tu nous ravis l'âge dorée
Nous ramenant celle de fer.
Retourne donc, âme sorcière,
Des Enfers estre la portière,
Pars et t'en va sans nul délay,
Suivre ta noire destinée,
Te sauvant par la cheminée,
Sur ton éspaule un vieil balay.
Je veux que partout on t'appelle
Louve, chienne, et ourse cruelle,
Tant deça que delà les monts;
Je veux de plus qu'on y adjouste :
Voylà le grand diable qui jouste
Contre l'enfer et les Démons,
Je veux qu'on crie emmy la rue,
Peuple gardez-vous de la grue
Que déstruit tous les éguillons,
Demandant si c'est adventure,

Ou bien un effect de nature
Que d'accoucher des ardillons.
  De cent cloux elle fut formée;
Et puis, pour en estre animée,
On la frotta de vif argent:
Le fer fut première matière ;
Mais meilleure en fut la dernière,
Qui fit son cul si diligent.
  Depuis honorant son lignage,
Elle fit voir un beau mésnage
D'ordure et d'impudicitéz ;
Et puis, par l'excès de ses flammes,
Elle a produit filles et femmes,
Au champ de ses lubricitéz.
  De moy tu n'auras paix n'y tréfve,
Que je ne t'aye veu en greve
La peau passée en maroquin,
Les os briséz, la chair meurtrie,
Preste à porter à la voirie,
Et mise au fond d'un manequin.
  Tu mérites bien davantage,
Serpent dont le maudit langage
Nous perd un autre Paradis :
Car tu changes le Diable en Ange,
Nostre vie en la mort tu change,
Croyant cela que tu nous dis.
  Ha Dieu ! que je te verray souple,
Lorsque le bourreau couple à couple
Ensemble lira tes putains !
Car alors tu diras au monde,
Que malheureux est qui se fonde
Dessus l'espoir de ses desseins.
  Vieille sans dent, grande hallebarde,

Vieil baril à mettre moustarde,
Grand morion, vieux pot cassé,
Plaque de lict, corne à lanterne,
Manche de luth, corps de guiterne,
Que n'es-tu desjà *in pace*.
  Vous tous qui, malins de nature,
En désirez voir la peinture,
Allez vous-en chez le bourreau;
Car s'il n'est touché d'inconstance,
Il la faict voir à la potence,
Ou dans la salle du bordeau.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU

Premier volume du Cabinet satyrique.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME DU CABINET SATYRIQUE.



